

THÈSE
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
(DOCTORAT ÈS-LETTRES)

JEAN-JACQUES WEISS

ET

SON ŒUVRE LITTÉRAIRE

PAR

EUGÈNE LOVINESCO



PARIS
TYPOGRAPHIE PHILIPPE RENOUARD
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1909

JEAN-JACQUES WEISS

ET

SON ŒUVRE LITTÉRAIRE

THÈSE
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
(DOCTORAT ÈS-LETTRES)

JEAN-JACQUES WEISS

ET

SON ŒUVRE LITTÉRAIRE

PAR

EUGÈNE LOVINESCO



PARIS
TYPOGRAPHIE PHILIPPE RENOUARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

—
1909



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A

MONSIEUR LE PRINCE GEORGES B. STIRBEY

AU CAMARADE D'ENFANCE DE J.-J. WEISS

A L'AMI FIDÈLE ET DÉVOUÉ QUI A SU DÉFENDRE AVEC SA PLUME
LA MÉMOIRE ET L'ŒUVRE DE WEISS APRÈS SA MORT

*Cette thèse est respectueusement offerte et dédiée
par son dévoué compatriote Roumain.*

EUGÈNE LOVINESCO.

JEAN-JACQUES WEISS

ET

SON ŒUVRE LITTÉRAIRE

I

SA VIE

Jean-Jacques Weiss naquit à Bayonne le 19 novembre 1827. Son père était Alsacien ; sa mère Basque. Du croisement de deux races si différentes, sortit cet écrivain, qui, à la fantaisie, à l'imagination chaude et paradoxale des méridionaux, devait ajouter le bon sens des gens du Nord. Il ne serait pas raisonnable, certes, de s'aventurer dans de vagues considérations de psychologie ethnique ; rien ne serait plus problématique. Mais, il n'en est pas moins vrai que la physionomie morale de Weiss s'explique suffisamment par ce mélange de deux caractères opposés, qui se laissent voir assez souvent et tour à tour en lui. Tout ce que nous aurons à dire sur l'œuvre de Weiss repose sur cette double base : bon sens, esprit d'ordre et de hiérarchie, travail consciencieux d'un côté, humeur primesautière, pétulance d'esprit, imagination poétique, fantaisie charmante, inclination légère vers le paradoxe, de l'autre — un mélange, en un mot, de solide et de brillant, du Midi et du Nord. Telle est la composition intime de l'écrivain que nous allons étudier.

En recherchant d'ailleurs la trace de la race dans son esprit, nous ne lui aurions pas déplu. Weiss croyait, autant qu'il est

raisonnable de le faire, à la psychologie ethnique; il allait même jusqu'à croire à la psychologie des petites races, pour ainsi dire, à l'âme distincte des régions, à l'influence obscure mais profonde du sol, des bois, des collines, du paysage, de la mer ou de la prairie et de l'écharpe bleue du ciel... « Ainsi force et redondance, écrit-il en parlant des Bourguignons ¹, tel est le trait principal de cette race, qui exclut la finesse d'esprit et la délicatesse de sens autant du moins que, dans la nature multiple et variée de l'homme, les contraires s'excluent. Force et redondance ! De là, on peut tirer deux choses bien contraires : d'une part, la jovialité, même grossière; d'autre part, les dons sonores et sculpturaux, l'art oratoire, l'éloquence dans toute sa vigoureuse majesté et dans toute sa hauteur, mais aussi, à l'occasion, brutale et dure. On peut tirer de là le Piron de l'ode libertine, et aussi le Piron qui écrira la *Métromanie*... On peut tirer de là Bossuet tout entier... on peut tirer de là *Crébillon*, à la fois cynique et tragique... et on peut en tirer Rameau... Rude... Eugène Guillaume... Tous, en quelque genre qu'ils se soient employés, ont pour qualité saillante (je dis simplement saillante et je ne dis pas maîtresse) l'abondance vigoureuse, et à défaut de largeur d'esprit, l'ampleur du ton et du langage. »

Nous entrons donc dans ses vues, en affirmant, à notre tour, que Weiss fut formé du mélange heureux de deux races, et nous l'allons préciser, quand nous aurons à étudier son tour d'esprit.

Mélange de races, mélange aussi de religions : son père étant protestant et sa mère catholique, J.-J. Weiss fut élevé dans le culte calviniste, ce qui ne l'empêchera pas de parler avec chaleur et enthousiasme de Bossuet et de Bourdaloue ² et de passer sous silence les écrivains protestants... C'est que, n'étant pas un croyant militant, il ne considérait ces grands orateurs qu'au point de vue de leur talent; la beauté littéraire le touchait plus que l'orthodoxie des croyances.

1. *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 301.

2. *Revue des Cours littéraires*, 15 septembre 1866.

Son père était de petite condition, de vie et de goûts bourgeois, quoiqu'il fût chef de musique, dans un régiment d'infanterie étrangère, au service de la France. Ce poste n'était pourtant pas exclusivement militaire; il était d'une nature intermédiaire, tenant du bourgeois et du militaire. A la suite de son père, le petit Weiss — Guguste, comme on l'appelait — mena une vie errante et pittoresque, accompagnant le régiment dans ses pérégrinations à travers la France. Nous aurons plus tard l'occasion de constater quelle influence heureuse eut, sur l'esprit de Weiss, cette vie vagabonde, faite de plein air et de larges horizons, de marches à travers des pays inconnus au son des trompettes...

Ses premières études, Weiss les fit au hasard des étapes du régiment de son père. Commencées à Marseille, il les poursuivit à Dijon, ville où il devait revenir plus tard et qu'il a décrite ensuite si bien : « Regardez d'abord la ville du dehors, avec ses toits de tuiles bariolées, ses clochers et ses clochetons, sa flèche bizarre, hardie et tortue, sa tour cathédrale surmontée de la famille Jacquemart; on dirait un volumineux et fantastique château de pâtisserie qui émerge sur le vert de la plaine. Entrez ensuite dans la ville, considérez l'architecture des maisons! Celles du peuple s'arrondissent à la base comme s'enfle le ventre d'un de ces gourmands qui servent d'enseigne à un marchand de comestibles; celles où résidaient la noblesse et la magistrature lettrée du xviii^e siècle, un Bouhier, un Brosses, un Buffon, élégantes, coquettes et d'ailleurs bien proportionnées en leurs diverses parties, sont coiffées d'un toit immense, presque aussi vaste que le reste de l'édifice; il semble qu'on ait tout voulu mettre en greniers comme pour réserver la place à d'abondantes provisions¹. »

En 1839 il était encore à Dijon, « au pays des accents circumflexes; » nous avons de lui une page, vraiment piquante et fine, qui nous ramène à cette date, alors qu'il prenait des leçons de danse avec le père Mercier, musicien et professeur

1. *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 299.

« de danses classiques ». Par son charme, par son ironie, cette page mérite bien d'être citée en entier : « Le père Mercier jouait, lui-même, sur le violon les pas qu'il nous faisait danser. On enfilait la rue Condé, qui est l'artère centrale de Dijon ; on tournait à gauche en venant de la place d'Armes dans une petite rue sombre ; on traversait une boutique, on descendait trois marches et c'était là. Là, dans une arrière-salle éclairée en plein jour par de fumeux quinquets, trônait le père Mercier, professeur de violon, de danse, de maintien et de saluts à la française, célèbre dans Dijon par lui-même et par son fils, un grand violoniste qui aurait acquis une gloire européenne s'il avait consenti à échanger le séjour de sa ville natale, qu'il aimait autant qu'elle est aimable, contre le séjour de Paris qu'il n'aimait pas. La figure du père Mercier respirait la sérénité rébarbative d'un digne homme qui a vécu cinquante ans sous l'œil de ses concitoyens, sans qu'aucun d'eux puisse lui reprocher d'avoir manqué une seule fois aux bons principes, ni sur la danse, ni sur le violon, ni autrement. En matière de danse surtout, ses principes étaient terribles. En voilà un qui pouvait se vanter de ne pas concevoir la danse comme un amusement ! J'avais déjà lu dans les livres que cet art est un art amollissant. Les auteurs inconsiderés qui donnaient des définitions pareilles n'avaient jamais pioché les cinq positions, les battements et les pliés sous le père Mercier, au mois de juillet, par trente degrés de chaleur.

« Un jour qu'il me tenait dans la cinquième position, — croiser les deux pieds de manière que la pointe de l'un et le talon de l'autre se correspondent — j'osais lui dire que je ne comprenais pas bien les avantages de cette position, peu habituelle dans le monde et pas mal gênante, et je poussai la hardiesse jusqu'à lui demander quand est-ce qu'il m'apprendrait enfin la valse ? Si vous aviez vu sa surprise et sa suffocation ! Il posa d'abord ses lunettes, puis son violon ; il me regarda en silence avec sévérité ; quand il jugea que j'étais suffisamment couvert de confusion, il me tint ce discours féroce :

« Jeune homme, respectez mon âge. Je n'enseigne pas la bas-tringue. Votre honoré père peut vous ôter de mon cours quand il lui plaira. Tant que vous y resterez par sa volonté, retenez bien mes deux principes : *Primo*, la grande maxime, en quelque art que ce soit, est de ne jamais adoucir les difficultés de la chose au commençant. *Secondo*, qu'est-ce que M. Maîtrejean vous enseigne au collège royal ? Des langues que vous ne parlerez jamais. Eh bien ! donc, ici vous n'apprendrez que des pas qui ne se dansent plus, le menuet, la gavotte, l'anglaise, etc. » Et se rengorgeant : « *Je suis professeur de danses mortes !* » Je rattrapai tant bien que mal la cinquième position. »

De Dijon il vint enfin à Paris, où, interné à l'institution Brion, il suivit les cours du lycée *Louis-le-Grand* : Il y fit bonne mine, étant un élève consciencieux et plein d'assiduité. En 1846 Weiss, se présentant au concours général, obtint, en effet, le premier prix de dissertation française, c'était le prix d'honneur. Le sujet donné était le suivant : « *Lettre de Colbert à Louis XIV pour lui proposer de fonder une Académie des sciences 1666.* » On y découvre déjà les qualités de style par lesquelles Weiss devait briller plus tard : une ampleur peu commune de la phrase, bien bâtie et bien équilibrée, une chaleur qui anime tout, et surtout de la vivacité et de la fougue ; il y pointe aussi un souci de justice qui, malgré le manque de véracité du cas exposé, n'en est pas moins remarquable :

« Trop longtemps, Sire, écrit-il, soit négligence, soit dédain, le peuple a laissé dans l'oubli l'industrie et les sciences ; trop longtemps il n'a témoigné qu'ingratitude pour les hommes modestes et dévoués qui, sans espoir de récompense, mais entraînés par l'ardeur de savoir, par le désir d'être utiles, ont consacré leur vie à de sévères et pénibles études. Heureux encore ces humbles bienfaiteurs de l'humanité quand ils n'étaient qu'oubliés ! Mais, que de fois, poursuivis par un préjugé barbare, ils ont été contraints de renier leur génie et la vérité qu'ils sentaient en eux ? Au moment où vous naissiez, Sire, où toute la France entourait

vosre berceau de ses chants d'allégresse, méconnu, persécuté, un vieillard expirait au fond des cachots de Bicêtre¹; il expirait parmi les fous, lui, l'auteur d'une des plus étonnantes découvertes qu'ait pu faire le génie de l'homme; et, sur le bord de la tombe, pour que le fruit de ses travaux ne fût pas tout entier perdu, il était réduit à vendre son invention et sa gloire à un Anglais. Et qu'avait-il découvert? La force de la vapeur d'eau, cette force mystérieuse qui promet un jour de si merveilleuses applications, et qu'aux yeux de l'Europe étonnée, l'Angleterre vient de révéler avec tant de fierté et d'orgueil². »

Avec cette lettre il obtint le premier prix des *nouveaux*, tandis que Charles Lenient, de l'institution Joubé, obtenait le prix des *vétérans*. Ce brillant succès ne le fit point changer de sentiments; il garda toujours l'horreur d'une éducation, dont l'unique but était le concours général. Il s'y était soumis de mauvaise grâce, mais ne se laissa pas convaincre par le succès³. Quarante ans après il luttait encore contre cette manière de comprendre l'enseignement.

1. Il s'agit de Salomon de Caus; la légende de sa mort dans un cabanon à Bicêtre passait en le temps pour une vérité.

2. Ce fragment et ces détails sont pris dans la brochure de M. J. Durandeau : *J.-J. Weiss, sa vie et ses écrits*.

3. Nous avons trouvé dans les papiers de Weiss cette pièce en vers qu'il fit après le concours général; elle est datée le 22 juillet 1847. Nous la reproduisons pour montrer ses sentiments. Ce sont d'ailleurs les seuls vers qu'on connaît de Weiss; ils méritent d'être lus :

Adieux au Concours général.

Mur, qui nous vis enfants, déjà tu nous vois hommes,
Six ans sont écoulés depuis que tout joyeux
Munis d'un vieux Noël, d'un pâté, de trois pommes,
Nous t'apportions nos premiers vœux.

Six ans sont écoulés et mon léger bagage,
N'est guère plus enflé que la première fois;
Pauvre tu me reçus : pauvre tu me renvois.
Adieu quand même et dis-moi bon voyage.

Plus d'une fois je fus échec et mat;
Après plus d'un combat, j'ai dévoré ma bile
Quand je voyais combien le laurier de Virgile,
Aime à se pavaner sur la tête d'un fat.

D'après le témoignage de M. Sarcey, il eut un moment l'intention de se présenter à Saint-Cyr. Le fils de l'ancien chef de musique — qui tenait à présent une auberge près du Panthéon, — avait toujours conservé un profond amour pour l'armée et les choses militaires. De ses pérégrinations à travers la France, à la suite du régiment, il avait gardé le prestige de la fière beauté de la vie de caserne, et même je ne sais quelle notion chevaleresque de la patrie. Mais, devenir soldat, c'eût été, certes, gêner sa carrière, car il lui aurait été impossible de concilier son indépendance naturelle d'esprit avec la discipline militaire. Il y renonça donc, quoique la fibre patriotique dût pour toujours vibrer en lui. Toute occasion lui était bonne pour laisser son âme s'enflammer aux exploits guerriers. L'entrée des Français à Milan, vue un jour sur la couverture d'un almanach, lui inspira cette page, qu'il faut citer pour bien connaître l'état de son âme : « Elle est là, écrit-il, devant moi, splendide ; et l'humble gravure sur bois me ramène, sans que j'y songe, de huit mois en arrière, vers ce moment unique. Quel moment, en effet, lorsque arrachés à nos Fannys, à nos lionnes pauvres, à nos raffinements grossiers sur l'amour, aux curiosités cyniques, fruits d'une vieil-

Et cependant malgré ces souvenirs de rage
Je ne te maudis pas, ô vieux mur décrépît.
Car dans ce coin obscur, j'ai connu plus d'un sage
Qui savait, en silence, être un homme d'esprit.

Adieu donc, pour jamais ! La lice où tu nous jettes,
Comme toi, ce dit-on, voit triompher l'orgueil ;
Mille sots des honneurs y défendent le seuil ;
La volonté des sots soit faite !

Mais peut-être là-bas, il est tout comme ici,
Un obscur petit coin que la sagesse habite ;
Où la tendre Amitié, sans bruit et sans souci,
Loin du fat au pouvoir peut établir son gîte

O Mur, montre-le moi. J'y veux, j'y veux courir ;
Parmi les chants d'amour, j'y veux bercer ma vie ;
Mais las ! le bel Éden ! Je crains qu'à mon envie,
Il ne reste longtemps encore à découvrir.

lesse blasée, au dévergondage subtil, fruit du byzantinisme, nous nous sommes réveillés, hommes comme autrefois, jeunes encore et brûlant d'enthousiasme pour des idées austères. Le mot de liberté, vibrant tout à coup dans le silence, avait produit ce miracle. Il avait suffi pour dissiper tant de fantômes impurs, comme au chant du coq s'évanouissent les spectres de la nuit. Le sang coulait au pas de charge dans les veines. Les cœurs battaient à l'unisson des tambours ; ils volaient sur les pas de ces hommes faits, qui s'en allaient combattre et mourir pour une cause juste. L'ardeur de ceux qui passaient n'avait d'égale que l'impatience de ceux que leur mauvais sort condamnait à se ronger dans le supplice de l'immobilité. Soldats de Giuly, vous deviez être vaincus ! »

Après avoir renoncé à la carrière militaire, il entra, le second, à l'École normale, en 1847. Ce qu'était l'Ecole à cette époque — époque illustrée par Taine, Sarcey, Prévost-Paradol, About et d'autres, — on l'a trop décrit pour que nous ayons besoin d'insister ; il nous suffit de constater qu'elle développait surtout le goût de l'indépendance, qui allait l'éloigner vite de l'Université, comme il avait déjà éloigné Taine et Sarcey, non, toutefois, sans avoir vaillamment lutté contre l'arbitraire administratif de l'Empire.

Quoique possédé de la passion des belles-lettres, et lecteur assidu de Voltaire, Weiss se présenta à l'agrégation d'histoire, à la fin de sa troisième année. Le sujet proposé fut « l'histoire de l'Allemagne de 1100-1180. » Weiss l'ignorait complètement. Voltaire ne l'y aidant point, il fut refusé sans autre forme. Le ministre le nomma professeur dans un petit collège communal, où Weiss ne se présenta pas. Il se fit mettre en congé et resta à Paris, dans sa famille, vivant des leçons particulières qu'il donnait. Au bout d'un an, il fut reçu à l'agrégation, et envoyé comme professeur d'histoire à La Rochelle, où il eut pour collègues dans le même ressort académique Taine, Assolant et Villetard. Ses aventures à La Rochelle sont connues par le retentissement public qu'elles eurent en ce temps. On était sous *le règne* de Fortoul, qui pour raffermir

l'enseignement avait pris nombre de mesures plus vexatoires que salutaires. « Une de ses inventions, écrit Sarcey¹, c'était des cahiers, dits cahiers-journaux, où nous étions forcés d'inscrire chaque jour ce que nous avions fait et dit quart d'heure par quart d'heure, tout le temps de la classe. Il y avait là une sujétion perpétuelle qui pouvait passer, à des yeux prévenus comme l'étaient les nôtres, pour une taquinerie pure. Elle nous était d'autant plus pénible que nous en sentions mieux l'inutilité. Personne ne lisait jamais ce fatras de notes et, si un inspecteur y jetait les yeux, c'était uniquement pour nous accabler de remontrances désagréables. »

L'inspecteur d'Académie de La Rochelle s'avisa une fois d'écrire aux professeurs que leurs journaux étaient très mal tenus et qu'ils n'avaient même pas le mérite de la propreté. Les professeurs, Weiss en tête, protestèrent ; l'inspecteur fit appel au Ministre, qui mit Weiss en disponibilité, malgré l'estime des familles et des autorités même, qu'il avait su gagner à sa cause. Weiss vint de nouveau à Paris, où il retrouva son ami Taine, avec lequel il professa un cours de littérature française dans un pensionnat de demoiselles...

Du temps qu'il était à La Rochelle, il se préparait pour le doctorat, qu'il aurait voulu soutenir d'abord à Poitiers, chef-lieu de l'Académie. Il nous reste trois lettres du doyen, Th. Derôme, qui attestent cette intention. Les sujets de thèses que Weiss avait pris étaient : une étude sur *Hermann et Dorothee*, de Goethe, et une dissertation en latin sur la doctrine d'Épictète : *Doctrina Epicteti*. « L'impression produite par votre thèse sur Goethe, lui écrivait le doyen, vous est toute favorable et l'admission à la discussion publique ne souffrira pas la moindre difficulté. Votre Épictète n'a pas été aussi heureux. Il a des qualités qui n'ont pas été méconnues : mais il a paru traité superficiellement. » Il abandonna donc son étude sur Épictète et se mit à étudier l'instruction criminelle à Rome du temps du Cicéron (*De inquisitione apud Roma-*

1. SARCEY, *Revue française*, 1^{er} août 1864, p. 523.

nos Ciceronis tempore). Dans un article sur les *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves* d'Ed. Laboulaye, Weiss nous donne ces lignes qui se rapportent à l'époque de son séjour à La Rochelle, quand il préparait ses thèses. « M. Laboulaye a beaucoup d'amis, écrit-il¹, qu'il ne sait pas. Quand j'ai fait sa connaissance, j'étais perdu au fond d'une petite ville de province, bâtie comme un cloître avec des arcades ou porches sous lesquels le tambour-major de la garnison ne pouvait passer qu'en bonnet de police, une ville sombre, déserte, pluvieuse, retranchée derrière un triple rang de marais, la mieux faite qu'il y ait en France pour former des érudits; car, sauf la distraction qu'on peut se donner d'y devenir savant, je défie bien qu'on en découvre une autre. Pour que mon existence ne fût point tout à fait sans but, je m'étais proposé l'utile question de savoir si les triumvirs capitaux, chefs de la police romaine, avaient le droit d'arrêter un citoyen sans l'ordre formel des magistrats supérieurs, et j'étais bien près de me dire, comme ce commentateur de Lucrèce : Quand j'aurai fini mon commentaire, il faudra que je me pendre. »

Installé à Paris, il finit son travail et se présenta à la Sorbonne en 1856. Son opuscule sur *Hermann et Dorothee* obtint un grand succès. On fut même un peu surpris de voir ce jeune homme entreprendre la conquête d'un si haut grade avec cette minuscule brochure de soixante pages, lorsqu'on était habitué à de gros volumes. Cependant cette étude était si brillante et révélait un moraliste si délicat, un critique si pénétrant et surtout un styliste si vivant et si piquant, que loin d'être refusée, elle fut appréciée unanimement; on eut la sensation immédiate de quelque chose de nouveau, et on pressentit en Weiss l'homme qui allait tenir la plume d'écrivain avec tant de maîtrise. Tout Weiss est dans cette petite thèse : sa manière de penser, ses goûts littéraires, l'intérêt qu'il porte aux joies et aux douleurs des petites gens, ses théories sur l'art bourgeois, son besoin d'idéal, ses procédés critiques, son

1. *Revue de l'Instruction publique*, le 21 février 1856.

style fougueux y éclatent en toute évidence. L'étudier serait surprendre sur le vif la physionomie morale de Weiss, et nous ne manquerons pas de le faire en son temps.

La carrière universitaire s'ouvrit donc à nouveau devant le jeune docteur. Comme il connaissait l'allemand — chose rare alors — il aurait voulu obtenir une chaire de littératures étrangères; mais le ministre lui offrit la chaire de littérature française à l'Université d'Aix-en-Provence, qu'avait occupée avant lui Fourtoul et Prévost-Paradol. Il a raconté plaisamment quelque part les démarches qu'il dût faire pour obtenir ce poste, et l'indignation générale avec laquelle fut reçue cette nomination, par les professeurs de ce temps-là. « Ce ne fut qu'un cri de surprise. Il est agrégé pour les classes d'histoire, disait-on, et on le nomme à une chaire de lettres; ou bien : si maintenant les agrégés d'histoire vont faire de la littérature! »

Le temps qu'il passa à Aix fut pourtant le plus heureux de sa vie; il en conserva toujours un très vif souvenir. Tout y était pour le charmer : la beauté de la région, les souvenirs classiques, la nouveauté du métier. Son amour de l'enseignement s'y donna librement et dignement cours : Maître et étudiant à la fois, il enseignait aux autres ce qu'il avait amoureusement appris la veille. « J'avais lu pour la première fois, écrit-il dans la préface de ses *Essais* ¹, la semaine d'avant, les chefs-d'œuvre, dont je les entretenais. Oui, à la lettre, je venais de découvrir Dufresny, Dancourt, Marivaux, Destouches, Sedaine, Favart, La Chaussée, Beaumarchais, Molière lui-même, ou plutôt la meilleure moitié de Molière; car j'avais bien cru jusque-là que

... dans le sac où Scapin s'enveloppe

On ne reconnaît plus l'auteur du *Misanthrope*

Et maintenant je le reconnaissais, j'étais tout feu; je le sentais partout, génial, jaillissant, bondissant, saisissant de

1. *Essais*, XII, XIII.

pleine serre l'homme, la nature, la vie, nos passions, nos vices comme le vautour sa proie. Si méthodique que fût mon cours, ceux qui voulaient bien venir l'écouter ne pouvaient deviner ni pressentir, la veille, de quoi je leur parlerais le lendemain, si c'était du *Philosophe marié*, ou d'*Annette et Lubin*, ou des *Trois Sultanes*. Cependant, ils se trouvaient être aussi imprégnés que moi de mon sujet. Moi, je savais, du matin seulement, les vers que je leur récitais avec admiration et leur savourais. Ma mémoire avait beau être fraîche et fidèle, quelquefois elle bronchait. Je disais « la moralité » des *Trois Sultanes*, l'eunuque Osmin remercié

... Me voilà cassé !

Ah ! qui jamais aurait pu dire...

Et j'hésitais ! Et tout à coup un conseiller de soixante-cinq ans, assis au pied de ma chaire, me soufflait le reste :

Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire ?

Devant cet auditoire choisi, Weiss fit son cours sur la comédie en France. Il ne nous en est resté que quelques débris : une leçon sur Piron et Gresset et une autre sur le rôle social et politique de la comédie en France ; leçons très fines, très nourries, riches en remarques nouvelles et en belles saillies d'esprit. Certes, il n'était pas orateur ; il n'avait pas cette mobilité, ce feu, cette facilité de développements oratoires qu'avaient eus son prédécesseur, Prévost-Paradol. Nous possédons un portrait de Weiss, au physique et au moral, tracé par son ami Sarcey, à un âge où la personnalité de l'homme prend presque son pli définitif :

« Il y a dans tout l'ensemble de sa personne, écrit Sarcey¹, quelque chose de réfléchi et de fier : le regard, qui est très

1. *Revue Française* du 1^{er} août 1864, p. 526.

ferme, pense, observe et s'éclaire parfois d'un sourire de malice. Les lèvres, que surmonte une légère moustache, seul et dernier vestige d'aspirations militaires, sont d'un contour très fin et se lèvent volontiers vers les coins, comme pour lancer une remarque piquante. Sa parole est rare et même un peu difficile; mais pleine de sens toujours, ne sacrifiant jamais rien à la vaine éloquence, cherchant le vrai, le net et le précis plus que le pompeux et le brillant, et tombant parfois sur le trait juste et vif, avec un charmant bonheur d'à-propos. Je ne sais si Weiss serait jamais un orateur capable d'ébranler une grande assemblée, qui veut qu'on la touche par des images éclatantes, par un certain art de faire ronfler les lieux communs. Il serait très goûté d'un petit cercle d'esprits délicats qui préfèrent la vérité nue et l'expression simple au fracas oratoire de la phrase. »

Malheureusement il ne devait pas rester longtemps à Aix-en-Provence. En 1858, il fut nommé professeur d'histoire moderne à Dijon, nous ne devons pas oublier qu'il était agrégé d'histoire. A ce changement Weiss perdit beaucoup; l'atmosphère de Dijon n'était pas celle d'Aix; la tradition manquait; au lieu de 200 auditeurs lettrés et pénétrés des classiques, il ne trouva qu'un auditoire de quinze personnes dans les grands jours et de trois ou quatre, pour le reste du temps, dont deux négociants, retirés des affaires, et le vaguemestre du régiment qui se piquait de littérature...

Sur son séjour à Dijon, nous avons des détails assez précis, relatés par M. Durandeu¹, un de ses auditeurs et fidèle admirateur. L'ambiance y était très déprimante. Tout le personnel de la faculté des lettres se composait du doyen Stiévenart, et de trois professeurs, Benloew, Tissot et Lodin de Lalaire, assez érudits, mais plongés dans l'ornière de la routine et, partant, peu accessibles à la nouveauté; ils se tenaient tous dans le classique vieillot, desséché et mort... L'arrivée de Weiss à

1. *J.-J. Weiss, sa vie et ses écrits*, par J. D., l'un de ses nombreux admirateurs, — apparemment par M. J. Durandeu, l'éditeur de la Bibliothèque bourguignonne où parut cette brochure.

Dijon aurait pu infuser quelque vie dans cette faculté surannée, mais il n'en fut rien. Dès le début, le jeune professeur fut entouré d'une malveillance générale, contre laquelle il ne put pas lutter longtemps...

M. J. Durandea nous a conservé presque intacte sa première leçon à Dijon, qui traite de la chevalerie, et nous a esquissé un petit portrait de Weiss à cette époque, qui ressemble à celui de Sarcey : « Tandis que le professeur prépare ses notes, écrit-il ¹, je remarque son front vaste et bombé, sous lequel la figure ramassée n'offre rien de frappant, sinon les yeux qui sont vifs, spirituels et comme retroussés à la chinoise à leur extrémité. Mais voici qu'il parle, et sa voix a le ton d'un homme de bonne compagnie, qui converse sans trop d'animation. Point de retentissement, point de ces éclats qui enivrent les sots, mais qui résonnent aux oreilles délicates à la manière de la grosse caisse des charlatans, les jours de foire. Ce ton retenu m'agréa, mais je doute que le gros public soit touché, empoigné. Il lui faut du bruit, et même quelques bons coups de plat de main, ou de poing sur la chaire, pour faire impression dans son cerveau. Le nouveau professeur, dédaigneux de ces petits moyens, me paraît engagé dans une voie dangereuse. Ah ! s'il était un vulgaire intempérant de langue, il réussirait à coup sûr ! »

A cause de son indépendance de caractère, Weiss ne put rester à Dijon que deux ans. La France était prise à cette époque d'une rage bureaucratique des plus funestes au libre développement des esprits. On était arrivé jusqu'à vouloir imposer aux fonctionnaires une certaine uniformité physique aussi ridicule qu'inutile : les côtelettes étaient réservées aux magistrats, la moustache aux soldats ; un professeur n'avait pas le droit d'en porter... Par un reste de vellétés militaires, Weiss avait conservé la sienne, ce qui lui attira des démêlés avec l'autorité supérieure scolaire. Un autre incident survint encore.

Le bagage littéraire de Weiss, jusqu'à ce temps était mince ;

1. J. DURANDEAU, *J.-J. Weiss*, p. 32.

il se réduisait à des articles sur la littérature allemande donnés à la *Revue contemporaine*, réunis ensuite dans son volume « *Goethe, études sur la littérature allemande* » et à quelques articles donnés assez souvent à la *Revue de l'instruction publique*, où avaient aussi débuté Taine, Prévost-Paradol, About et tant d'autres. Comme cette revue passait pour être d'opposition, il signa quelque temps J.-J. Lesage, mais reprit bientôt son vrai nom, par esprit d'indépendance¹; c'était arborer le drapeau de la rébellion. On le manda à Paris et on lui offrit de collaborer à la *Revue Européenne*, que le gouvernement venait de fonder. Weiss s'y refusant, on lui fit comprendre qu'il pouvait faire son deuil de Paris, où jamais il ne reviendrait. « Vraiment, répondit-il, et bien ! j'y reviendrai et malgré vous². » Il donna immédiatement sa démission, quittant pour toujours l'Université, non sans regret, car tout l'appelait au professorat : ses connaissances, son goût pour l'enseignement, son désir de tranquillité et de stabilité, son amour pour les joies paisibles des situations moyennes. A l'instar de Taine et de Sarcey, il avait mis toute sa bonne volonté à s'y maintenir, mais l'oppression de l'Empire était trop forte pour qu'il la pût tolérer indéfiniment. Quand il vit l'impossibilité absolue d'une entente, il préféra se retirer, quoique le cœur gros, et toujours avec un espoir de retour que les circonstances l'empêchèrent de réaliser. Quelques années plus tard, en effet, le ministre de l'instruction publique, Victor Duruy, lui offrit la suppléance de Saint-Marc Girardin, à la chaire de poésie française à la Sorbonne ; il l'accepta joyeusement, mais comme le Ministre voyait incompatibilité entre la chaire de la Sorbonne et le *Journal des Débats*, où il collaborait activement, Weiss opta pour les *Débats*. Saint-René Taillandier fut nommé à sa place³. Jamais plus l'occasion de revenir dans le sein de l'Université ne se présenta pour lui.

Installé à Paris, il collabora d'abord au *Courrier du Dimanche*,

1. Dans l'article du 30 déc. 1858, sur un livre d'E. Montégut.

2. SARCEY, *Revue Française*, p. 582.

3. Nous possédons une lettre de Saint-Marc-Girardin, datée du

qu'on venait de fonder; son premier article y parut le 25 mars 1860, deux mois après, il entra aux *Débats*. Taine avait déjà entamé des négociations avec les directeurs de ce journal, pour qu'on donnât à Weiss la place de Rigault, où son talent de critique d'art et de fin moraliste eût brillé, mais le brusque départ de Prévost-Paradol et la chaleureuse recommandation de celui-ci le firent agréer comme rédacteur du bulletin politique des *Débats*. Le 16 mai de la même année parut le premier bulletin signé de Weiss. — cela décida de sa carrière. Si le concours de l'Académie de Dijon fut décisif pour la vie de Jean-Jacques Rousseau, comme il l'a dit si pathétiquement dans ses *Confessions*, l'entrée aux *Débats* fut tout aussi décisive pour cet autre Jean-Jacques... Le voilà lancé dans les âpres luttes politiques, — lui, le doux, le tendre, le romanesque, le paisible Jean-Jacques Weiss! Tout le portait vers la littérature, où il aurait pu se tailler une réputation de premier ordre, — mais son mauvais sort en décida autrement! Le journalisme l'absorba presque complètement, et, au lieu d'écrire sur du marbre, il fut obligé, vingt ans durant, d'écrire sur du sable. Belles pages, vibrantes pages, écrites au jour le jour, sur les mille détails futiles de la politique, vous êtes perdues à tout jamais pour la postérité! Personne ne vous déterrera sous la poussière qui s'amasse de plus en plus sur vous. Et il faudra une guerre, une révolution, et un changement de gouvernement, pour que les mécomptes d'une vie militante rendent de nouveau Weiss, après vingt-trois ans passés, aux joies pures de la littérature...

*
* * *

Il n'entre pas dans notre cadre de trop appuyer sur la vie politique de Weiss, ses avatars et ses déboires. Malgré toutes ses qualités de polémiste, malgré ses connaissances d'histoire universelle, il n'était pas né pour la politique, tout comme Prévost-

5 novembre 1863, dans laquelle ce dernier lui annonce sa nomination dans les termes suivants : « Mon cher confrère, j'ai vu aujourd'hui le ministre à 5 heures : l'affaire est faite. »

Paradol n'était pas né pour l'enseignement. Il aurait dû rester dans le professorat; les circonstances le jetèrent malgré lui dans la lutte. Il ne manquait, certes, pas de hardiesse et il lui fut très facile d'acquérir la vivacité de ton, propre au journaliste; mais, ce qu'il n'obtint jamais ce furent le fanatisme dans ses convictions et l'esprit d'à-propos. Weiss a manqué, à un haut degré, de clairvoyance politique; si, par exemple, il s'est rallié à l'Empire après l'avoir longtemps combattu, et cela juste au moment de sa chute, alors qu'il devait recueillir la récompense de ses peines et de ses luttes; c'est que le flair politique lui faisait complètement défaut...

Nous avons dit qu'il n'était pas fanatique dans ses convictions; c'est même trop peu dire. Il possédait une certaine indifférence ou scepticisme en matière politique, qui convenait assez mal à une profession réservée aux convaincus, aux passionnés, aux énergumènes...

Si nous considérons le fond de son âme, nous pourrions définir Weiss : un *monarchiste libéral*. Monarchiste il l'était par son goût d'ordre, par son esprit classique, par son amour de la tradition, mais il l'était sans passion. Il a même varié dans ses opinions : de la monarchie constitutionnelle, il a passé à l'Empire, pour se rallier ensuite à la République. « Quand j'étais jeune, peu m'importait si les lampions brûlaient pour la République, l'Empereur ou le Roi. J'adorais toute fête nationale parce que c'était la fête et la foule. Je voulais tout voir.

Les flambeaux, le bûcher et la nuit enflammée,
Les aigles, les faisceaux et le peuple et l'armée.

Ainsi écrivait-il en 1880¹, à cinquante-trois ans. Mais il était toujours resté jeune : voilà le mot du mystère. Il garda jusqu'à la fin un peu d'indifférence pour la forme du gouvernement. La République, l'Empire, ou la monarchie constitutionnelle —

1. *Notes et Impressions*, p. 60.

n'étaient, au fond, que des mots pour Weiss. Ce qu'il voulait, et a été toujours certain de vouloir, c'était *la liberté*, sans entraves, n'allant pas cependant jusqu'au désordre et à l'anarchie. Il avait été parfaitement convaincu au début qu'il n'y avait que la monarchie légale qui pût garantir cette liberté; mais, quand il vit en 1869, l'Empire devenir, lui aussi, libéral, il passa à l'Empire, après l'avoir vaillamment combattu plus de dix ans. L'Empire s'écroula et la République lui succéda. Weiss conspira alors contre elle, jusqu'à ce qu'il s'aperçut que la République n'était pas nécessairement l'anarchie et le désordre. Il se rallia alors à elle, non sans être accusé d'inconstance et même d'incohérence. Au fond il était resté le même; fidèle à ses convictions libérales et bourgeoises. Quant à la forme de gouvernement, il n'avait pas d'opinion arrêtée. Cela lui fit tort aux yeux de ses contemporains. « De 1870 à 1875, écrit-il encore dans une lettre adressée au *Figaro* le 30 janvier 1881, de 1870 à 1875 je ne trouvais rien dans les lois générales du pays, ni dans les circonstances historiques où était placée la France, ni dans mon propre passé, qui m'empêchât de concourir pour ma part aux efforts sérieux qui se pouvaient faire du rétablissement d'une monarchie, j'y ai concouru. » Et plus loin. « Mais enfin (en 1875) la République est fondée. Elle fonctionne régulièrement. Rien dans mes antécédents ne m'oblige de travailler à la détruire; rien ne me défend de travailler s'il le faut à la consolider; rien non plus ne m'interdit de féliciter ceux qui la gouvernent, quand ils se montrent pénétrés de la maxime salubre qu'un gouvernement c'est une doctrine appliquée et un centre d'action et que l'un et l'autre doivent s'incarner dans un homme »

L'excuse peut être bonne, mais la foule n'aime pas les indifférents et les sceptiques. Weiss eut donc tort auprès d'elle. Quoique sa conception de République ne fût pas éloignée de la conception monarchique: « un gouvernement qui doit s'incarner dans un homme », quoiqu'il restât toujours fidèle à la liberté dans l'ordre, il avait eu devant la foule le tort de ne pas être un convaincu et, surtout, de manquer de tact et d'à-propos.

Il aurait dû flairer les changements politiques qui se préparaient, qui étaient dans l'air. Au contraire, il eut la crânerie ou la malechance de s'opposer à la marche des choses, et ne réussit pas; or, comme on n'aime que ceux qui réussissent, il fut vivement critiqué. Sa carrière fut prématurément brisée; heureusement, la littérature l'attendait depuis longtemps, les bras ouverts...



La place que conquît Weiss aux *Débats* (1860-1867) devint vite importante; son esprit bondissant, primesautier, s'assimila rapidement les difficultés du métier; par la solidité de ses connaissances, il se classa au premier rang parmi les journalistes de l'Empire, les Laboulaye, les Hervé et les About. Nous ne nous proposons pas de suivre Weiss pas à pas dans ses luttes quotidiennes, quoique certaines fussent épiques. Mais si nous voulions dégager quelques idées directives de ses campagnes, nous devrions commencer par dire qu'il lutta, cette fois sans défaillance, pour *la liberté*. Auprès d'Édouard Laboulaye il fut le champion le plus inlassable de l'*individualisme*; il y avait été d'ailleurs préparé par l'esprit qui régnait à l'École normale, à son époque. « L'éducation que nous avons reçue à l'École, dit Sarcey¹, nous avait dressés à une certaine *défiance du pouvoir*. Jamais en aucun lieu du monde on ne méprisa plus profondément la célèbre maxime : *magister dixit*. Chacun ne reconnaissait d'autre maître que soi, ou plutôt que la vérité. Chacun se passionnait pour elle, et l'eût défendue seule contre tout le monde. Nous portions jusqu'à l'excès cette vertu de ne croire qu'à nous-même, et il y avait à l'École autant de théories sur toute chose qu'il y avait d'élèves.

« Cette instinctive défiance de l'autorité avait encore été accrue par les épreuves que nous avons subies, durant nos années de professorat. En voyant les fautes d'une administra-

1. SARCEY, *Revue Française*, le 1^{er} août 1864, p. 529.

tion qui nous avait forcés de quitter l'enseignement, nous avions pris en haine cette manie d'administrer, qui est la plaie vive de notre pays. »

Animé de ces sentiments, il guerroya contre l'Empire, dans des polémiques restées presque célèbres, par leur esprit incisif et mordant. Il lutta contre l'esprit despotique de l'Empire, contre l'autocratie bureaucratique, contre la centralisation administrative; il défendit, en un mot, l'individualisme, l'initiative particulière, le libre arbitre, tout aussi éloquemment que Guérout soutenait, dans l'*Opinion nationale*, le principe d'autorité de l'école saint-simonienne.

Dans un autre ordre d'idées, sur le terrain de la politique internationale, il combattit avec éclat le principe des nationalités, qui était fort à la mode et qui poussa l'Italie et l'Allemagne à se concentrer en deux États considérables et dangereux pour la sécurité de la France. Il était encore professeur à Dijon, quand il se déclara l'ennemi de ce principe subversif. Une note de M. Durandeau datée de cette époque nous l'apprend. « Un soir, écrit-il¹, sur la fin du dîner, le débat recommença entre Weiss et un ancien commandant. Weiss s'était levé de table fort animé, et était allé s'appuyer contre le manteau de la cheminée. Là, il rétorquait tous les arguments du vieux commandant, et il nous faisait voir quels dangers allaient nous menacer dans un avenir prochain, si nous ne maintenions pas la péninsule italique en petites unités ayant chacune leur centre, leur intérêt et leur vie propres. Il nous montrait avec quel soin nos ancêtres, nos pères même de 93, avaient conservé cette nation en fractions indépendantes, tout en proclamant dans ces pays la liberté et la république. Il nous faisait pressentir qu'une fois les peuples lancés dans la voie des grandes unités, il ne serait plus possible de les arrêter, en sorte que sous peu la vaste Allemagne trouverait, elle aussi, à s'unifier à nos dépens. »

Il reconnaissait donc le danger que courrait la France, si

1. J. DURANDEAU, *J.-J. Weiss*, p. 38.

on appliquait ce principe; mais il l'attaquait, cependant, s'élevant à un point de vue plus haut. Il le trouvait contraire à l'individualisme, au libre développement de l'homme, au libre arbitre; soutenir ce principe, c'était, selon lui, reconnaître la toute-puissance de la fatalité de la race ce qu'il ne voulait pas accepter; c'était supprimer toute liberté de s'affranchir du poids du sang, et d'adhérer de son gré à n'importe quelle formation sociale. D'après ce principe, lui-même né d'un père alsacien, n'aurait pas pu être Français — et pourtant il l'était bien.

« L'Alsace, s'écriait-il quelque part, est un poète allemand qui est devenu un soldat français. Nous autres, gens de ce pays-là, nous aimons mieux lire *An die Freude* que les odes de Lebrun le pindarique, et l'auteur de *Werther* sera toujours plus près de notre cœur que celui de *Zadig*. Cela n'empêche pas que ce bout d'étoffe tricolore qui flotte sur la citadelle de Strasbourg n'a pas son égal dans le monde. Nous ne conseillons à personne de passer le Rhin pour essayer de nous persuader le contraire. Chaque bataillon de l'armée libératrice aurait beau être accompagné d'un docteur en philosophie de l'université de Tubingue, qui nous dirait : « Mais songez donc, nobles fils de Siegfried, que le principe des nationalités est contre vous. Mais pensez donc à la saine géographie ! Mais que faites-vous des droits historiques ! » Comme l'Alsace, par le malheur d'une union de deux siècles avec le peuple léger des Gaulois, est devenue assez peu solide *in principiis*; comme la plupart des Alsaciens, Vlèmes ou non, ne connaissent d'autre géographie que la France, capitale Paris, ni d'autre histoire que celle de Kléber, Alsaciens et Français seraient hommes à mettre au bout de leurs fusils tous ces principes si exclusivement chers à l'*Opinion nationale*, et à faire des droits historiques, de la saine géographie et du principe des nationalités le plus irrespectueux carnage qui se puisse imaginer. »

Il eut beau lutter contre ce principe, vers lequel tous les peuples tendaient : quelques années plus tard, l'Italie était devenue un royaume, et l'Allemagne, avec le concours « des

docteurs en philosophie de l'université de Tubingue », se proclamait empire, à Versailles...

*
* *

Pendant toute cette époque, les incursions de Weiss dans le domaine littéraire ne furent malheureusement que très rares... En 1865 deux anciens normaliens, Émile Deschanel et Eugène Yung, voulurent entreprendre une série de conférences dans la salle qui s'intitulait l'*Athénée*... On se décida à donner trois soirées par semaine, et on demanda l'autorisation nécessaire au gouvernement. Le gouvernement impérial, méfiant, demanda le nom des conférenciers et les sujets des conférences. On les lui donna. Il accorda alors la permission seulement à Yung, Hément, Le Pommeray, Léon Say, Taine, Weiss, Assolant, Sarcey, Deschanel, et la refusa à Jules Simon, Saint-Marc-Girardin, Laboulaye, Albert de Broglie et Augustin Cochin¹...

Dans une de ces conférences, Sarcey parla du rôle un peu dégradant d'amuseur du roi, tenu par Molière. Deschanel vint ensuite et répondit par le panégyrique complet et en bloc du grand poète comique, considéré tant comme écrivain que comme homme privé. Etienne Arago s'empara quelques jours après de la question, la traitant en un feuilleton de l'*Avenir National*, dans le même sens que Deschanel. Weiss, à son tour, jugeant la partie inégale, prit la défense de Sarcey et développa sa thèse en quatre conférences, qui, recueillies par le prince Stirbey, forment aujourd'hui le si intéressant et le si original volume intitulé *Molière*. A cette occasion, fortuite, devons-nous cette étude, qui, quoique incomplète et issue d'un simple paradoxe, d'une simple gageure, ne laisse pas que d'être très lumineuse et très puissante, dans ses aperçus. Nous aurons à revenir à elle plus d'une fois dans notre travail. Il

1. Tous ces détails sont pris dans la préface du Prince George Stirbey au volume de Weiss : *Molière*.

est heureux, qu'au milieu des futiles luttes journalières, Weiss fit cette belle échappée vers la littérature.

Dès 1866, il avait quitté les *Débats* et en 1867, au mois d'avril, il fonda un quotidien à lui, intitulé le *Journal de Paris*. Son activité devint dévorante, quoiqu'il fût vaillamment aidé par son ami Edouard Hervé. Le journal fit vite fortune et les *Débats* en pâlirent un peu; il était, d'ailleurs, rédigé par de jeunes écrivains en passe de devenir connus ou même célèbres. « Weiss, écrit Sarcey, vint me proposer d'écrire dans son journal; il ne payait pas ses rédacteurs; mais ça nous était bien égal, en ce temps-là. Nous sommes-nous amusés dans ce bureau de rédaction! C'est là que j'ai vu Weiss, sur un bout de table, au milieu de dix personnes qui causaient autour de lui, et prenant lui-même part à la conversation qu'il animait de ses saillies, improviser des chefs-d'œuvre de polémique que tout Paris s'arrachait le lendemain... Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais un journal si vivant, si spirituel, écrit dans un si excellent français. La plupart des journalistes qui marquent dans le parti républicain, ont passé par cette école. Tous ont gardé à Weiss, de qui ils n'ont jamais reçu un sou, le plus reconnaissant souvenir. »

Le *Journal de Paris* eut même son heure de célébrité à l'occasion de l'affaire Baudin¹. Le 2 novembre 1868 quelques citoyens, se souvenant de la tombe de Baudin, voulurent y déposer une couronne; un petit groupe se forma et des cris de « Vive la République! » éclatèrent. L'*Avenir National* ouvrit ses colonnes à une souscription pour élever un monument à Baudin, le *Réveil* et la *Revue politique* s'y rallièrent et le *Siècle*, le *Journal de Paris*, la *Tribune*, le *Temps* les imitèrent. Berryer, Victor Hugo et Jules Favre s'inscrivirent. Le gouvernement se vit dans la nécessité d'ouvrir une instruction contre ces journaux, sous le prétexte de manœuvres séditeuses. Le procès commença le 13 novembre. Les défenseurs des accu-

1. Les détails sont pris dans : l'*Histoire du second Empire* de Taxile Delord, V, p. 191.

sés étaient Gambetta, Crémieux, Clément Laurier et Arago. A cette occasion, Gambetta se fit connaître comme un grand tribun; son plaidoyer se transforma vite en un violent réquisitoire contre l'acte du 2 décembre. Les accusés furent pourtant condamnés à des peines variant de 6 mois d'emprisonnement à 150 francs d'amende. Un deuxième procès s'ensuivit contre le *Temps* et le *Journal de Paris*, qui avaient ouvert un peu plus tard leurs colonnes à la souscription. Et comme son avocat M^e Andral était retenu loin de Paris, le jour du procès, J.-J. Weiss se défendit seul le 25 novembre. Nous avons en entier ce plaidoyer, qui est un virulent et incisif morceau d'éloquence; la péroraison surtout avec l'évocation du procès de Cremutius Cordus, le vieux sénateur, poursuivi sous Tibère pour avoir appelé Cassius et Brutus les derniers des Romains, — cette péroraison fit sensation. « Le procès qui m'est fait, s'écria-t-il¹, toute proportion gardée encore, entre le suicide glorieux que s'infligea Cremutius Cordus pour échapper aux accusations de Séjan, et la peine infiniment plus douce que pourra m'infliger le tribunal (*Rires dans l'auditoire*), c'est le procès de Cremutius Cordus. Avec une différence, toutefois. C'est que Brutus et Cassius ont frappé et que Baudin a été frappé (*Mouvement dans l'auditoire*). Il y aura toujours dispute entre les hommes sur la légitimité de l'acte de Brutus et Cassius : on l'a tour à tour absous, glorifié et condamné, et pour moi je pense qu'il doit y avoir condamnation. La dispute n'est pas possible sur l'acte du représentant Baudin qui, le jour où la Constitution de 1848, « confiée à la garde et au patriotisme de tous les Français », fut déchirée par l'un d'eux, se présenta devant les soldats, la Constitution à la main, reçut leurs balles et tomba. (*Nouveau mouvement dans l'auditoire.*) »

Malgré cette superbe défense, le *Journal de Paris* fut condamné à mille francs d'amende par la 6^e chambre; et un an après, Weiss, rallié, hélas, à *l'Empire libéral*, entra dans le

1. *Le Combat constitutionnel*, p. 42.

cabinet Ollivier en qualité de secrétaire général au ministère des beaux-arts, et un peu plus tard, passait au Conseil d'État, en service ordinaire, hors section. Six mois après, l'Empire s'écroulait. « Cet homme de tant d'esprit, s'écrie M. Anatole France¹, n'avait pas le sens de l'à propos. » Il honora, pourtant, son bref passage au ministère, en faisant décorer, par son initiative, le peintre Gustave Courbet; mais celui-ci refusa la croix, non sans avoir fait un scandale immérité. La débâcle de 1870 le surprit ensuite...



La République prit le pauvre J-J-Weiss au dépourvu... Les orléanistes, il les avait quittés; l'Empire, il l'avait trop récemment et mal à propos accepté; la République, il la croyait déjà compromise par la Commune... Il attendit donc indécis. Nous possédons quelques-unes de ses lettres datées de 1871, où il juge précisément le nouvel état de choses: la République lui paraissait condamnée autant par l'insurrection de la Commune que par l'incapacité inactive de Jules Favre, de Trochu et de leurs collègues de Paris, et « par l'incapacité fébrile et agitée » de Gambetta en province; quant aux princes d'Orléans, ils lui paraissent « une famille de brillants sous-lieutenants, dont le chef, le comte de Paris, est un savant docteur en économie politique, ni plus ni moins que Stuart Mill... Ils ne sont point la tête d'un grand parti national... Ils seraient admirables en tant que simples particuliers, et j'admirerais en effet, sans réserve, tant d'abnégation et d'honnêteté, si je croyais que l'honnêteté et le patriotisme d'un petit-fils de Henri IV et de Saint Louis sont tout ce qu'ils doivent être, quand ils sont tout simplement de même degré et de même qualité que le patriotisme et l'honnêteté de M. Martin ou de M. Durand². »

Et chose curieuse, il se raccrochait encore, lui, l'ennemi de

1. *Le Temps* du 24 mai 1891.

2. Lettre adressée au Prince G. S. et datée de juillet 1871.

toujours, à l'espoir d'un nouvel avènement de l'Empire. La faute de la guerre de 1870 ne lui paraissait pas incomber à l'empereur, puisque celui-ci, depuis le 2 janvier, était un souverain constitutionnel; elle retombait selon lui sur les ministres, seuls responsables. Il croyait même que la bourgeoisie et même les paysans étaient restés fidèles à la cause de l'Empire. « Les paysans, écrit-il dans une lettre ¹, sont aussi dévoués que jamais à la dynastie impériale. Je le sais par ouï-dire des provinces du Nord et de l'Est; je l'ai pu constater par moi-même dans les provinces du Centre. Cette bonne disposition des paysans est si ferme et si générale qu'elle constitue une très grande force... Je termine en observant que le dévouement des paysans n'est pas seulement le dévouement à la dynastie impériale. C'est surtout un dévouement profond et presque superstitieux à la personne de Napoléon III. Les chances de restauration de la dynastie impériale restent très sérieuses durant *l'inter-règne républicain*, aussi longtemps que Napoléon III vivra ou n'aura pas abdiqué. »

Il complota donc contre la République, au profit de l'Empire; mais la République, qu'il avait crue un *interrègne*, s'affermissait, durait sous la présidence de Thiers, avec lequel Weiss avait eu des relations suivies². Ici se passa une chose qui serait presque incroyable si elle n'était pas racontée par Sarcey. Weiss voulait obtenir une ambassade... en Perse! Écoutons Sarcey :

« M. Thiers, écrit-il, lui avait, non pas positivement promis cette ambassade, mais au moins laissé espérer. Weiss me confiait ses désirs et l'ennui qu'il sentait à se voir lanterner par le président de la République.

« — Mais enfin, lui disais-je, le voyant se faire tant de mauvais sang pour une chose qui, à mon avis, n'en valait par la peine, quelle est cette rage d'aller en Perse ?

« — Écoute, me dit-il, voilà longtemps que je médite d'écrire

1. Lettre datée du 17 juin 1871.

2. Voir les lettres de Thiers à Weiss, publiées dans le volume des *Notes et Impressions*, p. 303 et sq., Thiers n'était pas loin d'inspirer un peu le journal de Weiss : *Le Journal de Paris*.

la vie d'Alexandre. Je tiens à visiter tous les pays qu'il a parcourus et conquis ; je ne puis le faire qu'avec un titre officiel qui m'ouvrira toutes les routes, qui mettra entre mes mains ce qui peut rester de documents de ses expéditions. En Perse, il n'y a pas de question politique ; il vient peu de Français ; j'aurai donc tout mon temps pour mener à bien un grand ouvrage qui vaudra mieux, je l'espère, que l'histoire de Quinte-Curce.

« Il avait l'air d'être sincère en parlant ainsi, et c'est dommage que M. Thiers nous ait, par son obstination, privé du chef-d'œuvre que Weiss, avec ses éminentes qualités d'historien, était très capable d'écrire... Il en cuisit à M. Thiers, car c'est à partir du jour où il refusa nettement l'ambassade demandée que Weiss mena contre lui cette terrible campagne de presse qui devait aboutir à la chute du président. »

Il est possible que Weiss ait eu le mirage de l'Orient ; quelques années plus tard il devait parler si éloquemment de ce mirage, le prêtant à Napoléon, qu'il nous semble probable qu'il l'a ressenti lui-même. Mais il est possible aussi que Weiss, se trouvant un peu dépaysé dans la République, ait souhaité une sorte d'exil volontaire et doré. Thiers s'y opposa et à ses dépens. Agissant pour lui comme il l'avait fait pour Victor Duruy, qui lui avait refusé la chaire de poésie française à la Sorbonne, Weiss fondit sur lui, et le harcela d'une guerre inlassable, qui ne finit qu'à sa chute.

Plus tard, après le Seize-Mai, il fut nommé de nouveau conseiller d'État, car, malgré les vicissitudes de sa vie, malgré l'indépendance de son caractère, malgré son existence un peu bohème, il ne faut pas oublier que Weiss avait l'esprit bourgeois ; il aimait les gens en place, la stabilité, et il aurait toujours vécu heureux dans le professorat si les circonstances n'avaient pas fait dévier sa carrière vers d'autres buts. Rapportons-nous encore, en cette occasion, au témoignage de son ami Sarcey :

« Weiss avait toujours souhaité (lui, qui pourtant avait un des esprits les plus indépendants que j'aie connus) d'être un homme officiel, d'avoir une place, d'exercer une fonction...

J'ai bien souvent causé avec lui de cette passion dont il témoignait pour les postes officiels ; je ne lui cachais pas que je la trouvais chez lui la plus étrange du monde.. Il convenait de tout cela (savoir, des avantages du journalisme), car il était journaliste dans l'âme, et il prisait ce qu'elle vaut, cette profession dont il a été l'honneur. Mais il avait ses raisons pour la quitter, et je les rapporte telles qu'il me les a données :

« La première, celle sur laquelle il a insisté le plus souvent et avec le plus de force, c'est qu'il était fatigué de corps et d'esprit. Il n'y a pas de métier plus fatigant et plus *usant* que celui d'écrire tous les jours...

« Et comme je faisais un geste de dénégation superbe :

« — Oh ! toi, parbleu ! me disait-il, tu as été bâti à chaux et à sable ; tu n'es jamais malade ; tu as d'inépuisables réserves de santé et de forces. Moi, il faut que je me mette au vert. Le fonctionnarisme a cet avantage, c'est qu'on n'y travaille qu'autant qu'on veut et comme on veut. On n'est pas forcé d'être toujours sur la brèche, de servir tous les jours au public une parcelle de son cerveau. On en prend et l'on en laisse, comme disent les bonnes gens. Je me réfugie dans une charge officielle, comme autrefois on faisait une retraite à la Trappe ; je reviendrai au journalisme quand je sentirai mes forces me revenir. »

Il n'y resta, d'ailleurs, pas longtemps. Par le décret daté du 14 juillet 1879, Weiss fut relevé de ses fonctions de conseiller d'État. Le Royer, le garde des Sceaux, justifia devant le Sénat cette révocation par ce fait que durant les années 1878 et 79 Weiss aurait publié, sous un nom d'emprunt, dans le *Paris-Journal*, des articles hostiles soit à la politique des ministres, soit au gouvernement et au régime républicain... L'accusation était fausse, mais l'inimitié du ministre l'emporta. Encore depuis 1875 Weiss s'était-il rallié à la République, sinon publiquement au moins tacitement. « On ne trouvera nulle part, depuis 1875, s'écrie-t-il ¹, une ligne de moi qui soit une attaque, même indirecte ou sournoise, contre la République. On ne

1. *Le Combat constitutionnel*, p. 215.

trouvera pas une ligne de moi qui tende au rétablissement d'aucune dynastie. »

Quelque dépit qu'il ressentit de cette révocation injuste, il ne se déclara pas l'ennemi du régime républicain; au contraire, dans le *Gaulois*, il reconfirma son adhésion à la République, qu'il reconnaissait comme parfaitement viable et organisée par la promulgation des lois de 1875.

A la formation du grand ministère Gambetta, le 14 novembre 1881, Weiss fut appelé par le gouvernement, comme directeur du personnel extérieur et intérieur des affaires étrangères. Ce ne fut qu'un cri de protestation contre la nomination d'un homme de républicanisme douteux et qui n'était pas de la carrière... Un journaliste diplomate! Jules Simon le lui a assez reproché dans le *Gaulois* et son ancien ami Edmond About dans le *XIX^e siècle*; M. Clemenceau donna son fameux cri d'alarme, en s'écriant « Weiss et Miribel ». Le ministère Gambetta n'eut qu'une courte existence, et avec sa chute Weiss revint à nouveau à la vie privée, non sans avoir vivement protesté contre l'esprit sectaire et philistin qui avaient tué le grand ministère.

« En rentrant au mois de décembre dernier, s'écria-t-il¹, dans le service public, j'eusse été fier d'être un *campé*, car je crois discerner qu'un campé est celui qui est arrivé par le seul effet de sa valeur intrinsèque, sans aucun mélange de mamouchisme. La vérité est que je ne suis qu'un simple *arrivé*. Et moi aussi, j'ai suivi des filières! Et moi aussi, je suis décoré ou chamarré d'autant de concours et d'examens qu'il en peut exister! J'ai fait mon temps d'école de gouvernement; je suis agrégé de l'instruction publique et, je crois aussi, docteur; j'ai dix-huit ans de service dans l'enseignement public et dans la haute administration; j'ai été professeur de lycée, professeur de Faculté, directeur des sciences et lettres, secrétaire du ministère, commissaire du gouvernement près des Assemblées, conseiller d'État en service extraordinaire,

1. *Le Combat constitutionnel*, p. 250.

conseiller d'État en service ordinaire, tant à la section du contentieux qu'à la section de l'intérieur. Je suis moins fier de tout cela, sachez-le, ô snobs et philistins, que d'une dizaine d'articles que j'ai publiés au *Journal des Débats*, au *Journal de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, voire au *Figaro*, qui a l'heur de tant vous offusquer, ô philistins et snobs, et où j'ai peut-être réussi à mettre le corps et le bouquet. Mais qu'est-ce qu'il vous faut donc à présent, snobs et philistins, si tant de certificats que je viens de vous énumérer, les plus difficiles à conquérir de tout le mandarinat, tant de titres accumulés, qui sont les plus hauts de l'État, ne suffisent plus pour fixer votre estime et pour ravir votre idolâtrie ?

« Je vous entends. Vous dites qu'il faut aussi ajouter le mérite. Mais vous n'êtes pas les juges du mérite, ô philistins et snobs ; vous ne l'êtes que des galons, »

Réduit de nouveau à son métier de journaliste, il reprit sous le pseudonyme de *Pierre et Jean* sa collaboration à la *Revue bleue*, où il avait été appelé par son ancien camarade Eugène Yung ; ces articles réunis par la prince G. Stirbey forment le volume des *Notes et impressions* ; il est rempli de pages brillantes sur les événements courants : de merveilleux portraits comme ceux de Barbey d'Aurevilly, Rochefort, Adolphe Crémieux, ou du père Didon touchent de près aux solides études sociales, ou aux spirituels commentaires des faits-divers...

Peu de temps après, sollicité par Jules Bapst, il prit la chronique dramatique du *Journal des Débats* ; il devait finir par où il avait commencé. Les premiers feuilletons du Lundi commencèrent en 1883 et finirent au mois d'octobre 1885 : ils ne durèrent donc que trois années à peine. Mais à notre point de vue purement littéraire, cette courte époque est une des plus intéressantes de la vie de J.-J. Weiss. Elle nous a fourni la matière des quatre volumes recueillis par son ami et exécuteur testamentaire, le prince Stirbey, sous le titre général de « *Trois années de théâtre 1883-1885* »

Accablé, moins par l'âge, que par les rudes labeurs de sa

vie mouvementée, par le travail immense accompli pendant vingt-cinq ans de journalisme, fatigué aussi par les veilles auxquelles l'obligeait sa chronique dramatique, il dut quitter les *Débats*. Il ressentait d'ailleurs les premières atteintes du mal qui allait l'emporter : un jour il était tombé près de la statue de Diderot, terrassé par une attaque d'apoplexie. On le relégua alors à Fontainebleau, comme conservateur de la bibliothèque du palais. Ici, il eut le loisir de recueillir en deux volumes quelques-unes de ses études. Atteint déjà par la paralysie, il succomba peu après dans la nuit du 20 mai 1891. On s'empressa de jeter des fleurs sur la tombe de celui que, vivant, on n'avait pas ménagé. Les journaux n'eurent que des éloges pour cette merveilleuse intelligence éteinte.

II

SON TOUR D'ESPRIT

Pour brillant qu'il fût, le tour d'esprit de J.-J. Weis était celui d'un bon bourgeois. Malgré la vivacité habituelle de son imagination, le pittoresque de son enfance un peu errante et les tribulations de sa vie mouvementée d'homme politique et de journaliste, son fond de bourgeois paisible, tenace dans ses idées et dans ses sentiments, reste visible à travers toutes les vicissitudes, et en dépit de la hardiesse des paradoxes dont il fit souvent montre.

Jusqu'à la fin de sa vie, Weiss conserva le goût d'une existence souriante, sans grandes passions et sans grands déboires, exempte de plaisirs et de douleurs violentes, — une existence douce et tranquille, dans une maison retirée, entourée de lierre et de glycine, au bord d'une rivière limpide et somnolente... A travers son œuvre on entrevoit souvent ce rêve.

« Je suis un bien grand fou, écrivait-il en 1870 à une dame ¹, d'avoir passé ma vie ailleurs que dans quelque maisonnette, semblable à celle où je vis aujourd'hui, seulement moins humide.

« De tout côté, je vois les feuilles, j'entends les oiseaux ; l'ombre est douce, le soleil éblouissant, la lune adorable et tendre, les bois calmes et remplis de bonheur. Il n'est pas

1. Lettre inédite, datée du 3 juin 1870, et envoyée d'Enghien, 3, impasse du Chemin-Vert.

encore trop tard pour m'apercevoir que j'étais né pour être le vieillard de Tarente, planter des raves et me nourrir de fraîches laitues et de fraises parfumées cueillies de mes propres mains. Je vis dans la retraite, et j'ai à deux pas, au bord du lac, un salon de conversation où il y a un orchestre qui joue *le Beau Danube bleu*. Si ce n'est pas ici que je dois rencontrer la vie heureuse, ce ne sera nulle part. Pourvu qu'avant six semaines 200 000 Allemands, tentés par l'occasion et le génie de notre gouvernement, ne viennent pas me chasser du nid ! »

Nous ne sommes généralement pas ce que nous voudrions être ; les circonstances inclementes de la vie nous arrachent quelquefois à notre paix et nous jettent dans le tourbillon comme de légers flocons de plume. Nous voguons ainsi contre nos instincts secrets et contre nos plus chers désirs ; pour ne pas être noyés, il nous faut déployer nos bras et lutter. Si paisible qu'on soit, on devient forcément un lutteur.

La tranquillité de la conscience, le contentement de soi-même, tout ce que nous appelons *le bonheur*, ne ressortent pourtant que de la coïncidence parfaite de ce qu'on est et de ce qu'on était destiné à être, par ses dispositions innées. Et comme il arrive très rarement que les circonstances de la vie soient en concordance intime avec nos goûts et nos penchants, et qu'elles en aident le libre développement, — le bonheur fait souvent défaut aux existences les plus brillantes et les mieux remplies. C'est pour cela qu'en approfondissant la vie d'un homme et en étudiant le cruel contraste entre ce qu'il est et ce qu'il aurait dû être, il nous arrive de nous expliquer tant de douleurs intimes, la fissure délicate, dont parle le poète, et qu'il importe de connaître pour la reconstitution de sa physionomie morale.

Quelquefois ce contraste est si grand qu'on a devant soi une vie complètement manquée ; d'autres fois il est moindre. L'homme n'est pas arraché à son sol moral pour être replanté dans une terre et dans un milieu étrangers ; la transition est plus douce.

Si agitée que fût la vie de Weiss, si grandes que fussent les batailles politiques auxquelles il fut mêlé, le divorce entre

ses goûts, ses penchants et les vicissitudes de son existence, ne fut pas irrémédiable. Et quoique le bonheur ressorte de l'harmonie du tempérament et des circonstances, on ne saurait affirmer que Weiss fut malheureux...

Certes, il aurait été plus heureux en la vie paisible de province. Son imagination avait toujours rêvé une petite ville, où il se plaisait à voir plus de bonheur et plus de vertu; où les hommes ne sont pas politiques, où les femmes sont honnêtes; où les maisons sont bien tenues et riantes; où l'on est plus riche parce qu'on se contente de peu, où l'on prend le frais à la lisière d'un bois qui enserre la ville ¹...

Toutes les fois qu'il lui arrive de parler des joies modestes de cette existence paisible, il est ému; on en sent le vif regret dans l'accent de sa phrase. Si sa vie avait été à recommencer, il aurait choisi la carrière de professeur par laquelle il débuta, et pour laquelle il était réellement doué. Amour de la chaire et de la bonne parole à propager, médiocre souci des grandeurs et des convenances mondaines, goût d'une vie tranquille et cachée, mais sûre, tout l'y attirait. Il aurait même désiré rester en province, dans une petite ville quelconque, que son imagination parait de mille beautés.

« Il n'y a point, écrit-il quelque part ², de petite ville si dénuée, ni si noire, ni si vieille que n'enrichisse et ne décore la nature qui est autour d'elle et à proximité. Ici la mer, et là le fleuve ou la rivière, plus attachante que le fleuve, du moins dans le paysage français qui n'a ni le Danube, ni le Rhin, ni l'Elbe. Ici la montagne et là la hêtrée dans un coin de plaine, les saules le long d'une eau courante. Quelle grande ville pourra mieux occuper les après-midi du jeudi et fournir plus de ces promenades solitaires, à la Rousseau, à la Werther, où le corps se fortifie par une longue marche, où l'esprit se détend par la rêverie, où l'imagination s'enchant de soleil et de verdure! »

1. A ce propos la préface de ses *Essais sur l'Histoire de la littérature française* est instructive.

2. *Conseils aux jeunes Professeurs agrégés*, dans la *Revue bleue* du 25 sept. 1880.

Il faut lire les conseils qu'il donne aux jeunes agrégés, pour comprendre combien cette vie de petit professeur de province lui souriait; s'il ne l'a pas pu vivre réellement ou du moins fort peu, il la vivait encore vingt-cinq ans plus tard en esprit; il la caressait d'un amour inassouvi.

Le ton dont il en parle est convaincu et pénétré; on sent que cette existence paisible, avec ses promenades sur le mail, et ses lectures prolongées dans la soirée, interrompues seulement par les notes tremblantes d'un chant lointain aurait convenu à son cœur calme, ouvert à toutes les joies intimes et honnêtes d'un bourgeois poétique...

Son goût pour la stabilité et la sûreté de cette vie médiocre, y transperce aussi.

« Tel serait mon rêve de jeune agrégé, écrit-il dans le même article.

« Ce rêve, il est vrai, suppose deux choses : c'est que le jeune maître a l'amour de son état et qu'il n'existe plus d'administrateur scolaire capable de l'en dégoûter. Il ne suffit pas qu'on se résigne à rester dans son lycée de quatrième classe, ni qu'on pense sagement qu'il y a plus d'honneur à être professeur accompli de rhétorique à Mont-de-Marsan qu'à être médiocre orateur de Faculté et d'Académie; il faut encore que la bureaucratie scolaire et ses agents daignent vous laisser dans le lieu où vous avez résolu de fixer votre vie et votre dévouement.

« Je ne sais s'il est toujours de mode de faire voyager les professeurs, bon gré mal gré, d'un bout de la France à l'autre, et de ruiner ainsi l'*esprit sédentaire* dans un corps où il serait si important de l'encourager et même de l'imposer : tout ce que je sais, c'est que des maîtres vagabonds sont des maîtres stériles et sans crédit. »

Et, en effet, le meilleur temps de sa vie, Weiss l'a passé à *Aix-en-Provence*, où il fut professeur de littérature française à l'Université. Le climat sec et pur de cette aimable ville, des lectures puisées dans nos bons classiques et l'atmosphère cordiale de la salle des conférences ont eu pour lui un charme

inoubliable, qu'il a évoqué maintes fois en termes exquis ¹ ! Presque à la fin de sa vie, il se souvient encore de ce coin délicieux, avec son ciel éternellement bleu, où paraissait conservée la vieille France classique par l'amour des belles-lettres, par la douceur des mœurs, par le plaisir de la conversation parfumée de fleurs, cueillies dans le champ des Grecs et des Latins...

Et il n'avait pas seulement les goûts d'un bourgeois infiniment éclairé et spirituel, il en avait aussi les sentiments et la conformation morale. La douceur de son tempérament le portait plus aux tendresses qu'aux passions violentes et l'équilibre de son intelligence le retenait dans les idées moyennes. Quoiqu'il ne se soit jamais marié, il eut toujours un penchant pour la vie d'intérieur et pour les vertus solides qui en découlent ! il prisait au plus haut degré la poésie du foyer avec son charme austère et devint le chantre ému de l'honnêteté et de la moralité.

Dans le tourbillon de la société moderne, dans cette poursuite du bonheur facile, dans cette vie dépourvue de tout frein qui ne faisait que s'accroître alors — Weiss resta le petit professeur de La Rochelle, candide et fidèle à ses principes de morale bourgeoise. Il traversa l'Empire, sa fièvre d'argent, sans que son sens moral s'émoussât et nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir sur sa droiture d'âme, qui transperça dans beaucoup de ses appréciations littéraires. De souche bourgeoise, il est resté attaché à ses origines avec la pleine conscience que, dans cette classe sociale, se gardent surtout les bonnes mœurs, assises et vitalité d'une nation. Son âme fut toujours ouverte à ses joies et à ses devoirs et il sentait qu'une des conditions essentielles du progrès de l'humanité c'est le respect de certaines choses qui ne vieillissent jamais. On a beau vouloir arriver à de nouvelles formes de civilisation plus parfaites et plus dégagées de préjugés, l'humanité traînera toujours après elle quelques idées élémentaires

1. La préface de la seconde édition de ses *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, datée du 15 sept. 1900.

qui sont le ressort et en quelque sorte le principe de son existence même. Les révolutions ont des bornes et c'est surtout dans l'ordre moral qu'elles sont plus limitées et plus lentes à s'accomplir. On pourrait plus aisément renverser des empires ou établir de nouvelles formes de gouvernement, que changer tant soit peu les sentiments ou les devoirs qui sont le ciment de l'organisation de la société humaine. Par l'intuition de cette vérité, on comprendra l'attachement éclairé et conscient de Weiss à la classe qui en est la plus fidèle gardienne. Il en admirait les qualités sans en admettre pourtant les défauts; il comprenait, par exemple, très bien l'importance de l'argent dans la vie moderne en tant qu'il donne la possibilité d'une existence aisée et heureuse, mais il ne l'exagérait pas; il lui préféra toujours la probité et le mérite. Weiss était un bourgeois, pétri de bon sens et de fortes vertus moyennes, mais qui manquait heureusement de l'esprit du siècle. *Sa Majesté l'argent*, comme il l'appelait, ne lui en imposait pas; il en craignait la tyrannie cruelle. La passion de s'enrichir, s'emparant d'une société, engendre des mœurs licencieuses et une cruauté qui touchaient profondément son âme honnête où était toujours restée la petite fleur de l'idéalisme et du désintéressement. Nul homme ne fut plus dégagé des contingences matérielles de la vie que lui. Mêlé de bonne heure à la tourmente du journalisme, où se rencontrent tant de possibilités d'enrichissement facile et illicite, il resta le même : c'est-à-dire pauvre et sans le regret de l'être. Son sens moral ne faillit jamais et son imagination se plaisait souvent à évoquer les temps heureux où le flanc de l'humanité n'était pas encore fatigué par l'éperon des besoins et des appétits exagérés, où la vie n'était pas une âpre lutte et où les rois épousaient volontiers des bergères...

Weiss n'était donc pas un matérialiste; il était épris d'idéal et de poésie. Ce qu'il cherchait dans la vie et dans l'art, c'étaient les joies pures de l'esprit; il aimait le commerce des livres, où il trouvait, parmi des réalités peu poétiques, des échappées vers l'idéal et vers une humanité meilleure. Son âme

était candide et généreuse; elle était sensible à tout ce qui embellit l'existence et lui donne une haute signification morale. Il ne recherchait pas les jouissances grossières et immédiates; l'éternité — qui est le point de départ de tout jugement moral — a toujours projeté un reflet sur ses actes et sur ses appréciations littéraires.

Doté de cette âme solide de bourgeois, vertueuse et généreuse, Weiss avait de plus une vive imagination. Cette qualité était peut-être celle qui lui donnait le plus de relief et de couleur. Son imagination était vraiment charmante et entourait d'un rayon d'allégresse tout ce qu'elle touchait. Weiss eut le sens du pittoresque à un haut degré; son enfance errante, dont nous avons déjà parlé, à la suite du régiment de son père, aiguïsa son œil et ouvrit son âme à toutes les beautés de la nature... En 1889, ayant soixante-deux ans sonnés, il laissa tomber de sa plume ces pages aimables et souriantes sur sa jeunesse vagabonde qu'on ne pourrait pas ne pas citer¹ :

« J'ai été tout bonnement élevé comme un roi, sous les enseignes du roi. Je portais son uniforme, j'étais nourri de son pain noir, j'ai grandi dans ses casernes et ses baraquements. Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et que tes tabernacles étaient beaux, ô Israël! Presque toujours le pittoresque puissant du site y saisissait ou y charmait la route. Je n'ai jamais oublié, j'ai toujours devant l'esprit ma petite chambre du grand quartier à Givet, entre le roc abrupt de Charlemont et la Meuse au flot âpre; le fort Saint-Jean où le mugissement de la vague berçait mes nuits, Vincennes de qui le donjon, aux rayons d'une pleine lune de juin, me versait la mélancolie des siècles. Un beau jour, le sapeur de planton chez le colonel arrivait à la caserne avec un pli cacheté pour l'adjudant major de service : « Faisons les sacs, disait-il, nous partons dans dix « jours ». Chaque année me découvrait un nouveau coin de la France, et me livrait une nouvelle impression de ce pays multiple, bien plus divers en son unité artificielle que l'Allemagne

1. Préface du volume : *Le Théâtre et les Mœurs*, p. XXII et sqq.

aux trente-six États. Nous étions dans les monts du Jura; en route pour la Durance et la fontaine de Vaucluse! La soif de voir et de regarder était chez moi inextinguible. A trois heures et demie du matin, le tambour, par les rues, battait la marche du régiment; la colonne de marche se formait sur la place principale du lieu; je prenais rang à l'arrière-garde; quand les jambes me manquaient, ce qui n'était pas fréquent, je me hissais parmi les bagages, sur la charrette louée jusqu'à l'étape prochaine par le bataillon; et devant moi défilait la France, monts et vallons, fleuves et ruisseaux, sombres châteaux crénelés des temps lointains et riantes villas bâties de la veille. Ici le sang avait coulé; la ville républicaine, tumultueuse, immense, en proie au chômage et à la faim, s'était soulevée contre les riches et leur roi; on l'avait assiégée et prise; et en traversant pour y rentrer le long pont sur le fleuve vertigineux qui semblait rouler la colère et la haine, on ressentait je ne sais quel vague frisson de mystère et de terreur. Là, au village, où l'on devait faire grand'halte, on arrivait parmi les pampres, la vendange et les chants; les petits propriétaires et les vigneronns avaient prévu trop de vin pour pas assez de tonneliers ou de tonneaux; les futailles en perce bordaient le chemin; pour un sou par tête, le sou du roi, on puisait à volonté dans ces fûts impatients d'être vidés; la Fraternité, fille de la Joie et de l'Abondance, régnait pour une heure sur un point imperceptible du globe, entre de braves gens qui ne s'étaient jamais vus et ne se reverraient plus jamais. Ou bien, après une longue route poudreuse, à travers les plants d'oliviers, on apercevait tout à coup, au bas de la côte, la mer bleue léchée d'un soleil ardent; ou plutôt c'est moi qui la découvrais splendide et inconnue, et je criais : *La mer, la mer!* avec le même débordement de joie toute neuve qu'un mousse de la *Pinta* avait dû jadis crier : *Terre, terre!* en voyant surgir du sein de l'Océan les verdure diaprées de San-Salvador. Et pendant que la troupe faisait pause, je distinguais vaguement un grand port dont la place était indiquée par un fourmillement de pointes de mâts innombrables; et les anciens con-

taient autour de moi que nous allions rencontrer là des gens de toute race, débarquant chaque jour de tous les points du globe, des Turcs polygames, des Nègres, des Fanariotes, des Italiens, des Papalins, des Bédouins prisonniers de guerre, des matelots ponantais, des capitaines de navire anglais qui avaient fait plusieurs fois le tour du monde; et puis, des congrégations de toutes les couleurs, des pénitents bleus, blancs, noirs et roux, portant en procession, sur leurs épaules, la statue en or massif de Notre-Dame.

« Quelle ouverture sur l'Univers! C'est ainsi que le spectacle infiniment varié de la vie toujours changeante et toujours la même, formait mon ignorance. Et cela ne valait-il pas bien l'école primaire gratuite et obligatoire! Je me défiais de l'école (je m'en défie toujours). Elle dessèche et elle épuise le sol cérébral par ne point vouloir le laisser jamais en friche. »

Son âme garda l'empreinte de ses premières années; comme Victor Hugo, Weiss fit le tour de la France, à un âge où les sensations sont fortes, où le cœur est frais, et où les souvenirs gagnent plus intimement l'esprit. La notion de la patrie, qui est généralement pour les enfants un peu vague, fut pour lui une réalité visible et charmante. Elle émanait des rivières limpides, des collines riantes vues dans la hâte de la marche du régiment, des routes poudreuses, des villes et du ciel de France, qui se montre partout clément et bienveillant... Par cette vie errante, il eut ainsi une admirable leçon de choses; au lieu de pâles abstractions, il se nourrit de bonne heure de fortes sensations, qui restèrent ineffaçables en lui. Son patriotisme fut d'autant plus profond qu'il n'était pas le fruit d'un raisonnement, comme pour la plupart de nous, mais qu'il lui fut acquis par l'intuition des choses, et par l'émerveillement ressenti devant un spectacle aussi changeant que beau. Cet amour entrant dans la première formation de sa personnalité morale, devenait une sorte de religion dont il avait vu et pratiqué le culte chaque jour au régiment, à un âge où les choses frappent davantage l'esprit. Le drapeau, les tambours, les clairons, la caserne étaient autant de symboles

vivants de la patrie, tout comme l'église, l'autel et les dépouilles des saints le sont de la religion. L'impression qu'il reçut du contact journalier de ces images de la patrie dût être semblable à l'impression ressentie par les enfants de chœur, qui vivent à l'ombre de l'église parmi les objets sacrés du culte...

Tout ce qui touché à l'armée, aux exercices militaires et même à la parade, l'intéresse et l'émeut; son imagination s'échauffe et son souvenir retourne aux beaux jours de son enfance...

« Je regardais haletant, écrit-il après avoir vu une *Kaiserparade* à Nieder-Eschbach ¹. Tout à coup une poussée de mémoire et un éveil d'imagination remirent devant mes yeux un de nos régiments africains du temps de Louis-Philippe; tambours battant, il venait reprendre possession de la rue parisienne quelques jours avant l'explosion des journées de juin 1848. Ma vision distincte me rendait jusqu'au numéro du régiment, le 2^e de ligne, colonel Buttafoco. Tenue de route, la gamelle collée au sac, les deux pans de la capote relevés, la guêtre blanche, le drapeau dans l'étui, la casquette rouge d'Afrique brillant au soleil; c'était une moindre gravité militaire, c'était plus lâché et plus troupier que le corps d'armée hessois que je voyais en ce moment des yeux du corps défilant devant l'empereur allemand. Ce n'était pas moins martial, ce n'était pas à un moindre degré de force consciente d'elle-même, s'avancant paisible, et devant soi, faisant marcher la terreur. »

Il ne pouvait pas voir un régiment traverser la ville, il ne pouvait pas entendre une musique militaire sans se sentir profondément remué; son âme d'ancien enfant de troupe tressaillait. Il nous a laissé, à ce propos, des pages vraiment exquises, empreintes d'une touchante sensibilité, s'éveillant à la vue d'un drapeau ou au son d'un clairon.

« Par toute la ville, écrit-il la veille d'un premier janvier ², les tambours faisaient retentir leurs bans avec un fracas à vous assourdir.

1. Avant-propos du livre, *Au pays du Rhin*, p. IX.

2. *Chansons d'enfance*, dans le Journal de Paris du 1^{er} janvier 1868.

« Ils roulaient, puissants et sonores, sur les douleurs de l'année qui finissait; et galement, de rue en rue, aux portes des principaux personnages la musique du régiment chantait l'année nouvelle. Vous l'entendiez près de vous; vous l'entendiez encore au loin. Jamais musique ne vous a remué le cœur comme celle-là, pas même à vingt ans, dans les salons étincelants de bougies, de fleurs, de diamants et de femmes, le maladif instrument des fêtes mondaines, dont les sons se mêlent aux parfums pour imprégner tout l'être et enflammer l'âme alanguie d'une soif immense de bonheur. C'était bien autre chose, en vérité, que l'Opéra! Les trilles de la petite flûte vous arrivaient, rasant la surface de la neige, comme les roulades d'une allouette fantastique qui saluait des aurores d'une allégresse endiablée. Ils tourbillonnaient dans la furie des valse militaires, revêtus d'uniformes éclatants, parés de riches dorures, les trois cent soixante-cinq jours dont vous caressiez le premier! »

Sentiments dignes du fils d'un chef de musique militaire! Mais en cela encore, il reste le petit bourgeois, qui sort de sa boutique pour regarder le régiment passer, plein d'une noble fierté patriotique et de je ne sais quelle tendresse enthousiaste pour ces symboles de la guerre...

Cette intuition prématurée des choses donna aussi un certain cachet à son tour d'esprit. Son imagination devint plastique et pittoresque; elle ne se plaisait ni dans l'abstraction ni dans la spéculation. Par son enfance errante, Weiss eut de bonne heure ce contact direct avec la nature qui donne tant de fraîcheur et d'imprévu à l'esprit. La vie claustrale qu'on mène dans les collèges, et, ensuite, dans les bureaux des périodiques de Paris; le genre d'études sévères qu'impose le métier de critique ou de journaliste, tout est fait pour éloigner de la nature; on vit dans une atmosphère de serre chaude qui engendre une certaine sécheresse; le style sent le renfermé et le manque d'air pur; l'esprit n'a pas d'échappées vers les beautés de la nature, qui pourraient l'animer et le parer.

La fable antique d'Antée, comme toutes les fables grecques,

est un symbole plein de sagesse. Pour acquérir de nouvelles forces, il faut revenir à la nature, la sentir de près, communier avec son âme et se pénétrer de sa splendeur. L'esprit de l'écrivain prend des ailes avec le papillon, brille avec les fleurs, chante avec l'oiseau et murmure avec le ruisseau; son âme s'harmonise aux couleurs et aux sons variés, qu'elle éparpille avec tant de largesse. L'imagination fait une continuelle incursion du monde mort de l'abstraction, au champ vivant de la réalité changeante; le style se pare de cet éblouissement des choses...

Tel fut le cas de Weiss; son enfance le mit tout d'un coup devant les routes sans fin, les coteaux verts et les bois sonores; il se pénétra de bonne heure de la poésie des montagnes et de la campagne. Viennent après les années d'étude et de claustration son esprit en est déjà imprégné; son cœur est déjà pénétré d'un charme inoubliable; son âme résonnera toujours devant le spectacle du monde.

Cette influence de la nature sur l'esprit de Weiss fut des plus heureuses. Tout ce qu'il écrit la trahit; ses articles critiques ou politiques sont émaillés de charmantes pages, que ne pouvait écrire qu'un homme qui a reçu la forte éducation de l'espace libre et qui recommandait plus tard, aux jeunes gens, les promenades solitaires et poétiques à travers la campagne, à la Rousseau et à la Werther... Rien de ce qu'il touche n'est aride; un rayon de soleil s'y glisse et brille. Les dissertations les plus abstraites se rapprochent de nous, prenant la forme des objets connus et habituels; tout devient limpide et plastique. Le besoin d'animer les choses, de tout concrétiser, de tout baigner dans un vif sentiment de la nature, est un des traits de l'esprit de Weiss et non des moins caractéristiques...

Nous avons vu que, quoique foncièrement petit bourgeois, par ses goûts et par ses sentiments, Weiss n'était pas épris du côté matériel de la vie. Il ne se sentait aucun penchant pour les affaires; les problèmes du cœur l'intéressaient beaucoup plus. Il fut et resta toujours un sentimental. Sa vive imagination était tournée aussi bien vers les beautés de la nature

que vers celles du sentiment. Il était touché de la poésie des nobles actions, de la générosité, de l'amour désintéressé et de tout ce qui donne un charme à l'âme humaine et un prix réel à la vie. Il prenait au sérieux tous les engagements du cœur et tous les devoirs qu'ils imposent ; son esprit était dépourvu de cette pointe d'indifférence ou d'ironie qu'on montre de nos jours pour l'éternel problème du droit au bonheur, qui tenait une large place dans la littérature romantique du temps.

Il envisageait la vie à un point de vue élevé, avec toutes les conséquences qu'elle comporte dans ses complications infinies, et ses préférences allaient vers les solutions honnêtes et vers le triomphe du sentiment sur les dures lois de la société ; sa sympathie devait aller à Marguerite Gautier et non à Duval père...

Nous touchons, par cet exemple, au côté romanesque de l'esprit de J-J. Weiss. Il n'est pas rare qu'un petit bourgeois ait l'imagination tournée vers le romanesque et le rose. Les hommes les plus mêlés aux affaires, aux côtés prosaïques de la vie, sentent souvent le besoin d'aller le soir assister à un spectacle où l'on fait l'apologie de la pauvreté, de la vie douce et tranquille, de la poésie qui se dégage du désintéressement le plus absolu ; ils désirent voir les affaires et la raison immobilées au sentiment. Ils aiment à voir prendre corps devant leurs yeux aux rêves qu'ils se gardent bien de réaliser dans leur vie : qu'une riche héritière se marie à un jeune homme pauvre, qu'un amour vrai purifie une courtisane, qu'il suffise à la vertu de se monter pour être récompensée, etc.

La réalité de la vie est si dure, la chasse à l'argent est si acharnée, que l'esprit éprouve le besoin de se reposer dans le monde des beaux sentiments et de la poésie morale. On s'attendrit ainsi aux nobles douleurs, on souffre avec les vaincus de la vie, qui deviennent les vainqueurs au théâtre ; on est l'ennemi du vice et le soutien de la vertu ; et on a le malin plaisir de combattre et de désapprouver silencieusement ce qu'on fait du matin au soir. En se méprisant un peu, on se croit ainsi meilleur...

Entre l'activité de Weiss et son tour d'esprit n'existait pas cependant ce contraste. Nous avons vu qu'il avait les qualités d'un bourgeois sans en avoir les défauts, qu'il dédaignait le côté prosaïque de la vie, qu'il n'aimait pas les affaires. Il avait seulement l'âme solide du petit bourgeois, avec ses vertus moyennes, le sentiment d'ordre et de hiérarchie, le besoin de se savoir « casé », qu'il a d'ailleurs très peu satisfait, l'instinct de famille et de conservation sociale. Il aimait le romanesque aussi bien dans la vie que dans la littérature ; il est toujours resté amoureux des beaux mouvements de la passion et des généreuses actions. Dans l'âme d'un petit bourgeois habite assez souvent l'âme d'une grisette : et d'après l'heureuse expression de M. Jules Lemaitre¹, « dans l'âme de Weiss il y en avait une ». En effet, dans un temps où les rois n'épousent plus les bergères, son imagination se laissait encore enchanter par les romanesques fables de Scribe où les princes s'éprennent de modistes et de couturières. Et quand, dans *Les Diamants de la couronne*, une reine de Portugal épouse un jeune hidalgo sans sou ni maille, rencontré en voyage, un jour de pluie qu'ils s'abritaient sous le même rocher, la grisette qui était en Weiss applaudit, exultant de joie ; son penchant naturel vers les choses romanesques est complètement satisfait ; il est content de voir que la marche habituelle de la vie peut être forcée et renversée. Weiss se rendait d'ailleurs parfaitement compte de la cause du plaisir qu'on prend quelquefois à trouver les choses autrement dans les livres que dans la réalité : « Ceux à qui la vie a mal tourné, disait-il ingénument, y prennent leur revanche de la vie ; tout réalisme ne prévaudra contre cet instinct secret du cœur humain ² ».

Cette imagination romanesque était pourtant bridée à temps par son bon sens d'homme du Nord ; il se plaisait aux fables charmantes qui tiennent plus du rêve que de la réalité, mais il ne prisait pas les fantaisies poussées jusqu'au grandiose ou au

1. JULES LEMAITRE : *Impressions de Théâtre VII* ; J.-J. Weiss.

2. WEISS, *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 166.

grotesque. Nous aurons occasion de voir qu'il était romanesque sans être romantique, n'aimant ni le monstrueux ni le titanique. Il pouvait être charmé par le mariage d'une couturière avec un prince; mais il ne voyait dans ces noces qu'une blquette poétique à laquelle il attachait, il est vrai, une plus grande importance qu'elle n'en comportait, sans toutefois l'exagérer démesurément. Il y a des choses qu'il faut admirer comme de belles apparitions; si on en approchait, elles se dissiperaient. Weiss était pénétré d'un sentiment de légitime circonspection envers ces charmantes inventions; il n'aurait cependant pas voulu les voir érigées en thèmes à déclamations sociales, pleins d'antithèse et de tirades à grande portée... L'histoire du laquais devenu l'amant d'une reine, ne pouvait donc que lui déplaire : elle est trop grandiloquente en visant au grandiose, et manque de cette légèreté de touche, de cette poésie voilée de conte bleu, qui seules pourraient donner du charme à de telles féeries...

Il faut pourtant ajouter à ce tableau moral de Weiss encore un trait, pour qu'il soit complet, ou presque...

Nous avons insisté jusqu'à présent sur le côté « *petit bourgeois* » et « *grisette* » de son esprit. Nous l'avons vu d'opinions et de sentiments moyens, désireux de liberté, mais d'une liberté qui s'appuie sur l'ordre et sur la hiérarchie, tenace et conservateur, défenseur convaincu de la famille et des fortes vertus qu'elle couve, doué d'un bon sens remarquable...

« Le bon sens, dit-il quelque part, c'est la petite fleur bleue de la bruyère, elle croît au champ, où on la foule aux pieds; les bonnes gens de province la mettent à leur boutonnière, le soir quand ils reviennent de goûter le frais dans les prairies d'alentour, et cela les expose à la risée des élégants qui ont vu la capitale. Mais faites attention qu'il se fabrique dans le monde bien des bouquets où l'on associe avec fracas la tulipe de Hollande aux cactus des tropiques, et où manque la petite fleur bleue. »

Ce bon sens, certes, a été une des qualités de Weiss; mis au service d'une conception sérieuse de la vie et d'un esprit d'observation remarquable, il devait lui inspirer de pénétrantes ana-

lyses de la société et des mœurs, considérées à travers la littérature du temps, qu'il étudiait particulièrement. Weiss devint ainsi un moraliste. Dans tout ce qu'il écrivait, articles politiques ou critique littéraire, sa tendance naturelle pour la morale se fera jour...

Mais à côté de ce moraliste, sinon trop austère, au moins assez sérieux, à côté de ce bourgeois, hanté quelquefois il est vrai de velléités de grisette, mais en somme rangé, judicieux et plein de bon sens, il y avait encore l'homme qui trahissait brusquement son origine méridionale, de par sa mère. Ce Weiss, que nous rencontrerons souvent dans notre étude, était doué d'une imagination brillante, même trop brillante, et d'un vif goût du paradoxe. Il avait trop de tempérament, ou de « génie », s'il faut comprendre par génie, d'après la juste remarque de M. Jules Lemaitre, une vivacité inaccoutumée d'esprit, une humeur capricieuse, très apparente, comme nous l'allons voir, et une imagination qui jaillit en fusées...

Mais nous verrons que cette tournure d'esprit, qui à première vue nous paraît si déconcertante et si éloignée du bon sens habituel de Weiss, de « cette fleur bleue de la bruyère », n'est, en somme, qu'une conséquence assez logique de sa physionomie morale, telle que nous l'avons décrite dans les pages précédentes. Les préférences littéraires qui nous étonneront quelquefois de la part d'un homme si avisé et si bon juge, en général, devaient pourtant être, hélas ! ce qu'elles sont si nous nous rapportons à son tour d'esprit, à ses origines, à son éducation première. On a les idées de son tempérament, et la culture ne les change que très peu. Son œuvre littéraire devait donc nécessairement se ressentir de son tempérament.

Il ne nous reste à présent qu'à étudier l'œuvre de ce petit bourgeois d'Alsace, pétri de bon sens et d'idéal, de cette grisette sentimentale et romanesque et de ce méridional amoureux, par moments, de paradoxe. Nous verrons à quelles appréciations logiques le mena cet ensemble de qualités, un peu contradictoires ; nous verrons que ce qui nous paraît bizarre et détonnant dans ses jugements de critique littéraire, n'est que

chose assez explicable et même assez prévue, découlant normalement de son tour d'esprit. Et comme tout ce dont on connaît la raison suffisante et les motifs d'ordre psychologique trouve, devant nos yeux indulgents, presque une excuse d'être, on pardonnera, je l'espère, aux rares écarts de Weiss, à ses défaillances de jugement critique et on lui saura plutôt gré d'avoir conservé, malgré une forte éducation classique, cette spontanéité d'esprit, cette vivacité d'humeur, cette originalité de pensée et d'expression qui lui ont permis d'être à la fois si solide et si brillant et de mêler gracieusement le paradoxe au bon sens le plus pur...

III

SES IDÉES GÉNÉRALES SUR LA LITTÉRATURE ET LA CRITIQUE

Weiss n'était pas un homme à idées générales; il ne fut pas comme son ami Taine un constructeur de systèmes et de théories par la condensation patiente de petits faits; lui, dans sa fougue, il se contenta de ces petits faits.

Nous avons d'ailleurs vu que son activité littéraire ne fut que très intermittente; ayant la vocation du professorat et admirablement doué pour la fine jouissance de l'art, avec des sens aiguisés et un jugement sûr et sain, Weiss aurait pu devenir un critique de l'envergure de Sainte-Beuve, moins psychologue peut-être et moins subtil dans ses analyses, mais avec plus de souci et d'intelligence de la beauté morale, avec plus de verve, sinon avec plus d'esprit. Les circonstances ne se prêtèrent malheureusement pas à ce développement qui aurait été à souhaiter. Tout d'abord, il est vrai, la vie de professeur, soit à La Rochelle, soit à Aix-en-Provence ou à Dijon, lui donna des loisirs, qu'il employa intelligemment, en écrivant. Cinq années, de 1855-1860, furent l'époque la plus heureuse de sa vie d'écrivain; la mémoire encore pleine de ses lectures, aimant d'un amour égal Lessing et Boileau, Goethe et Molière, il s'essaya dans la critique avec bonheur. Soit à la *Revue de l'instruction publique*, soit à la *Revue contemporaine*, il multiplia ses articles sur la littérature allemande ou fran-

çaise, mais si beaux et si abondants qu'il aient été, ils n'avaient et ne pouvaient pas avoir cet air de « définitif » que seuls l'âge et une étude systématique donnent...

En 1860 Weiss devint le successeur de Prévost-Paradol au *Bulletin politique des Débats*; le journalisme l'accapara donc à trente-trois ans, au moment même où la pensée, s'affermissant, n'est plus l'esclave des sensations et des choses, mais leur maîtresse. Pendant plus de vingt ans, il fut presque perdu pour la littérature; son labeur immense s'émietta au jour le jour dans des questions d'actualité, dans une lutte sans repos contre l'Empire, auquel il finit cependant par se rallier, sans aucun esprit d'à propos, d'après la juste remarque de M. Anatole France. Nous connaissons assez les avatars politiques de Weiss pour ne pas insister, mais nous devons regretter qu'un sort malin nous ait privés des fruits naturels d'une intelligence si belle, et d'un esprit critique si avisé. Il fallut attendre que la chute du ministère Gambetta le jetât de nouveau dans la littérature; de 1883 jusqu'en 1886 se déroule la seconde période d'activité littéraire de Weiss, comme chroniqueur théâtral aux *Débats*. Mais, la chronique dramatique étant forcément liée à des sujets donnés, qui ne se prêtent que rarement à de grands développements d'idées et suggèrent très peu de théories, il est aisé de voir pourquoi les quatre derniers volumes de Weiss, si précieux pour la connaissance de son goût et de ses préférences, le sont moins si nous y cherchons un corps de doctrine littéraire ou simplement des idées générales.

*
* *

Ces considérations spéciales nous empêchent donc de donner une portée plus grande à ce chapitre, qui pour d'autres aurait été essentiel. On ne pourrait, par exemple, étudier Taine sans connaître d'abord les idées générales, qui dominent toutes ses appréciations de critique. Qu'il juge la peinture italienne, ou Balzac, la peinture flamande ou la littérature

anglaise, sous ces jugements on sent une masse compacte d'idées dirigeantes et un système serré.

Ses idées ressemblent à une légion romaine qui n'exécute pas un mouvement sans l'ordre du chef; elles ne sont que de simples unités, de simples soldats qui obéissent à une pensée générale. Il suffirait presque de connaître cette pensée génératrice, pour connaître aussi celles qui en découlent. L'œuvre du critique est ainsi allégée; il pourrait se contenter d'étudier et d'analyser ces critères, en négligeant même un peu leur application dans les innombrables cas qui ne font que les confirmer.

Mais Weiss n'était pas un esprit doctrinaire ni systématique. Nous avons vu qu'il était d'un tempérament vif et prime-sautier, porté vers la saillie et prompt à fléchir devant la première impression. « Ce qui est charmant en lui, dit Sarcey en parlant de lui¹, c'est le mouvement de cet esprit agile, qui voltige sur tous les sujets qu'il touche, qui s'échappe sans cesse en fusées d'aperçus ingénieux, en boutades paradoxales, en rapprochements imprévus... »

Sans être tout à fait un impressionniste, il n'était pourtant pas loin de l'être; il n'y a que son critérium moral, auquel il resta toujours fidèle, qui l'en empêcha. Car, à d'autres points de vue, il se laissait guider par son humeur assez capricieuse et son goût. Comme la plupart des hommes il avait les idées de ses goûts, tandis que Taine ou Brunetière avaient les goûts de leurs idées. Une différence, certes, qui n'est pas à mépriser.

Les circonstances heurtées de sa vie, aussi bien que la nature de son tempérament l'ont donc empêché de bâtir un système de critique, ce qui n'est pas toujours à regretter. Car il n'y a rien qui fausse davantage la pensée qu'un système; en voulant lui rester fidèle, sans quoi ce ne serait plus un système, on est obligé de renoncer à toute vérité d'à côté, et de négliger les détails si nombreux qui briseraient l'enveloppe de ce système, toujours, et presque par définition, trop étroite.

1. SARCEY, dans la préface du volume *Sur Goethe*, p. v.

Si consciencieusement qu'il soit élaboré, on ne peut ne pas en exclure un certain nombre de faits, de tout petits faits, dont il est dangereux de ne pas tenir compte, parce que ces « petits faits » finissent par se venger cruellement. Et on sait que Taine n'a pas échappé, hélas ! à cette vengeance...

Néanmoins, parmi les pages si brillantes et si rapides de Weiss, écrites à une distance de plus de vingt-cinq ans et sans aucune suite, on peut encore glaner quelques idées d'une plus grande portée, et on peut s'arrêter à des vues plus larges sur la littérature et la critique... Si elles ne forment pas un système ingénieusement charpenté, elles sont encore intéressantes pour la connaissance de l'esprit de Jean-Jacques Weiss. Car, il est bon de savoir, par exemple, quelle conception il avait de l'art, et de quelle manière il comprenait l'exégèse critique, quel était le point de vue d'où il jugeait les œuvres en général, quelle était son opinion sur le problème embrouillé du génie des races, et surtout de la race française, en tant qu'il est révélé par sa littérature ; en un mot, il importe de connaître, d'une manière générale, l'orbite dans laquelle se mouvait sa pensée.

Les premiers essais surtout nous donnent des indications assez précieuses sur cette matière ; si Weiss avait continué son activité littéraire comme il l'avait commencée, notre moisson aurait été plus riche. Telle quelle, elle mérite encore notre attention, et un rapide exposé.

*
* *

Dans un brillant article intitulé : *Du caractère original français*, à propos de l'*Histoire de la Littérature française* d'Eugène Gérusez, et daté du 21 juillet 1861, Weiss eut l'occasion de s'entretenir assez longuement sur les traits essentiels qui forment l'ensemble de l'esprit français. Il est d'ailleurs assez périlleux d'aborder des sujets si complexes et si vagues à la fois et qui ne comportent pas de solutions irréfutables

Car, en dehors de quelques lieux communs, il reste un large champ à la supposition, champ que chacun parcourt un peu à son gré. Rien n'est moins sûr que la psychologie ethnique, surtout si on ne l'aborde pas après de patientes recherches et avec un esprit scientifique de toute probité. En l'approchant en amateur ou en simple littérateur, elle peut nous entraîner à nous illusionner étrangement ; et, l'homme est ainsi fait, qu'il n'est pas loin de rapporter au génie de la race ce qu'il découvre en lui-même ; ses qualités, sa manière d'être, de sentir ou d'exprimer deviennent dans son esprit autant d'éléments essentiels du génie national. Il s'excuse de ce qu'il a de mauvais et s'enorgueillit de ce qu'il a de bon ; la psychologie ethnique se résout ainsi, sans en avoir l'air, en une psychologie, pour ainsi dire, personnelle.

Taine, ce grand amateur de petits faits, doué aussi d'une rare puissance de synthèse et de vues générales, qui ne laissent cependant pas que d'être parfois un peu *a priori*, comme on l'a prouvé en maintes occasions, Taine, disons-nous, trouvait que la littérature française est l'expression d'un génie oratoire... Le Français actuel serait resté, d'après lui, le Gaulois beau parleur d'autrefois, tel qu'il a été décrit par César. Les manifestations sociales, aussi bien que sa littérature, se ressentent de ces dispositions oratoires. Le théâtre classique français est rempli de beaux discours, de belles tirades préférées à tout instant, dans les occasions les plus poignantes, qui commanderaient, selon lui, ou le silence, ou la parole brève et incisive, en un mot, ce qu'on appelle le cri du cœur. On connaît trop bien le fameux article de Taine sur Racine pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Racine, comme d'ailleurs tous les classiques, n'est pour lui qu'un beau recueil de *Conciones*, tout autant que Tite-Live, qu'il avait précédemment étudié.

Il se pourrait, pourtant, que Taine, tout en admettant ces données, ait confondu l'esprit d'une école littéraire avec l'esprit de la race. Si les classiques français forgent de beaux discours, les classiques grecs et latins en firent autant. Homère ne peut faire mourir un de ses héros, sans un échange de

pathétiques discours, qui tiennent suspendue, un bon quart d'heure, la pointe de leur lance sur la poitrine de la victime. Il serait, je crois, plus naturel de voir là, quant à la littérature française, l'effet d'une doctrine littéraire, qui consistait en l'expression développée et analytique de la pensée, plutôt qu'un trait du génie de la race. Cet idéal d'art « bien disant » était donc en grande partie suggéré par la littérature grecque, qu'on considérait comme le type de la perfection. Et, en effet, le théâtre français moderne, guidé par d'autres principes ; et tourmenté par l'idéal d'une logique moins indulgente, ne connaît plus les beaux discours raciniens ; ses héros avant de mourir ne soupirent plus, en beaux vers, le regret de quitter la vie.

Pour peindre les principaux traits de l'esprit d'une race, il faut donc tenir grandement compte des agents extérieurs, des influences étrangères ; il ne faut pas considérer toutes ses manifestations intellectuelles comme autant d'indices sûrs, trahissant le fond même de son âme. Cette eau tranquille qu'est l'âme d'un peuple se laisse quelquefois troubler par des vents qui soufflent de loin.

Pour Jean-Jacques Weiss, qui aborde le problème en amateur, le trait essentiel de l'esprit français serait autre.

« Nous avons, écrit-il¹, un don que nous n'avons guère partagé : l'analyse. Pousser aussi loin que nous en politique, en philosophie, en morale, l'art de décomposer les sentiments et les idées, personne ne l'a pu qu'en nous prenant nos procédés et en se nourrissant de nos exemples. C'est l'analyse qui nous a donné cette science profonde du cœur humain, cette science délicate que les anciens n'ont pas connue, que la plupart des modernes, en dehors de nous, n'ont presque entrevue que par éclairs. C'est l'analyse qui nous a permis d'inventer jusqu'à des passions nouvelles et de nous les inoculer. C'est d'elle que nous tenons les deux grandes qualités de notre style : la simplicité dans les termes, la clarté, la finesse et la rapidité du tour. »

1. *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 18.

L'analyse est donc, d'après Weiss, le trait principal de l'esprit français, et telle était d'ailleurs l'opinion de Brunetière. Les écrivains français ont toujours excellé à rendre clair ce qu'ils ont touché, par une sûre décomposition des éléments, et par un choix intelligent de l'essentiel... Sans la grande envolée poétique de la littérature allemande, sans la vision hallucinée d'un Shakespeare, la littérature française, dans des milieux plus immédiats, a le mieux creusé l'âme humaine, par une analyse diligente faite dans une langue étonnement limpide, et avec des termes propres, qui n'ont rien de commun avec « les brumes » germaniques. Et, pourtant, il n'y a rien de sec, de schématique, rien qui sente la planche anatomique, dans cette science du cœur; un rayon de grâce et d'élégante aisance y pénètre. « Cette analyse, ajoute-t-il donc, n'est pas le froid instrument du géomètre; elle colore, elle a des ailes, elle franchit d'un bond des espaces infinis, et en les franchissant, elle les illumine. »

L'expression la plus typique de l'analyse, et, partant, du génie français, c'est, au sentiment de Weiss, Racine, le grand connaisseur du cœur humain, et surtout du cœur de la femme. Ses tragédies tournent toujours autour d'un sentiment très peu complexe; elles ne demandent qu'un *oui* ou un *non* dit du bout des lèvres; mais pour en arriver là, quelle décomposition savante de tout ce qui peut ébranler l'âme de l'homme, quelle science accomplie de tous ses ressorts! Personne, sauf Shakespeare, n'a mieux analysé que lui l'amour poussé jusqu'à la passion néfaste et même jusqu'à l'inceste.

Et cette puissance d'analyse, discrète mais cependant profonde, sobre de paroles mais non pas sèche, et tout à fait remarquable par l'acuité du trait, se fait jour aussi bien dans La Rochefoucauld que dans La Bruyère; dirigée vers le domaine des sciences naturelles ou vers les sciences sociales elle se montre aussi bien dans Buffon que dans Montesquieu; sa profondeur se sent dans *La Princesse de Clèves*, tout comme dans *Manon Lescaut*, dans *Adolphe*, tout comme dans *Candide*. Elle est partout; elle a donné à la France de fins moralistes, qui se

plaisent à pénétrer dans les replis cachés de l'âme humaine : Vauvenargues ou Jouffroy, Chamfort ou Rivarol ; elle brille dans les pièces de Marivaux et de Musset, où, sous le cliquetis des mots, se cache beaucoup de justesse psychologique.

Mais où l'analyse se donne carrière avec le plus d'évidence, c'est dans la comédie. Le genre littéraire français par excellence, le genre où le génie national se montre sous le jour le plus favorable, au sentiment de Weiss, c'est la comédie, dont l'évolution fut si brillante. Cette idée, il la développe dans sa leçon d'ouverture du cours de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence :

« La comédie, dit-il ¹, répond si bien à notre humeur, elle naît si naturellement de nos habitudes d'esprit et du jeu spontané de nos facultés, qu'elle est chez nous de toutes les époques. Les autres genres, dans ce qu'on peut appeler la littérature d'imagination, ont eu leurs progrès successifs, leur éclat et leur décadence qui ont tenu à l'épuisement du génie, et non pas toujours à la corruption du goût public ou aux vicissitudes de langage. Mais quelques transformations qu'ait subies notre langue, en quelques états divers qu'elle se soit trouvée aux différents siècles de notre histoire, naïve, grossière, polie et noble jusqu'à l'excès, ou subtile, ou tendue, ou relâchée, on ne l'a point vue faire défaut à la comédie ; celle-ci, sans paraître embarrassée de ses brusques métamorphoses, semblable à une plante robuste qui prospère sous tous les climats, et sous les climats les plus changeants, n'a cessé de produire des œuvres dignes d'être lues. »

La comédie n'est évidemment que le produit de l'observation et de l'analyse appliquées aux travers d'un individu ou d'une société entière ; elle n'est pas sortie d'un simple jeu de l'esprit ou d'une inclination méchante, qui nous pousserait à nous délecter des défauts des autres, ou même, le cas échéant, des nôtres. Non, elle a pour base l'intention de corriger

1. *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 66.

— *ridendo* — et de rendre meilleurs ceux qu'elle raille...

Il paraît que Weiss a cru fermement au pouvoir moralisateur du théâtre sur la société, ce qui serait encore discutable. Sarcey, entre autres, en doutait fort. La comédie surtout semblait à Weiss le plus puissant levier entre tous, de l'éducation morale des masses et de l'élévation du niveau social, par ses moyens les plus directs et les plus accessibles à la foule. C'est elle qui fouette nos vices, nos préjugés, nos mesquineries; c'est elle qui dans le passé a combattu l'esprit de caste, l'orgueil du sang, ou l'orgueil de métier. Elle a fait que le médecin, l'avocat ou le juge ne s'éloignent pas dans leur langage et leurs manières du bon sens commun; par dessus les métiers et les professions, elle a réussi à former cette admirable société française « type achevé de la société élégante, où l'on ne plaît qu'en apportant comme un témoignage d'estime et de respect pour autrui, le ferme désir de plaire, où l'on n'est supporté que si l'on se fait modeste, où quiconque veut être trop n'est plus rien, où il faut, pour être accueilli, que l'argent perde de sa suffisance, les grandes charges et le rang, de leur orgueil, le mérite de sa fierté susceptible, la vertu même, ces airs tristes qu'elle a quelquefois et qui la gâtent. D'avoir créé cette société si polie, si appropriée à tous, et en définitive si humaine, puisqu'elle a pour code la condescendance réciproque, pour ennemies les prétentions de toute espèce, pour seule arme et pour seule sanction la raillerie, cela n'est point une œuvre frivole, et telle a été chez nous l'œuvre de l'esprit¹. »

Par sa clarté, par l'esprit d'ordre et de classification dans l'analyse, et par ce qu'elle a de général et de profondément humain, et non d'étroitement national et de particulier, la littérature française, de l'avis de Weiss, est un instrument des plus puissants de civilisation; par son caractère d'extrême sociabilité et d'amour pour l'homme, elle est un moyen éminent de solidarité humaine; par la propriété des termes, dont

1. *Essais sur l'Histoire de la littérature française*, p. 71.

elle use, et qui n'ont rien de trop spécial ni de pédantesque, elle est un véhicule admirable pour la propagation et la vulgarisation des idées. En tendant à l'universel, elle est l'image la plus pure de l'esprit humain. Seule, elle donne l'idée de perfection, dit Weiss; et cette perfection se trouve dans un chapitre de La Bruyère, ou dans une tragédie de Racine, dans une bluette de Favart, ou dans une comédie de Marivaux. Telle était aussi l'opinion de Nisard: « C'est dans le magnifique ensemble des chefs-d'œuvre de l'esprit français, écrit le grand critique dans la préface de son *Histoire de la littérature française*, que j'ai appris à reconnaître l'image la plus complète et la plus pure de l'esprit humain ».

L'esprit des autres nations est généralement trop spécial, avec des qualités trop particulières, et leur littérature s'en ressent. L'Anglais ou l'Allemand ont des façons de sentir à part et ne s'en cachent pas; leurs littératures ont donc beaucoup plus de couleur locale et nationale, elles sont plus pittoresques mais s'adressent à des sensibilités préparées à les goûter... Tandis que, seule, la littérature française, par sa généralité et sa portée universelle, s'adresse à tout le monde...

*
* * *

Il nous reste à voir de quelle manière Weiss comprenait la critique littéraire et saisir de près les quelques principes qu'il allait mettre en pratique. Il ne faut pas oublier qu'il vivait du temps de Sainte-Beuve et de Taine, les chefs des deux écoles critiques françaises.

L'une de ces écoles penchait exclusivement vers l'histoire; elle n'est même qu'un chapitre, et, certes, des plus intéressants, de l'histoire d'un peuple. En effet, Taine négligeait un peu le côté esthétique des œuvres d'art; il ne les étudiait pas tant « en soi », pour ce qu'elles valent, que pour ce qu'elles représentent, en tant que documents historiques. Ce qui l'intéressait, de premier abord, dans une œuvre d'art, c'étaient les

liens qui l'unissent à l'époque qui l'a produite ; la beauté cédaît place au « significatif » ; il en recherchait les parties saillantes et des « faits » sûrs et éloquents pour la psychologie ethnique. La critique littéraire proprement dite s'effaçait ainsi devant l'histoire et la sociologie...

A côté de cette conception historique de la critique de Taine, il y avait la conception, ou plutôt le procédé de Sainte-Beuve, d'un caractère plus mécanique et plus dynamique. Ce grand critique s'efforçait de dégager de chaque œuvre la qualité de talent qu'elle contient, et une fois ce talent précisé, défini, il s'intéressait très peu à l'emploi légitime ou non qu'on en avait fait. Il allait à l'étude des beautés et des défauts des œuvres, les jugeait et leur désignait une place dans la littérature ; pour mieux les comprendre, il tâchait même de les éclairer par la connaissance biographique de leurs auteurs. En un mot, il faisait de la critique littéraire, non seulement une recherche d'esthétique, mais aussi une étude psychologique. C'est bien, mais ce n'était pas tout, au sentiment de Weiss, car pour lui il ne suffit pas de définir et de limiter un talent, il faut en rechercher aussi la cause finale, ce à quoi Sainte-Beuve n'avait pas pensé...

Weiss, quant à lui, penchait pour la critique historique ; ses aptitudes et ses premières occupations l'y engageaient. « Voué de bonne heure aux études historiques, écrit-il dans la préface de ses *Essais sur l'histoire de la littérature française*, c'est encore, c'est surtout l'histoire que j'ai cherchée dans l'étude des lettres. »

Quoiqu'il ne ménageât pas ses critiques à Taine, à propos de ses excès de généralisation ou à l'occasion de ses théories philosophiques et physiologiques, qu'il n'acceptait point, sur le terrain de la critique, Weiss suivit l'historien de la littérature anglaise, qui lui-même avait suivi la méthode que des Hillebrand, des Gervinus et des Vilmar avaient employée dans leurs travaux sur la littérature allemande.

Il ne juge donc pas les œuvres d'art tant en critique pur, qu'en historien soucieux d'y recueillir des documents authen-

tiques et suggestifs sur l'esprit d'une époque... Critique, dans le sens de Sainte-Beuve, il le fut quelquefois et d'une manière brillante; mais, ce qui lui tint à cœur le plus constamment ce fut d'expliquer l'œuvre par l'influence du temps et du milieu, ou, inversement, d'y puiser des documents pour la connaissance de l'époque qui l'a vue naître.

Il se rendait pourtant compte du rôle ingrat que l'école historique assignait à la critique littéraire, en exceptant de ses devoirs celui de juger et d'apprécier en elles-mêmes les œuvres d'art et non par ce qu'elles ont de documentaire. C'est pour cela qu'il préférait souvent un mélange de critique historique et de critique esthétique, qu'il dosait très bien. « Je veux vous présenter Molière, dit-il aux débuts de sa première conférence sur Molière, tel que je le conçois, en lui appliquant mes procédés propres de critique, procédés qui consistent à ne pas séparer de la littérature l'histoire et le tableau historique de l'heure et du temps, mais aussi à ne pas écraser la littérature et l'histoire, comme le font trop la critique allemande et la nouvelle école de critique française ».

Mais, même après cette concession faite à l'esthétique pure, en dehors de toute considération extérieure, Weiss resta néanmoins un véritable historien littéraire, à la remorque de Taine, à cette différence près que le métier de feuilletoniste dramatique se prêtait moins bien aux développements sociologiques que l'histoire de la littérature anglaise; avoir à parler, en effet, du théâtre de Bouchardy — qu'il goûtait d'ailleurs — ou du *Rocambole* de Ponson du Terrail, ne pouvait guère donner l'occasion de tracer la physionomie du siècle. Il se peut encore que, pour connaître les mœurs et l'esprit d'une époque, il soit préférable de s'adresser à sa production littéraire, plutôt qu'à l'histoire officielle ou même à la statistique — quoique la statistique, comme on l'a dit, mène à tout — mais il importe que notre regard tombe sur des œuvres d'une portée incontestable. Tel n'est pas le cas de la production théâtrale courante, où les vaudevilles succèdent aux

vaudevilles, et qui n'enrichit en rien notre connaissance historique.

Le chroniqueur est obligé d'enregistrer le succès de pièces aussi brillantes qu'éphémères ; l'historien littéraire le plus convaincu n'y trouverait pas, avec la meilleure bonne volonté, de documents historiques, parce que là on plonge dans le convenu ; les personnages n'ont souvent rien de réel ; ils ne vivent pas de la vie du siècle... Étudier ces œuvres, issues d'une imagination à l'affût de l'inédit, dans l'imbroglio, ce n'est, certes, pas faire l'histoire morale de l'esprit d'une époque...

Pour surprendre sur le vif les procédés critiques de Weiss, il nous faut donc abandonner complètement ses feuilletons dramatiques, où, forcément, nous n'aurions rien à glaner, et nous limiter à ses premières études. Il nous suffira d'ailleurs de quelques exemples, pour les connaître et les comprendre.

*
* *

Son étude sur Molière, qui a pris les proportions d'un volume¹, mieux que toute autre, mérite une longue attention. Weiss n'y négligea pas le côté esthétique de l'œuvre de Molière ; il en analysa les caractères des personnages dans ce qu'ils ont de puissance comique, de vérité humaine, de beauté morale ou tragique, sous des apparences riantes, et d'observation, pour ainsi dire, divinatoire et anticipative... Suivant la méthode psychologique de Sainte-Beuve, il s'attacha ensuite à expliquer ses personnages, par l'étude du caractère et de la vie de Molière : par l'existence pauvre et errante que celui-ci dut traîner tant d'années en province, méconnu sinon méprisé, par ses malheurs domestiques, qui sont notoires, par ses continuelles maladies. Sa haine féroce des médecins, qu'il accabla d'une façon inoubliable des plus mordants traits qu'on leur ait jamais portés au théâtre, s'expliquerait par ses démêlés avec la Faculté ; les sombres portraits de femmes,

1. *Molière.*

Agnès ou Angélique de Sottenville, qu'il traça si souvent, les montrant proches de l'instinct, vaniteuses, perverses, trompeuses, lui auraient été inspirés par sa femme, qui désola la dernière partie de sa vie par ses infidélités... Certes, cette méthode a du bon et même de l'excellent; et maints côtés de l'œuvre de Molière s'éclairent par la connaissance de sa vie et de son caractère... Mais Weiss n'appuie pas; il a hâte d'arriver à l'objet même de ses recherches, qui est tout autre...

Une œuvre d'art n'est pas le produit fortuit ou volontaire d'une intelligence; en dehors de l'élément individuel, de l'apport personnel de l'écrivain, qu'il reconnaissait d'ailleurs, et qu'on pourrait nommer la dernière cause efficiente, si on employait le langage d'Aristote, il y a d'autres éléments, d'autres causes qui s'y mêlent et qu'il importe de démêler... Pour connaître une œuvre d'art dans son essence il nous faut étudier le sol moral et l'ambiance où elle a été produite; il nous faut connaître le milieu particulier, l'état des mœurs et de l'esprit du temps, l'atmosphère, en un mot, qui lui a donné l'oxygène nécessaire à la vie. Mille petites choses, qui nous paraîtraient autrement inexplicables, si nous ne connaissions pas les fibres qui lient une œuvre à son siècle, l'éclairent tout à coup. Et Weiss entreprit en second lieu cette étude de l'époque, dont la magnifique floraison fut l'œuvre de Molière; il analysa donc *Les Précieuses ridicules* ou *Tartufe* à la lumière des mœurs du temps...

Dans sa quatrième conférence, Weiss poussa ce procédé critique jusqu'à ses dernières conséquences logiques : « Je veux, dit-il, en commençant¹, étudier le genre d'influence et d'action sociale que Molière a exercé sur le développement de nos mœurs et de notre vie sociale. » Car, s'il est juste de prendre en considération l'influence que le milieu a eue sur un écrivain, l'action que cet écrivain a eue à son tour sur le milieu est une question qui se pose avec un égal intérêt. Dirigé par les circonstances et par l'ambiance physique et morale, poussé presque

1. *Molière*, p. 156.

nécessairement vers certaines conceptions qui sont telles et non pas autrement, le grand poète a sa revanche; par sa pensée originale, car il n'est pas dépourvu d'un apport personnel, par sa manière de sentir différemment, par tout ce qui forme son individualité, il peut avoir une remarquable influence sur ses contemporains, il peut les faire changer d'idées, et quelquefois de sentiments, ce qui est notablement plus difficile. Il peut avoir donc un rôle actif dans le mouvement social; sa pensée et sa sensibilité sont des ferments puissants, qu'il importe d'étudier autant dans leur substance que dans leurs effets sur l'esprit public. Quelquefois même les grands poètes peuvent non seulement s'identifier avec l'esprit ou les aspirations d'un peuple, mais donner même un but plus précis et immédiat à des aspirations latentes, qui attendaient une occasion pour éclater. Ce rôle, il est vrai, n'est en somme qu'assez rare et s'efface vite avec le concours de circonstances qui l'ont imposé. Mais si l'action immédiate et violente de l'écrivain sur les masses est sporadique et de peu de durée, son action lente, insensible, mais tenace dans les changements sociaux, est beaucoup plus considérable.

« Si le poète n'agit pas directement sur la politique, écrit Weiss¹, il peut agir très efficacement sur le courant de l'histoire politique, de même qu'il agit et peut agir très vivement sur le courant de l'histoire sociale. Il plane au-dessus des événements de l'une ou de l'autre, il les domine, pour avoir action d'un côté ou de l'autre, indirectement: ce n'est que de cette façon que les grands esprits qui ont été le plus l'expression de leur monde, qui l'ont le plus devancé et l'ont le plus poussé en avant, ont agi par la poésie sur les questions politiques ou sociales; c'est ainsi qu'il a été donné d'agir à Goethe dans son siècle, à Molière dans le sien. »

Et Weiss, conséquent avec cette théorie, se mit à étudier l'influence sourde de Molière sur les mœurs et l'esprit de son siècle. Son action la plus efficace s'exerça sur la famille, à

1. *Molière*, p. 159.

l'émancipation de laquelle il travailla obstinément. Le premier et le plus important des actes qui constituent la famille est, certes, le mariage; en principe, il le désirait donc libre, conclu d'un commun accord et par inclination réciproque. Il lutta avec acharnement contre les unions issues de l'intérêt; il voulait, au contraire, le mariage sincère, correspondant aux sentiments réels, qui sont un gage de bonheur et d'affection. Dans presque toutes ses pièces, l'amour triomphe des froides combinaisons d'un vieux père entêté ou d'un méchant tuteur. Et si de nos jours nous envisageons le mariage plus sérieusement et avec moins de légèreté qu'autrefois, il faut reconnaître à Molière et aux comiques qui l'ont suivi, une large part dans ce changement de point de vue, de même que dans l'amélioration des rapports entre les membres de la famille. De son temps, par exemple, l'autorité paternelle était trop puissante et trop despotique — vestige de l'autorité du *pater familias* romain, qui allait jusqu'à lui donner droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants. Molière tâcha d'amoindrir par ses comédies cette puissance et de relâcher ces liens trop serrés. Les mœurs devant accomplir leur évolution naturelle, on ne pouvait plus alors vivre sous le régime de Rome qui permettait au père de famille de tuer sa femme si elle avait bu quelques gouttes de vin sans sa permission. Molière voulait que les liens qui doivent unir les membres de la famille soient prescrits par l'amour et le droit naturel et non par des lois rigides. Et son sentiment se résume admirablement dans ce vers, qu'il écrivit quelque part :

Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner.

Ce principe d'amour a dû longtemps lutter contre les vocations forcées, les mariages acceptés, sous menace du couvent, mais sa victoire fut presque complète. Car aujourd'hui il n'y a que très peu de filles exilées au couvent par l'autorité despotique d'un père irrité. Ce changement, certes, ne s'est pas accompli du jour au lendemain et par le vertu d'une

seule puissance. Il faut pourtant reconnaître la belle part d'action qu'y eut Molière, par la guerre acharnée qu'il entreprit contre la tyrannie paternelle. Angélique de Sottenville, en matière d'excuse de tout ce qu'elle se permet, dit que son père l'a mariée malgré elle... Et cet exemple terrible est bien fait pour montrer où aboutissent les unions forcées, par l'autorité despotique du père.

On connaît aussi l'opinion de Molière sur le mariage une fois conclu; cette opinion se recommande plutôt du bon sens que de la poésie. Il rêvait un foyer honnête mais pot-au-feu et sans grands horizons. Pour l'obtenir il voulait que l'éducation de la femme fût faite d'une certaine façon, qui n'était pas celle de son temps. Nous arrivons ainsi à ce problème qu'agita tant de fois et d'une manière si décisive le grand comique. On a souvent considéré Molière comme un partisan de l'ignorance absolue de la femme. La pédagogie de Chrysale, faisant l'éloge de la femme d'autrefois, fermée, prétend-il, aux choses de la pensée et capable seulement de bien tenir son ménage, — cette pédagogie bornée, on l'a attribuée à tort à Molière, sans tenir compte de la nuance de ridicule dont il l'enveloppe lui-même, Son sentiment à lui, il l'avait exprimé dans ce vers des *Femmes savantes* :

Il est bon qu'une femme ait des clartés de tout.

Néanmoins, il n'est pas moins vrai qu'il déclara une guerre impitoyable aux femmes qui, non contentes « d'avoir les clartés de tout », veulent devenir ou paraître savantes, manquant ainsi au rôle bienfaisant qu'elles ont au foyer. A quelques exceptions près, et en faisant la part des vocations irrésistibles, la pédagogie de Molière est raisonnable et pleine de bon sens. Il n'est donc que très juste de constater l'influence salubre qu'exerça Molière sur l'éducation de la femme, — ce qui ne veut pas dire que les exemples d'une culture trop intensive et trop spéciale de la femme aient disparu. Mais ce qui a disparu presque définitivement

c'est la contrefaçon, la caricature de la culture supérieure, ce qui est déjà un bien joli résultat.

A la liberté de choisir un mari, à la liberté honnête dans le mariage, à la diminution de l'autorité paternelle ou conjugale, le grand poète ajouta la refonte totale de l'éducation de la femme, basée sur le bon sens; dans l'intérêt aussi de l'unité et de la pureté de la famille, il lutta contre « les directeurs de conscience », qui apportaient un élément de discorde et d'intrigue entre le mari et la femme, et dont le pouvoir néfaste n'allait qu'empirer...

Cette œuvre de bon sens, Molière l'a poursuivie avec autant de conscience que de succès sur d'autres terrains encore. Par ses incessantes attaques contre les *Précieuses*, il a rappelé au naturel la langue des salons, bannissant de la conversation l'exhibition de termes rares et trop choisis. Il a lutté, en un mot, contre tous les pédantismes.

« Il a fallu, dit Weiss¹, beaucoup de temps et de verve, je ne dis pas pour extirper tout à fait, mais seulement pour adoucir deux monstres funestes à la société, l'orgueil du sang, la morgue, qui parque chacun dans sa caste, et le pédantisme, orgueil du métier, qui enferme chacun dans sa profession. L'orgueil du sang n'est pas tout à fait éteint, le pédantisme non plus, mais beaucoup plus cependant que le premier; l'honneur en revient à Molière. »

Telle fut l'action sociale de Molière, que Weiss analysa minutieusement. Il se laissa aller à son goût pour l'histoire et pour la sociologie, en étudiant les mille liens qui unissent une œuvre au sol qui la produit. L'étude sur Molière nous a donc fourni le meilleur exemple de la manière dont il comprenait la critique. La littérature étant la plus belle manifestation de l'esprit d'un peuple, il lui paraissait juste de la considérer comme un ensemble de documents nécessaires à l'histoire morale de ce peuple. En partant d'un tel principe, Weiss, comme d'ailleurs Taine, fut vite amené à considérer la

1. *Molière*, p. 196.

critique littéraire comme un chapitre de l'histoire universelle et non des moins intéressants...

Ce procédé de critique sociologique nous le pouvons saisir d'ailleurs avec une égale évidence dans d'autres études de Weiss.

« Les cent années, écrit-il dans une leçon professée à Aix et conservée dans son volume d'*Essais* ¹, les cent années que nous allons parcourir ensemble ont vu beaucoup de ces vicissitudes dans la manière de sentir; nos idées ont changé le cours de nos passions, et nos passions transformées ont à leur tour réagi, pour les modifier, sur le caractère de nos relations sociales et sur les habitudes de notre vie domestique. Nulle part nous ne saisissons mieux au vif cette transformation que sur la scène comique. Quand nous étudions l'histoire, l'éclat des événements politiques laisse notre vue obscurcie pour tout autre objet; ce n'est que le rapprochement laborieux de mille anecdotes diverses, par la recherche fatigante du détail que nous parvenons à nous faire une idée encore trop vague de la vie intime d'un peuple. »

Il employa pareillement le même procédé critique dans son fameux article sur *la littérature brutale*, tout comme dans ses études sur la littérature de l'Empire ou sur celle de Louis-Philippe. Il n'y sépara pas les œuvres de l'époque; dans les pièces de Dumas fils ou de Barrière, il discerna avec une rare puissance d'analyse et une grande légèreté de touche les vices et les stigmates de la décadence impériale: la sécheresse du cœur, l'âpre chasse à l'argent, le relâchement du sentiment moral, et tant d'autres signes de cette décadence.

Le seul reproche que Weiss trouvait à faire à cette critique historique, c'était que pour elle « n'existe pas un type de perfection relatif à chaque art, qui a été quelquefois atteint et dont il faut faire effort pour se rapprocher le plus possible ».

Il trouvait donc que cette critique manquât de critérium sûr, en un mot d'*idéal*. Et cet idéal il le mettait dans la beauté morale. Nous l'allons voir et étudier dans le chapitre suivant...

1. *Essais*, p. 80.

SA MORALE

Weiss, théoriquement, ne comprenait pas l'art comme une simple jouissance de l'esprit et des sens. Ce n'était pas pour lui un vain assemblage de mots, de couleurs ou de toute autre chose, à l'intention de charmer l'intelligence, les yeux ou les oreilles, par une variation d'autant plus exquise qu'elle a une unité cachée.

La fin dernière de l'art ne retombe pas en lui-même. Une œuvre ne peut pas être considérée seulement en soi. En s'adressant à des intelligences qui doivent la comprendre et s'en pénétrer, elle devient capable d'élever certains sentiments et d'en chasser d'autres. L'état de contemplation pure n'étant pas un état naturel à l'esprit humain, nous ne nous bornons pas à apprécier ou à admirer la beauté d'une œuvre d'art. Les impressions qui frappent notre âme sont comme des pierres qui tombent dans l'eau : tout autour de petits cercles se forment et se propagent en s'agrandissant lentement. Une œuvre d'art a donc une grande influence sur tout l'être. Toute muette qu'elle paraît, elle s'adresse éloquemment à nos sentiments et s'en empare ; par la beauté et l'immobilité de la forme elle devient même plus persuasive. Nous fléchissons aisément à son contact et nous nous laissons entraîner vers le mal ou vers le bien ; l'artiste réussit ainsi, jusqu'à un certain point, à nous suggérer sa manière de sentir, ses sympathies

et ses antipathies, ses amours et ses haines, en résumé, il nous infuse quelque chose de sa mentalité, de sa sensibilité et de sa volonté...

L'art a donc une *action* considérable sur nous. Ce n'est pas le paysage qui se reflète impassiblement dans l'eau du lac voisin; il éveille au contraire dans notre âme de vagues rumeurs qui se précisent peu à peu. Un essaim de sentiments se lève tout à coup nous agitant et nous poussant vers certaines actions. Or toutes nos actions sont soumises à un critérium moral.

Une œuvre d'art, d'après ce raisonnement, ne saurait être considérée seulement sous le rapport esthétique, la beauté n'étant qu'une seule face des choses. Du moment qu'un roman ou une pièce de théâtre peuvent avoir des influences certaines sur nous, il n'est que juste de les examiner, *et* au point de vue des tendances qu'elles recèlent.

Dans le précédent chapitre nous nous sommes justement arrêtés à l'œuvre de Molière; nous avons étudié, d'après Weiss, l'influence qu'exerça le grand comique sur l'évolution des mœurs, sur la famille, sur l'éducation de la femme et sur les préjugés de son époque, qu'il combattit vaillamment. Cette influence a été salubre, mais elle aurait pu être aussi bien néfaste. Imaginons-nous un Molière doué d'un égal talent de poète comique, mais qui, au lieu de lutter contre l'esprit de caste et de métier, l'aurait défendu; au lieu de combattre les Précieuses, aurait été pour Rambouillet; au lieu de réclamer l'émancipation de la femme, courbée sous l'autorité tyrannique du père ou du mari, se serait mis du côté de cette autorité abusive. Certes, le talent de Molière, considéré en lui-même, serait resté le même; ce n'est que l'usage qu'il en aurait fait qui eût été autre. Le problème esthétique se double d'un problème moral. Par conséquent, et nous l'avons déjà dit, il ne suffit pas d'envisager une œuvre d'art au seul point de vue de la beauté, mais encore au point de vue de l'influence, bonne ou mauvaise, qu'elle peut avoir sur nous. Tel est le raisonnement des critiques moralistes; Weiss en était

un et des plus convaincus ! Ne se bornant pas à constater l'intensité des émotions qu'une œuvre d'art développe, les moralistes analysent ces émotions dans leur qualité ; ils en jugent ainsi la portée morale et sociale, en les classant d'après leurs effets bienfaisants ou malfaisants.

Nous avons déjà vu que Weiss n'était, certes, pas inaccessible à la beauté ; au contraire, son âme qui avait toujours gardé un je ne sais quoi d'enfantin, de spontané et de prime-sautier, était très sensible au beau. Il était capable de goûter sans effort intellectuel la poésie de la nature et de l'art ; ses nerfs étaient vite mis en action et l'émotion chez lui jaillissait spontanément. Malgré cette très vive et très ardente sensibilité, il ne se laissait pas guider, en matière d'art, par ses sensations ; il les subordonnait à un jugement supérieur, et les triait d'après certains principes moraux, qu'il croyait indiscutables et sûrs, mais dont nous sentons l'incertitude, dans l'esprit même de Weiss...

Cette préoccupation de la morale, Weiss la montra de bonne heure ; nous avons d'ailleurs déjà remarqué qu'il y était poussé par la tournure de son esprit, par sa mentalité de petit bourgeois, imbu des vertus moyennes de la bourgeoisie, sobre, tenace, sensible avec même une forte pointe de sensiblerie, par son don d'observation, et par une conception saine et sérieuse de la vie en général. Ce penchant vers la morale se fit jour dès son premier travail sur *Hermann et Dorothee*, et persista jusqu'à la fin de son activité littéraire. Il éclate non seulement dans ses études littéraires, mais aussi dans ses articles politiques : « Weiss, écrit Sarcey¹, ne peut s'empêcher d'introduire la morale dans le bulletin politique. Il ne devrait donner que les nouvelles du jour ; il lui arrive souvent, aujourd'hui qu'il est maître de lui-même et sûr de son public, de se laisser aller aux réflexions morales que lui suggère le moindre accident de la vie publique, où il est mêlé : C'est même dans tel morceau, qu'on dirait détaché du livre de Vauvenargues,

1. SARCEY, M. J.-J. Weiss dans la *Revue Française* du 1^{er} août 1864.

qu'il est le plus original, mêlant à une sensibilité douce les pointes d'une raillerie mordante... Voyez comme le génie propre de chacun se marque toujours dans tout ce qu'il fait. On met, par suite des circonstances, Prévost-Paradol à la littérature, il tourne invinciblement tous ses articles à la politique; on charge Weiss du bulletin politique, il l'empreint de littérature et de morale. »

Cette persistance à juger les choses au point de vue moral nous prouve clairement qu'elle ne venait pas d'une doctrine raisonnée, — car il n'y a rien qui change plus souvent que les doctrines — mais qu'elle correspondait à un besoin vrai de son esprit. La trempe de son âme était réellement celle d'un moraliste : Historien littéraire, à la suite de Taine, plutôt que critique littéraire, il ajouta un autre point de vue à l'histoire : le point de vue moral, qui ne pouvait pas être très loin du premier. En effet, du moment qu'on veut rechercher la place historique d'une œuvre d'art et étudier son action sociale, on est presque forcé de faire un pas en avant et de la juger aussi sous le rapport du rayonnement de bienfaisance et de réconfort moral qu'elle répand sur nous... Il va sans dire, pourtant, que Weiss ne croyait pas que l'œuvre d'art dût être une tribune, d'où l'on prêche la morale, d'où l'on disserte sur les cas de conscience. Une pièce de théâtre n'est pas de la morale en action; un roman n'est pas l'illustration d'un principe nécessairement en odeur de sainteté; un écrivain n'est pas un confesseur laïque ou un moraliste de salon. Telle était l'opinion de Weiss.

Il ne demandait pas la glorification finale, l'apothéose de la vertu. Il savait bien que l'art n'est qu'une sorte de reproduction, un peu, mais un peu seulement, conventionnelle de la nature, théâtre de tant d'iniquités. L'art a donc la liberté, et même le devoir, de nous montrer au grand jour les coquins aussi bien que les honnêtes gens; il peut rendre la méchanceté triomphante de la bonté, le vice triomphant de la vertu, le mérite évincé par l'ignorance ou la sottise... La *Sottise* !... mais elle a été la plus grande ennemie de Weiss, il eut tant à

souffrir d'elle à ses débuts! autant que vers la fin de sa vie, quand il fut chassé du Conseil d'État « par l'esprit de Chine, de Cochinchine et d'archi-Chine! » Et qu'il l'a bien décrite, qu'il l'a bien clouée au pilori dans de nombreuses pages! « Chacun sait, écrit-il quelque part¹, que, prudente et avisée dès le berceau, la sottise a conclu, il y a de cela trois ou quatre mille ans, une alliance durable avec la Fortune que les gens d'esprit appellent aveugle, probablement, je suppose, parce qu'ils la voient s'égarer de temps à autre jusque chez eux. Contente de cette amitié fructueuse, elle laisse l'esprit courir après la vaine gloire qu'elle s'amuse quelquefois à lui ravir, qu'elle lui distribue ou qu'elle lui refuse à son gré! car elle se pique aussi de choses galantes, de belles-lettres, de musique, de beaux-arts et pour s'être mise bien avec la Fortune, elle ne s'est point brouillée avec la Renommée; on la voit, dans les journaux, qui fait la doctoresse et remontre à l'esprit comment il faut s'y prendre pour être spirituel. Lui, stupéfait, l'écoute, ne sait que croire, s'abîme dans sa modestie et, pour peu qu'elle le pousse, se met à envier l'heureuse facilité dont elle débite ses discours, et pose ses aphorismes. L'esprit jalouser la sottise! Est-ce assez pour lui de souffrances et d'humiliations? Et ne devrait-elle pas se tenir pour satisfaite? Elle ne l'est point cependant; il faut encore qu'elle persécute tout ce qui ne l'admire point assez et qu'elle écrase ce qui consent, de guerre lasse, à l'admirer. Eh quoi! serait-ce donc elle et non l'esprit qui aurait la méchanceté en partage? Je ne veux pas prononcer entre les parties, je ne veux pas pousser plus loin le détail de cette guerre éternelle; mais si par miracle la sottise s'amende, si elle fait sur elle-même l'effort le plus prodigieux que l'on puisse attendre d'elle, si elle se résigne jamais à n'être que sotte, ah! messieurs, je vous conjure, pour notre sûreté à tous, ne lui ménageons pas la reconnaissance; qu'elle ait de suite des autels! »

Un observateur aussi avisé que Weiss ne pouvait pas être

1. *Essais*, p. 74.

la dupe d'un optimisme facile. Il connaissait trop bien les revers, les déceptions, les injustices évidentes de la vie, pour ne pas leur faire une certaine place dans l'art, qui, s'il les négligeait, se montrerait partial et unilatéral. La beauté morale d'une œuvre d'art, à son avis, ne ressort pas de la tirade héroïque ou de l'apologie outrée d'une vertu, digne du prix Montyon; elle est plutôt le résultat de l'impression totale que cette œuvre laisse dans notre âme. Les héros peuvent être parfois mesquins, le vice peut n'être pas puni, la vertu peut rester cachée, la beauté morale n'en reste pas moins sensible si nous avons l'intuition nette que l'écrivain n'a pas fait volontairement l'apologie du vice. Si impersonnel qu'il s'efforce d'être, un artiste projette sur son œuvre une lumière personnelle; il peut se défendre, tant qu'il voudra, de prêter ses sentiments et ses idées à ses créations, il y laissera toujours quelque chose de son âme. Même à part cela, en dehors des personnages et de leurs actions, il y a une atmosphère qui circule autour d'eux, qui les enveloppe ou plutôt les baigne dans une lumière propre... Cette atmosphère appartient à l'artiste, même malgré lui; elle lui est une émanation personnelle, qui peut devenir bienfaisante ou malfaisante, car elle a une influence sur nous, plus insensible, certes, mais plus certaine, — influence que n'ont pas les thèses les plus lourdement bâties, voulant nous convaincre par le raisonnement.

Sans le vouloir l'artiste montre sa sympathie ou son antipathie pour ses héros; le vicieux peut triompher, mais il n'aura pas notre approbation s'il est enveloppé d'une lumière défavorable. Après avoir lu un livre, ou le ferme; on évoque devant son esprit cette vie qu'on a vécue intérieurement, on repasse encore une fois mentalement les scènes parcourues, les personnages qu'on a suivis avec intérêt et quelquefois avec passion, et s'ils ne vous laissent pas l'impression totale d'une humanité meilleure, gouvernée par des mobiles sains, si on ne se sent pas réconforté dans ses sentiments d'honnêteté et de moralité — le livre n'est pas moral. Les détails peuvent faillir, ils peuvent même être immoraux, l'impression totale

qui se dégage de l'atmosphère créée par l'artiste doit avoir une action bienfaisante sur nous. Et c'est à cette atmosphère que Weiss attachait toute son attention; il voulait qu'elle fût forte et salutaire, qu'elle fût un stimulant pour la vie saine et honnête. « Une œuvre, écrit-il¹, n'est pas nécessairement corruptrice parce qu'elle contredit les principes ordinaires de la morale où qu'elle les omet, et elle n'est pas nécessairement salutaire parce qu'elle nous rappelle, *ex professo*, à la pratique de nos devoirs habituels. Une œuvre est saine ou malsaine surtout par l'impression qu'elle nous laisse dans l'esprit et dans le cœur. »



Si on se demandait à présent quel était l'axe de sa morale, on devrait répondre, sans hésitation : *la bonté*. Il en avait le culte et la religion; ce n'était pas le moraliste austère qui se dresse impitoyable devant nos petites défaillances. Son cœur était trop tendre et trop sentimental, son intelligence était trop humaine, pour qu'il s'érigeât en censeur impitoyable. Il était, au contraire, pénétré de pitié pour nos faiblesses. En dehors de la bonté innée, qu'on reçoit, en naissant, il appréciait également la bonté acquise. « Il y a une bonté naturelle, écrit-il², qu'il faut recevoir du ciel, comme un don de la grâce divine ou de la première éducation, comme un précieux héritage de famille, parce que tous les efforts les plus vifs et les plus soutenus, ne sauraient ensuite nous y porter. Mais il y a aussi une bonté acquise, fruit de l'expérience et de l'attention sur nous-mêmes, moins solide peut-être, moins agréable aux hommes parce qu'elle a moins d'aisance, — et dans la vie réelle comme dans la poésie ce sont surtout les qualités d'inspirations qui nous séduisent, — et cependant plus méritoire, où l'on ne parvient pas sans s'aider d'un peu d'esprit, du sien propre ou de celui des autres; car cette bonté suppose, outre

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 198.

2. *Essais*, p. 72.

la victoire sur nos passions, toujours assez violentes pour qu'il ne nous soit point permis de les ignorer, le sacrifice de nos défauts et, si je puis dire, l'immolation journalière de notre vanité dont nous connaissons mal la force et les ruses quand ce n'est pas l'esprit qui nous les met en lumière. »

Il prisait tant cette bonté, faite de pitié et de pardon, que M. Jules Lemaitre eut raison de dire que pour Weiss « l'immoralité c'était le manque de pitié ». Pour rendre évidente cette conception qui ne laisse pas d'être un peu bizarre, prenons quelques exemples concluants.

Arrêtons-nous au cas d'Emma Bovary, qu'il exposa longuement dans son fameux article sur *la littérature brutale*.

Emma est une pécheresse; ses instincts romanesques, son éducation mal guidée, ses lectures mal choisies lui ont donné le goût de l'aventure amoureuse. Mariée prosaïquement, elle frôle le luxe et la belle société: elle s'enivre vite d'une existence plus belle, plus poétique, celle qu'on lui avait décrite dans les romans et qu'elle avait entrevue un moment au château du village. Elle se sent malheureuse, dans l'humble réalité, qui cependant n'aurait pas manqué de charmes si elle avait eu des yeux pour les voir, elle se laisse entraîner à de folles rêveries; sa faible tête s'emplit d'aspirations au-dessus de sa condition. Ses vertus bourgeoises, de bonne mère de famille et d'épouse, disparaissent insensiblement; ses devoirs domestiques lui paraissent sans grandeur et sans poésie; son imagination vole à des amours tendres, impossibles, qu'elle s' imagine pouvoir satisfaire dans son petit bourg avec un clerc de notaire ou avec un gentilhomme campagnard. Tout ce qu'elle avait lu de romanesque remonte à son esprit et l'incite au péché. Le premier faux pas est fait et la pauvre Emma se donne d'un élan désespéré. Si son action est coupable, elle a pourtant aux yeux de Weiss une excuse: la *passion*. Emma aime, et croit réaliser en un instant le rêve de sa jeunesse; si elle n'est pas payée de retour, la faute n'en est pas à elle, qui avait mis dans son amour tout son cœur passionné, tout son beau corps sensuel. Sa première liaison fut donc une cruelle désillusion

sans être néanmoins la fin de ses rêves. La Rochefoucauld dit très justement que s'il arrive souvent qu'il y ait des femmes qui n'ont jamais eu d'amants, il arrive rarement que celles qui en ont eu un s'en tiennent à un seul. Par une logique fatale, elles passent vite du premier au second; le premier déchirement du cœur subi, elles n'ont plus que le scrupule du choix, l'habitude de la faute étant prise. Au lieu de mettre la cause de leur échec dans l'impureté de la joie et du plaisir qu'elles y trouvent, elles la rejettent sur le compte des circonstances défavorables; elles mettent donc l'expérience encore une fois d'un cœur léger. Et ce fut le cas d'Emma.

On connaît ses amours; on connaît les désillusions amères qui l'accablèrent à chaque nouvel égarement; et on connaît aussi la fin tragique par laquelle elle expia ses fautes. Le récit de la mort de Emma est saisissant :

« Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait :

Souvent la chaleur d'un beau jour
Fait rêver fillette à l'amour.

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

Pour amasser diligemment
Les épis que la faux moissonne
Ma Nanette va s'inclinant
Vers le sillon qui nous les donne.

— L'aveugle, s'écria-t-elle.

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement.

Il souffle bien fort ce jour-là
Et le jupon court s'envola !

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus. »

Cette mort tragique n'est pas, certes, dépourvue d'une haute signification morale, que Flaubert a puissamment accusée. Elle est symbolique, et les naturalistes, tout indifférents qu'ils prétendent être, se sont souvent laissé entraîner à de tels symboles. En effet, rien n'est épargné afin de donner plus de portée morale à cette catastrophe. La mourante, entendant la chanson de l'éternelle illusion de l'amour, se convulsionne. Elle sent alors qu'elle a été leurrée toute sa vie par un mensonge et qu'elle expie cruellement son illusion par ses souffrances. Dans cette lutte avec la mort, qui l'enveloppe insensiblement, elle voit encore une fois le spectre de *son crime* : l'illusion de l'amour. Avant de rendre son dernier soupir, elle meurt d'abord dans son âme, désabusée de tout ce qui avait nourri et enchanté son existence tumultueuse; elle est ainsi punie par où elle avait péché...

Quel spectacle plus saisissant et plus réconfortant pour les vertus chancelantes, que cette mort? Quelle apothéose plus magnifique de la justice immanente des choses... Tout y montre les revers des égarements du cœur, en donne le dégoût et même la crainte; on n'aurait pas pu venger la vertu d'une manière plus éclatante.

Au point de vue de la morale, le roman de Flaubert est donc d'une rare valeur; le moraliste le plus austère en aurait été satisfait, mais non pas Weiss.

Il n'était pas sensible à cette cruelle leçon de morale, parce qu'il ne croyait pas que la punition d'un crime est nécessairement ce que demande la morale. Les chemins qui allaient à son cœur étaient peut-être plus sinueux, mais avaient plus de charme à ses yeux. Il se laissait plutôt gagner par la bonté et par la pitié que par la satisfaction de voir s'accomplir la justice immanente des choses. Or, la pitié c'est ce qui manque le plus à ce roman cruel. La pauvre Emma a beau pécher, elle a toujours à nos yeux une certaine excuse; elle aimait passionnément et mettait toute son âme folle dans un baiser et dans

l'abandon complet de son corps. Elle n'était pas calculatrice, rouée, vicieuse; le mobile de l'intérêt lui manquait absolument. Ses souffrances physiques et morales de la dernière heure, si méritées qu'elles soient, doivent émouvoir notre cœur; Weiss en voulait à Flaubert de n'avoir pas été ému. Naturaliste, plutôt par conviction que par tempérament, Flaubert entendait planer au-dessus de son œuvre, comme Dieu plane au-dessus de sa création, insensible, impassible, sans émotion, sans nul battement de cœur.

En vain se débat donc Emma dans le gouffre de sa misère, en vain gémit-elle à chacune de ses chutes, l'écrivain reste indifférent; en vain se tord-elle sur son lit de douleur, en vain nous déchire-t-elle le cœur par ses hoquets de moribonde, l'écrivain n'en est pas ému. Pas une seule parole de tendresse ne lui échappe; il la laisse mourir avec une cruauté imméritée et inexplicable, puisque, d'après la doctrine de ces mêmes naturalistes, Emma a succombé à la triple fatalité du tempérament, de l'éducation et d'un mariage absurde. La vraie cause de ses égarements existait donc en dehors d'elle...

« Rien, écrit Weiss¹, n'approche de l'iniquité de M. Flaubert à l'égard de son héroïne; à peine lui inspire-t-elle quelque chose de plus qu'un Homais, un Rodolphe, un Léon; elle crie sous le scalpel; mais la main qui la dissèque ne tremble pas. Ne la plaindre jamais, c'est déjà ne point être assez impartial; car enfin, toute coupable qu'elle est, elle souffre. Et M. Flaubert plaide à chaque instant contre elle! Obligé par l'exactitude de sa méthode d'avouer les circonstances atténuantes, il s'efforce de démontrer qu'elles n'atténuent rien. Madame Bovary a-t-elle un mouvement de tendresse désintéressée? Il s'en raille. Epreuve-t-elle avant d'avoir encore commis aucune faute de ces regrets qui, dans sa situation, ne sont que trop naturels, et qui peuvent passer par la tête des plus honnêtes femmes? Il les sangle avec délices. A-t-elle des retours qui nous la rendraient touchante? gémit-elle du fond de ses

1. *Essais*, p. 155.

chutes, après l'innocence perdue ? Cela glisse, malgré la profondeur du sentiment, tandis qu'on nous retient tout le temps qu'il faut aux moindres nuances de ses désirs sensuels. Tant de rigueurs à la fin, soutenues, savantes, implacablement méditées, nous révoltent. *Eh bien ! oui, on se met du parti de la femme adultère !* Eh bien ! oui, on voudrait, comme elle, « battre les hommes, leur cracher au visage à tous » ; et à ce notaire infâme qui la marchande ; et à ce Rodolphe qui ne trouve pas trois misérables mille francs pour elle après l'avoir perdue ; et à ce Léon, qui dort tranquillement dans un bon lit, quand elle meurt à cause de lui ; et à ce Charles, qui l'a prise sans se demander si elle n'était pas bien haute pour un mari de sa sorte ; qui n'a gouverné ni sa maison, ni sa femme, ni sa vie ; qui, n'ayant pu se faire aimer, n'a pas su du moins se faire craindre ; qui s'est laissé dominer par sa lâche passion, jusqu'à n'avoir plus la force de sauvegarder le bonheur de son unique enfant. Elle émeut, elle attendrit, elle enlève les cœurs lorsqu'elle dit à Rodolphe : « Moi, je t'aurais tout donné, j'aurais tout vendu, j'aurais travaillé de mes mains, j'aurais mendié sur les routes, pour un sourire, pour un regard, pour t'entendre dire : merci ! » En vain, M. Flaubert est là, derrière nous, inflexible, qui nous murmure à l'oreille : « Prenez garde, ne la croyez point ; elle se monte la tête, elle ment ; elle n'eût rien donné à Rodolphe, qu'elle n'eût pas seulement remarqué si elle ne l'avait pas su riche. A-t-elle jamais jeté un regard sur le pauvre Justin ? Elle n'a rien aimé, pas plus Léon que Rodolphe, pas plus Rodolphe que Charles. Elle n'a adoré que ses convoitises ». Inutiles paroles ! C'est M. Flaubert que nous refusons de croire ; nous n'avons plus que des larmes pour cette malheureuse si continûment condamnée ; *nous sommes presque tentés de l'absoudre*. Nous oublions qu'elle n'a pas même aimé sa fille. »

Ce manque de pitié et d'humanité frappa si vivement Weiss, qu'il le força à lancer le cri de guerre qu'est son admirable article contre *la littérature brutale*. Il eut autant de retentissement que le cri de Nisard contre *la littérature facile*.

Weiss ne comprenait pas qu'on fût si impitoyable envers nos défaillances; qu'on les exhibât placidement à nos yeux, sans les accompagner d'un seul mot de compassion... Rien, rien que de l'anatomie morale; pas de sympathie humaine, pas de rémission des péchés!...

Ce qui, au point de vue courant, est l'expression même de la morale, — la punition du péché — paraissait à Weiss dépourvu de toute moralité, parce que dépourvu de bonté et d'humanité. Nous voyons, par conséquent, qu'il avait une conception morale un peu à part, et qu'il importe de préciser. Prenons à cette fin encore un exemple : *La Dame aux Camélias*.

Marguerite Gautier est une courtisane; sa vie est condamnable au point de vue de la vertu. Elle aurait mérité une punition pour ses égarements, si l'auteur avait tenu à nous édifier. Ce n'est pas précisément ainsi qu'on recherche à vingt ans! Au contraire, il a suffi que Marguerite aime pour que tout ce qui a été misérable en elle s'efface, que le passé soit consumé et que, de sa cendre, elle renaisse à la vie, presque pure. Elle devient ainsi capable d'être profondément aimée, et ce qui est encore mieux, d'aimer, avec une virginité de sentiments qui pourrait nous étonner; par cet amour qui consume dans ses flammes toutes les impuretés d'une vie déréglée, elle monte, à nos yeux, sur un piédestal que nous n'aurions pas cru fait pour elle et si à la fin elle meurt, cette mort n'est pas montrée comme la punition de son passé. Loin de là, elle ne sert qu'à rehausser le pathétique du drame et à nous apitoyer sur le sort de cette malheureuse, dont le front est éclairé du rayon du martyre.

Considérée à ce point de vue, *La Dame aux Camélias* est immorale et comme on l'a assez justement remarqué elle n'est qu'une apothéose un peu naïve de la fille perdue, qui a fait bien vite souche; d'innombrables pièces ou romans ont entrepris depuis intrépidement la réhabilitation de la courtisane, si longtemps mise au ban de la société.

Weiss aimait pourtant *La Dame aux Camélias*, et la jugeait

hautement morale. Qu'importent les fautes du passé, si tous, tant que nous sommes, nous avons des défaillances ? Qu'importent les égarements des sens s'ils sont rachetés par une minute d'amour pur et désintéressé. Marguerite est donc pardonnaible.

« Marguerite Gautier, écrit Weiss¹, aime; elle se sacrifie pour ce qu'elle aime; son sacrifice est cruellement méconnu et elle meurt. Elle est naturelle, sublime et malheureuse. Dans l'état actuel de notre société, son histoire est plus ou moins celle de centaines et de milliers de créatures, aimables et nobles. *Qu'importe que ces créatures soient des courtisanes ou que ce soient d'honnêtes personnes* qui se sont placées par leur imprudence dans une situation que le cours inflexible de la société et l'opinion du monde font insoluble ! Qu'importe qu'elles soient victimes de la fatalité ou de leur insoumission aux lois de la vie ! Elles vivent et elles meurent; c'est le drame, c'est la tragédie. »

Et en effet — qu'importe ! L'exclamation est frappante et caractéristique pour la conception de Weiss. Il lui importait peu qu'une femme soit une « courtisane » ou « une honnête personne » ... L'immoralité c'est une affaire de fatalité ! Pour un moraliste l'affirmation est un peu déconcertante... Mais Weiss était moraliste à sa manière. Il était touché de voir Dumas témoigner de la pitié et de la sympathie à la pauvre fille, « l'abondance de cœur, la chaleur d'âme sont des qualités honnêtes, même quand elles s'égarent et nous ne voyons pas qu'elles tombent ici en des égarements bien terribles. »

Pitié pour Emma Bovary, pitié aussi pour Marguerite Gautier, la morale de Weiss est toute là ! Si nous ajoutons encore un culte excessif, lyrique, pour l'amour, nous avons tout dit. Mais par ce culte, il se rapprochait du romantisme, qu'il avait tant combattu, sous d'autres rapports, dans d'inoubliables pages.

Comme tous les romantiques, il croyait « à sa majesté

1. *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 189.

l'amour » et à sa puissance auguste ; il le mettait au-dessus des préjugés humains et avait foi, nous l'avons vu, en sa flamme purificatrice. Lui, personnellement, il n'était pas un homme à grandes passions ; il leur préférait de beaucoup le sentier étroit de la vertu quotidienne, mais il comprenait les passions des autres et les approuvait jusqu'à un certain point. Ce qu'il demandait, c'était que la passion fût vraie et qu'elle partît du fond de l'âme ; les désordres qui en découlaient lui paraissaient d'une moindre importance. Il ressentait même pour eux une certaine complaisance, dont il était autrement avare.

« Rien n'est plus fâcheux au théâtre, écrit-il ¹, que le spectacle du vice sans la passion, et les vicieux qu'on nous peint, au lieu d'être victimes de leurs mauvais penchants, les exploitent devant nous avec une tranquillité, une impudence et un bonheur intolérables ». Et un peu plus loin : « Eh ! qu'importent les plus belles et les plus sévères conclusions, quand, le long du chemin qui nous y mène, le sens moral s'altère et la délicatesse morale se flétrit ? Craignons à la fin de prendre pour la haine du vice ce qui ne serait que la conviction réfléchie et froide des inconvénients du vice ! Gardons-nous de croire que nous nous sommes remis à aimer nos devoirs parce que nous nous sommes effrayés sur le péril des situations irrégulières ! »

Dans sa lutte contre le mal, ce qui lui répugnait le plus c'était l'immoralité réfléchie ou le vice froid ; il condamnait même ceux qui les fuient par un juste calcul de leurs désavantages. Il voulait que la haine du vice soit instinctive, — ce qui était un peu excessif ; mais toutes les fois qu'une passion véritable s'y mêlait, son bon sens se troublait et sa préférence allait plutôt vers la belle irrégularité (il devait parler un jour « d'un beau crime ») que vers l'ordre, si la base en était faite de raisonnement et d'intérêt, — ce qui était trop peu.

« L'idée nette et claire qu'il faut observer l'ordre, écrit-il ²,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 499.

2. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 202.

parce que l'ordre se venge tôt ou tard de ceux qui le violent, est la plus haute conception de la vertu où puissent atteindre les moralistes de l'heure présente. C'est de la vertu légale, précise et concrète qui ne vaut pas mieux, qui vaut beaucoup moins que le genre de vertu trop éthérée et trop en essence où les poètes de la génération de 1830 prétendaient hausser les âmes à travers toutes les violations possibles du Code pénal. Je ne hais pas le Code, j'aime surtout un code moral ; mais je ne l'aime que vivifié par les sentiments nobles et délicats. S'il fallait à toute force choisir entre le mysticisme romanesque d'autrefois, qui nous égarait si terriblement hors des sentiers réguliers de ce monde — et la vertu selon le Code, la vertu qu'on se démontre à soi-même par formule algébrique, — mon choix serait fait. Il y a dans l'un la foi sans les œuvres, il y a dans les autres les œuvres sans la foi, et ce n'est pas seulement la théologie qui a raison de mettre la foi au-dessus des œuvres, et de juger l'action de la grâce supérieure à l'action de la loi. »

On peut donc voir jusqu'où Weiss allait dans sa complaisance... Quoique son tempérament fût réfractaire au désordre moral, quoiqu'il fit toujours l'éloge de la vie simple et saine, il se laissa glisser à des théories périlleuses. Par haine de l'interprétation farouche de la loi morale, qui ne connaît ni pitié ni bonté, il en arriva à une morale qui n'est pas loin d'être *une morale de grisette*. Conquis par le côté poétique des beaux sentiments dégagés de tout principe positif, il finit sinon par admirer, du moins par comprendre et sympathiser jusqu'à un certain point avec la littérature d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Valentine*¹. Ce moraliste si décidé et si énergique contre les maux du siècle, l'intérêt et la cupidité, si ferme dans ses convictions et dans ses instincts de petit bourgeois, cet homme qui écrivait : « Le véritable bonheur idéal, les plus purs

1. « Non que je veuille jeter la pierre à l'enchanteresse (George Sand) qui nous a si longtemps charmés ! le moment serait mal choisi. Il me prend plutôt des envies de revêtir de blanc Indiana, vierge pure et sans tache. » *Essais*, 182.

plaisirs de l'imagination, de l'esprit et de l'âme ne résident-ils point dans l'intégrité de la famille et dans la douceur des relations domestiques? », ce critique d'ordre et de bon sens, mais, hélas, trop sentimental, se laissait dominer par la grisette qu'il y avait en lui. Et sa morale, à la voir de près, n'est, en somme, que la morale de Mimi Pinson.

V

SON IDÉALISME

Par sa conception de la vie, par sa manière d'envisager la beauté et la destinée de l'âme humaine, Weiss était un idéaliste. Il ne faut pas, certes, donner à ce terme le sens qu'il a dans Platon ou dans Kant; Weiss ne s'est jamais prononcé sur leur système philosophique. Il l'était autrement : il l'était par l'importance qu'il accordait aux choses de l'esprit, par le détachement qu'il montrait de la partie matérielle de la vie, par son enthousiasme pour tout ce qui est noble, par sa large sympathie et son intérêt pour les belles manifestations de la volonté libre.

Il se refusait à croire que l'homme n'est qu'un pauvre jouet à la merci d'influences fatales, contre lesquelles il lui est impossible de réagir; ce déterminisme absolu lui paraissait avilissant et néfaste pour la noblesse de l'âme. Plus d'une fois il attaqua vigoureusement la doctrine de Taine, qu'il trouvait mesquine et décourageante. Il admettait, lui, le libre arbitre : l'homme responsable de ses actes, maîtrisant les choses au lieu de les subir et en disposant à son gré. La tâche est belle et la responsabilité grande. Mais de la grandeur même de cette responsabilité, ressortent l'importance et le prix de sa liberté; il agit avec la conscience de son indépendance et se résigne au châtement, s'il l'a mérité. Loin de se sentir l'être chétif que les circonstances, plus puissantes que lui,

brisent, et qui regarde peureusement de tous côtés; il agit volontairement et accepte joyeusement les conséquences de ses actions. Il est vrai qu'un penseur a dit que l'homme craint l'indépendance parce qu'il craint les responsabilités; mais d'abord, cette vérité n'est pas générale, et, ensuite, elle nous incite justement au relèvement de l'homme, en lui montrant la beauté de la liberté, en lui en faisant sentir la noblesse et l'honneur. Le système philosophique qui a hâte de lui enlever le libre arbitre, le plonge dans la dépendance et dans la servitude. Avec une doctrine pareille il n'y a pas de morale qui tienne; la responsabilité n'existe plus dans la volonté de l'homme, mais dans les circonstances extérieures; la punition semble donc d'autant plus inique qu'elle suit la faute avec une exactitude plus mathématique.

Weiss ne se contentait pas seulement de juger le fatalisme périlleux pour l'art, il le croyait tout aussi dangereux pour la critique; car nier le libre arbitre c'est, d'après lui, nier le goût, et nier le goût c'est se borner à constater la justesse, l'exactitude de l'observation de l'écrivain, et oublier qu'il aurait aussi dû faire une sélection dans les éléments de son observation. « Qui supprime le libre arbitre, écrit-il¹, rejette logiquement le goût, libre arbitre de l'intelligence, qui consiste à choisir entre une foule confuse de détails également vrais les seuls qu'il convienne à l'art de reproduire. De même que la conscience ne se contente point d'analyser les passions et qu'elle se croit aussi le droit de les condamner, de même le goût ne demande point seulement au style d'être exact; il s'inquiète s'il n'y a pas une espèce particulière d'exactitude qui répugne et qu'il faut proscrire. Voulût-on mettre en doute cette connexité nécessaire entre la négation du libre arbitre et la ruine du goût, la nouvelle méthode de critique, exposée par M. Taine avec tant de rigueur, n'en laisserait pas la ressource. Si le goût existe pour lui, c'est un instrument sans usage. D'autres signaleront les défauts d'un auteur, avec le dessein de les corriger.

1. *Essais*, p. 172.

Pour lui, fataliste en littérature autant qu'en philosophie, il se borne à bien constater ce que chacun dit, comment il le dit, et pourquoi il ne pourrait le dire autrement. La critique, quand elle aspire à régler le génie, est à ses yeux une œuvre vaine ; son rôle doit se borner à mesurer les forces, et étant données les facultés, innées ou acquises d'un écrivain, à en considérer le jeu. A quoi cela aboutit-il ? A établir qu'il n'y a, en fait de style, que des instincts sans application volontaire des lois raisonnées, et à faire de la littérature un pêle-mêle de conceptions, toutes également soustraites à l'empire du goût, parce qu'elles procèdent d'impressions toutes également fatales. »

L'idéalisme se montre en littérature d'abord par la préférence de certains sujets. On a eu beau dire que tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux, il y a pourtant des degrés dans le choix des sujets et la manière de les traiter qui assignent leur importance d'après leur action salutaire. Sans faire œuvre de moraliste, l'artiste professe une philosophie qu'on entrevoit assez aisément à travers les personnages. Ses héros peuvent ne pas exposer les idées personnelles de l'auteur ou se rattacher à diverses conceptions, ils toucheront pourtant au fond de son âme. En éliminant les parties dissemblantes, on retrouve un noyau qui exprime bien la pensée de l'écrivain et la façon dont il envisage les principaux problèmes. Si objectif qu'il soit, il tire la substance de ses créations plus de lui-même que du dehors ; en racontant, il lui arrive généralement de se raconter ; il prête à ses héros les sentiments dont il est animé. Même quand il s'efforce de créer des types qui ne lui ressemblent aucunement, on peut encore dégager de l'ensemble d'une œuvre la philosophie de l'artiste. Qui eut la prétention d'être plus objectif que Balzac ou Flaubert ? Rien pourtant n'est plus facile que de déduire de leurs œuvres, et parmi tant de personnages dissemblables, de quelle façon ils comprenaient la vie et quelle était leur philosophie.

Lisez la *Cousine Bette*, le *Cousin Pons*, le *Père Goriot* ou le *Lys dans la vallée*, et malgré la différence des sujets et des milieux, vous pourrez vite saisir la vision de Balzac. Le monde pour lui

n'est que l'arène où chacun lutte, pour les biens matériels ; il n'y a pas d'humanité entre ces lutteurs acharnés ; à tout moment ils se coudoient et se bousculent. Un lutteur tombe-t-il, un autre le piétine et prend vite sa place ; on n'a pas le temps de s'apitoyer ni d'essuyer une larme, qui pourrait perler aux bords des yeux... Dans cette galère de forcenés, où trouver la confiance ? où chercher la paix de l'âme ? Tout le monde est intéressé et peine pour la réalisation de sa chimère ; chacun est un Prométhée dévoré par le vautour rapace ; la cupidité travaille l'un ; l'ambition ronge l'autre ; la luxure perd le troisième : tous sont fouettés par la fureur d'aboutir à leurs fins, de réussir, de triompher, même au risque d'écraser le voisin, ou d'immoler bien des sentiments précieux. L'émulation est portée au delà des limites permises ; elle devient une loi impérieuse, qui se passe de toute considération morale et d'humanité. Le monde de Balzac est le monde des Rastignac, des Vautrin, des M^{mes} Marneffe et des pères Goriot. Au-dessus de ce baignoire affreux il n'y a pas de ciel, il n'y a pas de bleu, pour mettre dans l'âme un peu de calme et de sérénité. On se croirait plutôt dans l'Enfer de Dante, là où, dans une atmosphère lourde et opaque, le vil troupeau humain se traîne, chassé par des passions implacables.

Cette littérature, si excellente qu'elle soit au point de vue artistique, exerce une triste influence sur nous. Ne nous montrant que des scélérats et des hommes poussés par des instincts brutaux, envisageant le monde comme un champ de bataille plein d'embûches, elle dessèche notre âme et lui enlève toute confiance dans la bonté et dans l'honnêteté humaines. Elle paraît nous rappeler à chaque instant le conseil du sceptique grec : Μή μνησο ἀπιστεῖν : apprends à te défier !

« Balzac, écrit Weiss¹, ne s'est pas borné à de simples excursions dans le monde des forçats et des filles de joie. Il s'y complait uniquement, il s'y enfonce, il n'en veut plus sortir. C'est proprement avec les vices qui mènent au baignoire

1. *Essais*, p. 406.

que s'offrent à nous la plupart de ses personnages. Il y en a d'acquittés, voilà tout, Quoi de plus hideux que la foule, telle que nous la représente Balzac ; fond de toile, flottant comme une mer trouble, d'où se détache, en masses sombres, parmi les cris d'innocentes victimes immolées sans qu'elles sachent pourquoi, le cauchemar des vies rongées par les sept péchés capitaux ! » Ou ailleurs. « Balzac, dont la noire imagination a calomnié jusqu'à nos vices. »

Nous tirons une tout autre leçon des œuvres de George Sand. On y apprend la bonté ; on y voit des gens honnêtes ayant de beaux sentiments, de nobles élans, capables de sacrifier leur bien pour l'amour du prochain. On est charmé de la simplicité des mœurs de ses héros rustiques ; on y rencontre des femmes exquises, on se sent pénétré de je ne sais qu'elle vision plus aimable du monde. Et quand elle écrit quelque part ; « Agis comme si tu comptais toujours sur la justice de l'opinion, » on sent qu'elle avait foi en la justice, en la bonté humaine. « Se confier, écrit Weiss¹, lui paraît si beau et si nécessaire à une âme noble, c'est pour elle une condition si essentielle de toute vertu, qu'elle n'a eu besoin que d'être pénétrée de tels préceptes pour concevoir le délicieux récit du *Secrétaire intime*. » Le monde n'est pas pour elle un baignoire d'où on ne voit pas le ciel ; il est, au contraire, une prairie, aux sentiers bordés de fleurs, avec un ciel éternellement bleu.

Il va sans dire que toutes les préférences de Weiss allaient à George Sand, au détriment de Balzac. Son idéalisme l'y amenait, très naturellement. « Mais je demande encore une fois, s'écrie-t-il², s'il est permis d'attribuer la même influence sur les fluctuations morales et politiques de la société française au romancier qui a fini par les *Paysans* et à celui qui n'a vu dans les classes déshéritées qu'abnégation et simplicité, qui les montre affamées de dévouement jusque dans leurs longues amertumes, qui les a incarnées dans ces types tour à tour pleins

1. *Essais*, p. 105.

2. *Essais*, p. 107.

de grâce et de force qu'on n'oublie pas : *Lélia*, *Geneviève*, *la Fadette*, *Jean le Charpentier*, *Marcasse le gravier de taupes*, et le plus aimé de tous, le chef de chœur, le *Bonhomme Patience*. »

Ce monde de George Sand est peut-être moins réel que celui de Balzac ; Weiss en convient. Mais ce qu'il perd en vérité et en généralité, il le gagne par l'influence saine qu'il a sur notre âme, par le réconfort moral qu'il nous apporte...

Dans les fossés des chemins s'il y a beaucoup de boue, il y a aussi quelques fleurs. On a le droit de ramasser toute la boue, mais il est beaucoup plus noble et plus salubre d'y recueillir un petit bouquet de violettes... Ramasser la boue c'était, pour Weiss, l'art naturaliste, recueillir un bouquet des rares fleurs, c'était l'art idéaliste...

Nous arrivons ainsi à sa fameuse charge contre le naturalisme naissant, qu'il poursuivait sans relâche. Son grand grief c'était la conception mécanique de l'âme humaine, qui découlait normalement du fatalisme de Taine. Car s'il n'y a pas de libre arbitre, l'homme est réduit à l'état de simple automate ; ses actes peuvent être bons, leur mérite ne vient pas de lui. La vertu ou le vice n'étant, d'après la théorie de Taine, que des produits naturels comme le vinaigre ou l'alcool. S'il en était ainsi, ils ne seraient plus ce qu'ils sont, vertu et vice, et ils perdraient toute qualification morale... La beauté et la valeur d'une action ressortent justement de la liberté complète qu'a l'homme de l'accomplir ou de ne pas l'accomplir. S'il y a une nécessité, une fatalité absolues qui la causent, la noblesse de l'action disparaît, car la beauté morale réside dans le libre arbitre...

Le naturalisme, en se laissant pénétrer par cette conception mécanique de l'âme, enleva toute grandeur à la personnalité humaine ; il ne voulait reconnaître qu'une masse infinie de faits indifférents, parce que ces faits ne pouvaient être que le résultat fatal de certaines circonstances. On peut considérer ces faits avec curiosité et même avec un intérêt scientifique, mais on ne peut leur accorder aucune sympathie. Ce manque de sympathie, cette indifférence pour les choses de

l'âme, cette négation de toute indépendance et de toute liberté de volonté, frappaient Weiss, qui ne voulut jamais croire que l'homme fût « un automate spirituel ». Or, nous avons déjà vu qu'il ne se laissait pas gagner, même par les œuvres qui avaient une excellente charpente morale, si elles lui paraissaient rigides et inflexibles; sa morale, à lui, étant purement sentimentale, ne s'accommodait pas de la dureté des choses fatales et de la punition froide, sans pitié et sans bonté.

Mais, en général, ces œuvres ne se complaisent pas dans la beauté morale; si on y apprend quelquefois la résignation, on n'y apprend presque jamais le désintéressement. Elles considèrent la vie comme un champ de bataille. On n'y connaît pas la générosité ni de beaux sentiments; elles recommandent de prendre garde aux coups, qu'on ne vous ménagera pas. Elles donnent une âpre leçon de tactique défensive et offensive pour réussir dans la vie. Il ne faut pas leur demander l'exemple du sacrifice voulu; mais elles vous apprendront à respecter le sacrifice imposé par la nécessité et la fatalité et à courber la tête. Elles enseignent aussi quelquefois la sagesse, non pas la sagesse pour elle-même, mais pour les avantages qu'elle procure... « Or, se ranger, a dit un moraliste, n'est pas se convertir ». Si elles sont animées par l'esprit d'ordre, c'est qu'elles apprécient son utilité dans certaines circonstances. Elles ne veulent connaître que ce qui nous est profitable ou nuisible, elles nous mettent en garde : aucune haute aspiration ne s'y mêle, car on n'estime ni on ne méprise les faits, mais on s'en sert...

« Si le réalisme, écrit Weiss ¹, ne se proposait que de rétablir le juste rapport des idées et du langage avec les objets, nous serions réaliste. Si le goût du positif ne renaissait dans les esprits que pour en bannir les illusions dangereuses, pour y ranimer avec le sentiment des réalités sévères de la vie le respect des devoirs qu'elle impose, nous nous applaudirions sans réserve qu'on devienne chaque jour plus positif. Ce res-

¹ *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 167.

pect des devoirs vulgaires et ce ferme bon sens ne seraient en effet qu'une forme de l'idéal, la plus austère, la plus relevée. Mais autre est l'esprit positif dont nous voulons parler; il tend à la jouissance et non au devoir; il commande la résignation machinale, et non le sacrifice spontané; il considère la société comme fondée moins sur un ensemble d'obligations morales que sur un ensemble de nécessités au milieu desquelles chacun se débat comme il peut; il sait que le monde est le monde, qu'on n'en change point le cours, et qu'on n'y résiste pas sans péril; il ne demande pas si la résistance serait légitime ou criminelle, et s'il n'y a pas des entreprises impossibles qu'il est beau de tenter ».

Au point de vue psychologique, cette conception automatique de l'homme donne des résultats plus désastreux encore. On y considère l'âme humaine comme quelque chose d'immuable et on réduit tout cet organisme si délicat, si capricieux et si changeant, à un schéma extrêmement simple et rudimentaire. Au lieu de laisser l'homme agir d'après sa libre volonté, prendre des résolutions spontanées d'après la disposition du moment, le montrer tel qu'il est, sujet à l'humeur et à la fantaisie, le fatalisme ne lui reconnaît qu'une façon d'être unique et invariable... La littérature classique avait déjà quelque peu péché par cette conception unilatérale de l'âme humaine; ses héros incarnaient toujours un principe abstrait, un sentiment profond, et avaient des contours fortement dessinés qu'ils gardaient jalousement jusqu'à la fin. Horace l'avait dit :

Servetur adimum

Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

On n'admettait pas le dédoublement de la personnalité; on n'admettait pas l'intervention d'une volonté capricieuse. Achille devait toujours être altier, et Ulysse roué. La littérature classique est arrivée de cette façon à créer de très beaux monomanes, — des types qui représentent une passion superbement développée.

Le naturalisme adopta dès ses débuts cette conception, comme une conséquence naturelle du fatalisme : « La voici maintenant, s'écriait Weiss¹, qui ressuscite, mais absolue, mais inflexible, appliquée sans délibération, avec une rigueur géométrique et, si j'ose dire, avec un esprit de ligne droite, sans conscience d'elle-même, désormais force qu'on subit et non plus règle qu'on se donne. » L'homme étant soumis à un stricte déterminisme, doit réagir de la même façon dans des circonstances pareilles ; il est ainsi réduit à un mécanisme très simple. Au lieu du jeu des sentiments les plus contraires, on nous donne la physionomie morale d'un homme sous la forme d'un seul sentiment, quelquefois même sous la forme d'une habitude, d'un tic.

C'était le reproche qu'il faisait par exemple aux personnages de Barrière, dans *Les faux Bonshommes*. Ce ne sont que des pantins qui s'agitent mécaniquement ; pour chaque membre il y a un ressort qui le fait mouvoir d'une façon sûre et réglée ; ils n'ont ni fantaisie ni volonté libre. Ses héros sont des joujoux de Nuremberg, d'une construction un peu plus savante ; quand ils ouvrent la bouche, on sait ce qu'ils vont dire, tout comme, en tirant une ficelle, on sait d'avance à quel mouvement s'attendre. « Aussi les personnages de M. Barrière, écrit Weiss², ne sont-ils vraiment que des bonshommes. Leur bombance peut être fausse ; leur « bonhommerie » est hors de doute. On les a vus s'agiter sur la scène du Vaudeville à la façon des figures de bois peint qui tournent sur les orgues de Barbarie. N'est-ce là qu'un défaut littéraire, un procédé monotone, et, comme on dit en style de métier, l'abus trop prolongé de la même *ficelle* ? C'est une conception erronée de la nature humaine, qui n'atteste pas pour elle assez d'estime. »

Flaubert même n'échappe pas à cette objection. Homais et l'abbé Bournissien, malgré leur comique irrésistible, sont trop d'une seule pièce ; il n'y a pas de variation, d'imprévu dans

1. *Essais*, p. 124.

2. *Essais*, p. 126.

leur façon d'être. On connaît, dès le premier instant, l'évolution *fatale* de tous ses héros; tout ce qui leur arrivera dans l'avenir on pouvait le discerner au moment même de leur apparition. « Dès le premier regard d'Emma, nous voyons dans ses yeux l'invincible luxure, maintenant tranquille et endormie, qui attend sourdement l'occasion, mais qu'aucune force morale, ni religion, ni lois, ni société, ni devoirs, ni Providence, ni mariage n'empêchera, l'occasion venue, de s'éveiller pour l'assouvissement ou la révolte. Dès la première parole de Charles, vous sentez l'homme voué à un destin qu'il nous est désormais possible de calculer avec la même exactitude que le physicien calcule la chute d'un corps dans l'air. Ce fatalisme d'ailleurs est savant. Il n'est pas instinctif, comme il arrive souvent dans les livres passionnés. Il n'est pas non plus de fantaisie et seulement pour l'effet romanesque. Il couronne un système arrêté, dont le matérialisme est la base. *M. Flaubert n'a point commis la faute de ne faire de chacun des acteurs de son drame qu'un assemblage d'habitudes; c'est s'arrêter à moitié chemin et décrire la manivelle sans l'expliquer*¹. »

Les successeurs de Flaubert, les Daudet et les Zola, réduisirent ainsi, à leur tour, tout le mécanisme psychique à des tics; leurs personnages ont des façons de parler typiques (M. Brunetière allait faire ce reproche à Daudet), qui appartiennent presque à la catégorie des mouvements réflexes. On dirait que ces mouvements sont, de la sorte, l'expression graphique des personnages, une expression visible, sommaire et énergique.

Cette simplification outrée engendre d'abord une falsification de l'âme, qui est cependant beaucoup plus complexe et insaisissable qu'on ne le croit; et en seconde ligne une fastidieuse monotonie, qu'aucun imprévu n'égaie. Les personnages peuvent être logiques; mais ils le sont trop. Leurs actions, leurs paroles, leurs gestes même sont prévus; l'inattendu n'arrive jamais.

Cette façon de comprendre l'art peut être une victoire de la

1. *Essais*, p. 145.

logique et de la loi, de l'esprit scientifique en un mot, mais non pas de la poésie; pour celle-ci c'est une défaite. L'art et la logique ne sont pas identiques : l'art a besoin d'un souffle plus large, d'une atmosphère qui circule, qui mette les choses dans une perspective spéciale, en les agrandissant, en les idéalisant, tandis que la logique est plus sèche. Et c'est justement ce souffle de sécheresse que combattait violemment Weiss...

En partant du principe qu'une œuvre d'art a manqué à son but si elle n'a pas réussi à nous donner la vision d'une humanité meilleure, il ne pouvait pas comprendre qu'on s'acharnât de parti pris à la laideur et à la banalité des petites choses de la vie et qu'on ne se sentit pas plutôt attiré vers la beauté, vers le côté noble et poétique du monde.

Pour avoir des impressions générales et justes, il faut à l'artiste un certain recul; car, s'il s'attache aux petites choses, aux petites particularités, il perd la sensation de l'ensemble, qui seule est importante. Dans l'art, les parties ne sont pas égales au total comme dans les mathématiques; et les infiniment petits ne font pas l'entier...

Le naturalisme, sous prétexte d'une vérité plus complète, en a cultivé une certaine, celle qui est la plus tangible et la plus apparente, mais en négligeant la vérité idéale et impérissable. Il a croupi dans le boursier des détails sans savoir dégager des faits le reflet d'éternité qui jaillit de toute chose mortelle. « Tout ce qui est idéal, écrit Weiss¹, est aujourd'hui méprisé. Il n'y avait rien naguère de plus subtil que nous, de plus éthéré, de plus enclin aux sublimités; pour nous comme pour le docteur Faust, les plus hautes étoiles du ciel n'étaient pas encore assez haut; nous n'avions ni une soif ni une faim terrestres; c'était presque nous avilir que de boire et de manger.

Nicht irdisch ist des Thoren Trank noch Speise.

1. *Essais*, p. 117.

« Il n'y a rien aujourd'hui de plus réel et de plus positif. »

Appliqué au théâtre, le naturalisme est tombé quelque peu dans la platitude; en voulant être plus près de la nature, ce qui est méritoire, il glissa dans l'insignifiant. En cela il n'a pas seulement failli aux lois de l'art en général, mais aussi aux lois et à l'optique du théâtre. Le théâtre est le genre littéraire qui demande le plus spécialement du raccourci et un relief puissant : il a pour base certaines conventions dont on ne peut pas se passer même avec la meilleure bonne volonté. Il faut donc compter avec elles, ou ne pas faire de théâtre; car, si on veut suivre exactement les méandres de la conversation et de la réalité, il n'y a plus de pièce; l'intérêt s'éparpille sur mille riens qui ne sont pas dignes d'attention. Le ramassement étant nécessaire, tout ce qui est à côté, si vraisemblable qu'il soit, doit être éliminé avec soin dans l'intérêt de la rapidité et de la convergence des effets. Or, ce principe d'économie théâtrale n'a pas toujours été observé par les dramaturges du théâtre naturaliste. Dumas fils tombe assez souvent dans l'éparpillement du dialogue et Barrière dans la platitude et le trivial. Contre ce théâtre, Weiss eut à lutter, comme auparavant il avait lutté contre Flaubert et le roman naturaliste. A Alexandre Dumas fils il ne reprochait pas seulement l'insignifiance voulue du dialogue, mais aussi l'excès de logique, le manque de sentiment, la sécheresse de l'esprit, en résumé le manque de générosité, de pitié, de bonté. « Des faits ! des faits ! écrit-il¹, il ne leur faut ni sentiments, ni idées; l'idée trouble, le sentiment perd. Ces faits même, n'allons pas nous y tromper, ils ne les estiment ni ne les méprisent; ils s'en servent. Avec cet égoïsme savant et résolu, prudent et implacable, qui n'a d'ardeur qu'à la proie, comment le code ne serait-il pas l'unique Dieu? Le code est une force palpable : il crée, défend, protège ou paralyse les intérêts; il engendre des relations de personnes dont nul ne peut contester l'existence ni méconnaître la nature, puisqu'elles sont certifiées par contrat. Les sentiments n'exis-

¹ *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 168.

tant plus, les obligations morales, par une convention tacite, ne valant point contre les usages du monde, les idées passant pour un charlatanisme agréable, les raisons généreuses devenant déclamatoires par cela même qu'il n'y a plus d'objet à quoi elles s'adressent, il arrive dans la vie privée tels moments où, sur les ruines du reste, le code subsiste seul, idole d'airain des âmes d'airain. De lui naissent les crises, de lui la comédie et le drame. »

A Barrière, nous l'avons vu, il reprochait la trivialité. « La violence de ce comique, écrit-il¹, oppresse comme un cauchemar; elle rejaillit sur les sentiments les plus nécessaires pour les gêner et les plus purs pour les souiller... »

Idéaliste convaincu, il ne lâche pas prise dans sa lutte contre le naturalisme, qui allait d'ailleurs triompher bientôt. Et pour en finir, citons encore cette définition du réalisme, comme il l'appelait, si piquante et si pittoresque :

« Qu'est-ce donc que le réalisme, puisqu'il sacrifie la vérité et se moque de la vraisemblance? Le réalisme est une invention normande qui consiste à se passer, par principe, des petits talents qu'on n'a pas reçus de la nature ou de ceux qu'il serait trop pénible de demander à l'étude. Se passer de goût, n'avoir point d'esprit ou l'avoir vulgaire, ne garder de ce qui constitue l'art que la partie élémentaire, l'observation, et n'observer que ce qui s'observe d'instinct et sans qu'on le veuille, les surfaces; mettre les signes à la place des sentiments; reproduire des gestes pour se dispenser d'être un interprète de l'âme; marquer la poésie là où elle naît d'elle-même de la réalité; voilà jusqu'à présent le plus clair des théories nouvelles en littérature. Réaliste répond à tout. »

L'exécution est un peu sommaire, mais elle porte, malgré son parti pris évident. Weiss a bien vu les défauts du naturalisme; il les a mis en lumière avec vivacité et humour, et s'il n'a pas eu la même clairvoyance pour ses qualités et mérites, son idéalisme intransigeant en fut cause...

1. *Essais*, p. 128.



L'idéalisme de Weiss se montra aussi pur et aussi intraitable en un autre point : sur la façon de comprendre la question d'argent dans la vie et dans la littérature. A ce propos, on peut faire son éloge sans réserve ; il était d'un désintéressement accompli, méprisant l'argent, non pas dans son influence bien-faisante, mais dans ses excès et dans ses effets immoraux. Il avait devant lui la société de cet Empire qu'il a tant détesté, dépourvue d'idéal et absorbée par les affaires ; il voyait ce Paris, envahi par les marchands de province, par des courtiers et des étrangers enrichis dans des spéculations. Tous ces gens-là formaient un public dont l'influence malfaisante se faisait sentir dans la production littéraire... Nous avons vu que Weiss croyait à une certaine corrélation entre la société et l'art... Les grands écrivains, les vrais esprits originaux puisent assez peu dans leur temps ; ils guident plutôt l'esprit public qu'ils ne se laissent guider par lui ; ils tirent plus leur inspiration de leur fonds que du dehors. Dans un siècle plein de romans d'aventures chevaleresques, Cervantès jeta son *Don Quichotte*, protestation et caricature puissantes de cette littérature ; au lieu de s'inspirer de son temps, il réagit contre son influence, qui menaçait de tout envahir.

Mais en dehors de cette littérature qui plane sur les sommets, il y en a une autre, celle des livres qu'on lit chaque jour, qui, elle, est profondément empreinte de l'esprit du temps. Sans être hors pair, elle s'inspire des préoccupations du moment, et peut avoir à son tour un ascendant sur le mouvement social. Les écrivains, pour être dans le goût des contemporains, se laissent entraîner par l'idéal du jour. Or, si cet idéal se trouve être l'argent, la littérature en souffre péniblement et elle en garde les stigmates indélébiles.

« Quand la passion de s'enrichir, écrivait avec raison Weiss, s'empare d'une société, quand tout besoin, toute idée plus noble tend à disparaître des classes plus spécialement chargées par

leur situation de servir d'exemples aux autres, le dédain résolu de tout ce qui n'est pas intérêt positif de proche en proche ; il donne aux caractères je ne sais quoi de dur, mais qui ne leur ajoute pas pour cela plus de fermeté ; une licence paisible s'établit dans les mœurs, et, à ce double mal, correspond dans la littérature, qui calque les mœurs ou les attaque, une âpreté savante, concentrée et crue, tantôt peinture sans entrailles de l'homme, tantôt misanthropie amère portée par l'excès de la souffrance au paroxysme de l'insensibilité. »

Quelques-unes des meilleures pages de Weiss sont dirigées contre « ce vice du siècle », qui flétrit tout désintéressement, toute poésie, tout sentiment noble. Il voyait hélas son époque envahie par la « auri sacra fames », minée par le goût du luxe et de la luxure, et s'en attristait ; or, comme il avait plutôt une conception idyllique du monde, il se trouvait dépaycé au milieu de ces appétits déchainés. « La richesse, écrit-il¹, a si bien usurpé la considération publique qu'il ne reste plus qu'une estime secondaire pour le mérite, la probité, les belles actions, les grandes idées, la religion, l'honneur, l'intelligence. »

Un tel état de l'esprit public devait laisser sa trace dans la littérature, et Weiss s'en prit, comme d'habitude, aux écrivains naturalistes, qui s'étaient préoccupés de la question d'argent. Il y voyait la perversion du sens moral.

Le cas d'Emma Bovary, croyait-il, est clair : son péché capital fut de ne pas s'être contentée de son humble état, et d'avoir eu des aspirations trop hautes pour sa modeste condition. Elle avait le goût des belles choses et du luxe, que sa pauvreté lui défendait ; si elle s'est laissé aimer par Rodolphe Boulanger, c'est que celui-ci possédait un château, et était entouré du luxe dont elle avait rêvé toute sa vie. On pourrait voir là une leçon de morale nous enseignant de nous contenter du lot que le sort nous a réservé. Rêver plus qu'il ne nous est permis, c'est aller à sa perte sûrement. Tel n'était pas l'avis de Weiss ; il voyait plutôt là une humiliation cruelle

1. *Essais*, p. 159.

infligée à la pauvreté, et l'apothéose immorale de l'argent. « Le résultat réel de ce livre, écrit-il¹, n'en est pas moins de rendre la pauvreté odieuse en même temps que la richesse enviable... Ne paraît-il pas que M. Flaubert a écrit son œuvre pour interdire aux humbles ces grandes pensées qui planent sur les hautes sphères de la société ?... Riche, nous le savons, Emma eût été moins coupable; mais chose bien étrange! riche, fût-elle tombée dans les mêmes désordres, elle eût rencontré auprès de M. Flaubert plus d'indulgence; elle l'irrite surtout pour ne pas vouloir sentir son néant. »

Certes, c'est un procès d'intention fait à Flaubert et qui n'a pas beaucoup de fondement: mais il nous montre jusqu'où allait l'idéalisme irréductible de Weiss.

1. *Essais*, p. 169.

VI

SON ESPRIT MOYEN ET BOURGEOIS

Nous avons vu que le fond de la nature de Weiss était celle d'un petit bourgeois ; il en avait le goût de la vie calme et familiale, comme il en avait aussi les idées moyennes et même la morale. Il est vrai que cette morale s'égarait souvent, s'appuyant plus sur la splendeur des sentiments que sur les réalités de la raison. La froideur ou le manque de bonté et de pitié de certains écrivains en étaient cause. Mais, malgré cet entraînement, il aimait l'ordre en toute chose. Bourgeois de naissance, il le demeura par ses goûts et ses préférences ; il se fit ainsi le chantre ému de tout ce qui caractérise le vrai bourgeois : la douce médiocrité des choses, l'esprit d'ordre, les fortes vertus de famille. Il en eut même les préjugés.

Dans toute la littérature, il n'y a pas de tableau plus poétique et plus pittoresque de la petite bourgeoisie que le poème d'*Hermann et Dorothee*. Gœthe lui-même, avec toute sa profondeur de pensée et toute sa large inspiration, ne fut, somme toute, qu'un grand bourgeois. Il le fut par sa belle vie ordonnée de grand ministre dans une ville minuscule, par la domination de soi-même au milieu des assauts de la passion, et par les sources de son inspiration. Il était donc le poète indiqué pour chanter les joies des petites existences citadines, et découvrir la poésie qui s'y cache. *Hermann et Dorothee* est

justement le tableau le plus achevé de la vie d'une famille de condition médiocre dans un bourg allemand. On ne pourrait trouver un plus pauvre sujet; rien n'est plus terre à terre, rien ne manque plus de perspective et de grandiose que cet amour du fils de l'aubergiste du *Lion d'or* pour la pauvre fugitive. Leur amour est simple, calme et digne, leur passion n'est pas assez bouillonnante pour les entraîner à un coup de tête déraisonnable: ils ne sont pas des amants, mais ils vont devenir des époux, malgré tous les obstacles. Tout est réglé, tout est ordonné dans leur vie et dans leur cœur; leurs sentiments ne reçoivent pas leur consécration avant d'avoir été approuvés par les parents. Nous assistons ainsi à la fondation d'un petit ménage qui sera d'autant plus solide et durable que l'avis des gens expérimentés a été rigoureusement suivi. Toutes les informations sur la vie de Dorothee ont été prises; sa moralité a été sévèrement pesée, ses actes attentivement jugés, le curé consulté et seulement après avoir établi que la moralité de la jeune fille était pure, on l'a acceptée pour la fiancée de Hermann. Le mariage sera à coup sûr bon, mais ce qui est encore plus étonnant, et cela contre l'opinion de La Rochefoucauld, il sera aussi délicieux. Gœthe a su mettre infiniment de charme dans leurs sentiments, et la passion une fois éteinte, il restera le doux souvenir d'un profond amour, qui, contrarié par les circonstances, a su les vaincre, à force de persuasion et d'obstination. De ce petit milieu bourgeois, où l'on n'aurait certes pas cru trouver la moindre poésie, Gœthe a tiré un beau poème, plein d'une grâce honnête. Nous sommes ainsi loin de l'épopée antique, qui résonne des trompettes de guerre, qui chante les hauts faits d'Achille, les astuces d'Ulysse, ou les destinées d'Enée. Gœthe ramena des sommets l'épopée sur la terre; dédaignant de s'intéresser à des héros illustres et de chanter leurs peines et leurs amours, il s'intéressa à de petites gens, peu poétiques en apparence; des créneaux du palais de Mycène il sauta dans la cour de l'auberge, à l'enseigne du *Lion d'or*. « Aujourd'hui nous sommes, écrit Weiss ¹ », une société bourgeoise, et, sans rien

proscrire, il nous est bien permis d'exiger à notre tour des héros bourgeois ». Le poème de Goethe les possède, on y trouve, en effet, de bons bourgeois, qui mènent bravement leur vie quotidienne, ne manquant à aucun des devoirs que cette vie leur impose; il nous fait assister aux amours chastes du sage Hermann et de l'honnête Dorothee; nous nous intéressons aux pourparlers du vieil aubergiste et de sa femme, nous écoutons avec déférence les conseils du curé, nous nous apitoyons sur les malheurs de Dorothee, malheurs immérités, — si bien, que nous trouvons, à la fin, ce petit monde intéressant et l'idylle touchante. Goethe en fit un tableau plein de délicatesse et de charme; les sentiments de ces modestes héros s'énoncent en paroles fortes et sobres; dans leurs gestes et actions il y a quelque chose qui fait penser à la simplicité des idylles bibliques, qui se déroulaient, comme celle de Hermann et Dorothee, autour de la margelle d'un puits — symbole de la vie de famille.

De ce poème se dégage, par le prestigieux génie de Goethe, une bienfaisante fraîcheur, qu'on n'aurait pas soupçonnée; on se sent pénétrer par la beauté morale de ces braves gens qui, si médiocres qu'ils soient, ont pourtant le sentiment de leur dignité, de l'importance de leurs actes, de la grandeur de leurs devoirs, sans cependant en tirer aucune vanité; on admire ces petits bourgeois, qui comprennent le sérieux de la vie et qui mettent de la solennité, nullement ridicule d'ailleurs, dans leurs moindres actions. Nulle part, mieux que dans cette épopée, on n'a fait un plus charmant tableau d'une existence paisible et honnête, sans rien d'extraordinaire, mais qui nous touche pourtant par sa vérité. On s'est assez égaré dans les descriptions des passions d'exception, on s'est assez complu dans l'analyse des sentiments rares, il restait à chanter aussi les joies de l'amour sain qui se sanctionne par le mariage, de la famille raisonnablement édifiée, la poésie de la marmite qui crépite sur le feu. C'est ce que fit Goethe, avec une élévation et

une sérénité qui masquèrent la banalité des choses et l'enveloppèrent d'une atmosphère d'idéal...

Quand Weiss eut lu cette épopée bourgeoise, il en fut ébloui, parce qu'elle répondait exactement à ses goûts et même à sa condition — son père étant aubergiste comme le père de Hermann. Il y découvrit une source fraîche d'art, à laquelle on avait rarement bu ; il y respira un air plus pur et eut l'intuition d'un monde meilleur, non en dehors des lois du commun, mais se laissant pénétrer, au contraire, par elles. Toute la beauté de l'œuvre ressort même de cette soumission volontaire à ces lois, — soumission pleine de dignité.

Son admiration fut si vive qu'il prit *Hermann et Dorothee* comme sujet de sa thèse de doctorat, et lui consacra une petite étude pleine d'enthousiasme. A un âge où l'on n'a pas encore de doctrines raisonnées et où l'on procède plutôt spontanément, il s'éprit de cette peinture de la vie bourgeoise, qui convenait à son goût.

« Nous ne lui proposons pas pour unique but, s'écrie-t-il en parlant de l'art¹, la recherche du nouveau, et nous ne le poussons pas à tout sacrifier à l'ambition de paraître original, même le naturel, loin de là ; c'est à la nature que nous le rappelons, lui donnant pour règle immuable le vrai, et pour objet de son culte, pour patrimoine séculaire, le devoir. Mais ces idées de devoir et d'activité morale en dehors desquelles nous ne reconnaissons pas d'inspiration féconde et dont nous voulons qu'il compose partout le tissu de ses œuvres, il peut les diversifier à l'infini, les rajeunir et nous les inculquer avec nos émotions habituelles et en nous représentant leurs effets dans les mille situations de la vie ordinaire. Qu'il cesse de dédaigner les vertus de famille ; elles ont leur grandeur peut-être plus propre à émouvoir que les vertus chevaleresques. Qu'il nous peigne, fut-ce dans un simple artisan, l'héroïsme du travail : notre âge pacifique ne le met pas au-dessous de l'héroïsme guerrier. Voilà par

1. Sur *Goethe*, p. 69.

quels spectacles la poésie désormais instruira; voilà où elle puisera elle-même plus sûrement que dans la restauration gothique et dans un faux idéalisme, de quoi paraître éternellement jeune. »

Il montre déjà dans sa thèse la profonde sympathie que lui inspire la poésie des classes moyennes, qui recèlent tant de beaux exemples, tant de vertus muettes; il demande que les poètes ne s'attardent plus aux seuls héros vêtus de pourpre ou aux passions de choix, mais qu'ils accordent aussi leur intérêt à des êtres qu'on avait trop négligés jusqu'alors. Le pouvoir politique du roi autocrate a d'abord passé aux nobles, pour retomber à la suite d'une révolution sanglante sur les épaules des « infiniment petits ». La même évolution qui s'est produite dans la politique, doit se produire également dans l'art. Le peuple ne doit plus être méprisé; ses souffrances, ses joies, ses vertus et ses défaillances sont dignes de notre intérêt. Dans la classe moyenne de la petite bourgeoisie de province ou de banlieue se conserve généralement mieux le caractère de la race. Ces couches populaires sont plus pures, parce qu'elles sont habituellement moins exposées à des secousses; les classes d'en haut deviennent vite cosmopolites; elles subissent l'influence du vainqueur ou de la mode, vivant dans un échange perpétuel d'idées et de sentiments avec les autres peuples, et laissant ainsi se modifier leur aspect moral. Ceci sera souvent répété par Weiss : qu'on revienne à la petite bourgeoisie, qui possédait toute sa tendresse et en qui il reconnaissait la plus fidèle gardienne de l'esprit national. Il se fit le porte-parole de cette littérature bourgeoise, de cette *poésie de la médiocrité*, comme il l'appelait, et ne trouvait pas assez d'éloges pour des œuvres, comme *La chaumière indienne*, *Paul et Virginie* ou *Louise de Voss* qui jaillissaient de la même source que *Hermann et Dorothee*. « Ces œuvres diverses, écrit-il¹, empreintes du même respect pour la réalité et inspirées par le même besoin d'une poésie domestique et populaire, ressem-

1. Sur *Gœthe*, p. 65.

blent toutes en ce point à *Hermann et Dorothée*, qu'elles ont pour effet de nous rendre la vie aimable, et qu'on ne peut les lire sans être disposé à croire les hommes meilleurs et sans respirer en quelque sorte un air plus pur, ce sont autant de sources fraîches qui nous raniment et nous versent en abondance la jeunesse. »

Quoiqu'il ait traversé l'Empire à l'âge d'homme, et vécu sous la troisième République ses vingt dernières années, J.-J. Weiss resta l'homme du temps de Louis-Philippe. Malgré son esprit ouvert à tout ce qui était nouveau, l'empreinte de son enfance fut indélébile en lui. Sa première jeunesse se passa sous ce bon roi, au milieu d'une paix profonde, d'autant plus désirée qu'elle venait après tant de guerres désastreuses. Jamais l'âme bourgeoise ne se déploya plus aisément qu'à cette époque... « En 1830, écrivait Weiss ¹, peu avant de mourir, l'âme française et l'esprit français étaient faits d'enthousiasme, de foi, de tendresse et d'amour. Un rêve de justice et de liberté s'était emparé de la nation; on avait devant soi les longs espoirs et les vastes pensées; on nageait dans l'idéal et l'idéologie; on affirmait pour tous et pour chacun le droit au bonheur. A nos idées et à nos sentiments, il semblait que tout ce qu'il y a de forces dans le monde venait et dût venir spontanément se subordonner. Cousin nous disait avec le flegme de l'orgueil : « Rien n'est méprisable comme les faits, je les méprise, » et on applaudissait; on n'avait ni doute, ni hésitation sur la valeur de cette affirmation colossale. Guizot cherchait à nous ramener de notre empyrée sur la terre et à nous faire oublier nos ambitions sans règle, sans limites et sans corps, pour la pressante et la plus nécessaire des réalités; il nous criait : « Enrichissez-vous! » On le couvrait d'outrages; on lui faisait honte avec le souvenir des temps héroïques où tout était fier, surtout la pauvreté. »

Et un peu plus loin :

« Il y avait dans les mœurs une poésie qui leur venait de

1. *Le Théâtre et les Mœurs* : Préface V.

leur solidité, de leur simplicité et de leur cordialité expansive. La différence des conditions, des croyances, même des formes politiques où chacun se plaisait à mettre assez légèrement son esprit, ne troublait pas, elle laissait subsister la communauté de la vie morale et du tempérament national. »

Il revint ainsi souvent à l'éloge de cette époque, qui lui paraissait le point culminant de l'expansion de l'âme française, telle qu'il la concevait. Il affirma plus d'une fois qu'il aurait voulu passer ses jours sous ce bon Louis-Philippe ; la révolution de 1848 et ensuite le 2 décembre, le jetèrent dans le désarroi, dans la guerre et la tyrannie de l'Empire. « Si jamais peuple, ajoute-t-il en parlant de cette époque heureuse ¹, a goûté les vrais biens de ce monde, l'abondance, l'activité paisible et féconde, les passions nobles, des mœurs domestiques honnêtes sans sévérité, aisées et enjouées sans licence, si jamais peuple a connu la sagesse, la liberté, la justice et le bonheur, c'est la France vers 1840.

« Cette année représente, dans la période contemporaine, un point de perfection de la législation générale des mœurs et de l'esprit. Le temps où il y a de la sagesse dans les lois et le gouvernement est aussi le temps où le génie poétique se joue parmi les créations les plus diverses. »

Il n'aimait pas, certes, cette époque seulement à cause de la fièvre d'enrichissement qui secouait la France, quoiqu'il fût sensible à la prospérité nationale et aux joies qui en découlaient. Mais ce qui le touchait plus particulièrement, c'était qu'il y trouvait l'esprit des affaires accompagné d'une sorte d'idéalisme comme on n'en vit jamais dans l'histoire de la France. N'oublions pas que, bourgeois, Weiss l'était, mais un bourgeois idéaliste. Il fut toujours hanté par un rêve de justice, de paix universelle et de fraternité qu'il mettait au-dessus des bénéfices matériels. Ce rêve lui a paru se réaliser sous Louis-Philippe : paix profonde, prospérité nationale, liberté, justice, tout s'y trouvait. La bourgeoisie, appauvrie par les

1. WEISS, *Le Drame historique et passionnel*, 1.

guerres du premier Empire, reprit courage, se mit à l'œuvre et arriva vite à un épanouissement qui surprit fort les romantiques ; on eut alors des loisirs qu'on employait honnêtement en s'occupant des choses de l'esprit. Le 2 décembre dissipa ce rêve de bien-être et d'idéal. Weiss, qui avait à cette date 24 ans, en garda le souvenir le plus douloureux :

« Le deux décembre, écrivait-il trente-six ans après ¹, a été une douche d'eau glacée sur des cerveaux en feu. Tout le travail de l'imagination française s'est arrêté net. On ne peut pas dire que le champ de la pensée se soit rétréci ; la marche en avant de la philosophie naturelle, dont nous suivons chaque jour le progrès hardi, date de ce moment-là. Si le champ de la pensée ne s'est pas rétréci, il s'est abaissé. Le coup d'aile est tombé ; nous n'avons plus eu de char de Phaéton, ni d'essor à travers la nuée bleue. Eloquence, poésie, philosophie idéale, enthousiasme de la politique et de la liberté, ivresse de la foi et de l'amour, qu'êtes-vous devenus ? »

On sent bien la différence qu'il faisait entre le règne de Louis-Philippe et l'Empire : ce n'est pas la prospérité qui manquait sous l'Empire, mais les avantages de la prospérité : la jouissance en pleine liberté et en pleine justice. On s'y sentait opprimé, on n'avait pas assez d'air. Les affaires avaient tourné à la spéculation ; et au lieu de jouir sagement d'une fortune honnêtement gagnée, on courait follement après de gros bénéfices ; on aimait l'or pour lui-même et non pour les joies honnêtes qu'il peut procurer. Cette différence était essentielle pour Weiss. Il détestait l'Empire autant pour son esprit tyrannique que pour les nouvelles mœurs qu'il introduisait et qu'il jugeait préjudiciables à l'art. En politique comme en littérature, il resta fidèle à l'ancien régime et on ne pourrait pas le définir mieux qu'en le considérant comme un bourgeois éclairé du temps de Louis-Philippe. Cette époque fut aussi caractérisée par l'éclosion de l'école romantique ; ce fut le moment des belles effusions romantiques,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*. Préface XIII.

où éclate la haine du bourgeois. La prospérité même et l'efflorescence de la bourgeoisie causèrent cette réaction, qui devint un des principes de l'art romantique; les jeunes gens, pâles et rêveurs, crurent devoir mépriser ce qu'ils appelaient « l'esprit philistin » des bourgeois. Quoiqu'il eût écrit : « Personne ne « gobe » — c'est le mot, et il faut qu'on me le passe —, personne ne « gobe » plus que moi la littérature de l'époque de Louis-Philippe », quoique, par sa morale d'un caractère plus sentimental que positif, il se rapprochât des romantiques, Weiss fut un de ceux qui restèrent réfractaires à leur littérature. Laissant de côté quelques autres considérations, que nous développerons plus tard, nous dirons qu'une des causes de son éloignement pour le romantisme c'était cette haine du bourgeois, que l'école entière affectait... Les romantiques, en effet, ne virent dans tous les bourgeois que des épiciers; ils tournèrent en ridicule leurs habitudes d'esprit; ils les bafouèrent et les insultèrent. Leur littérature réagit contre la société du temps, recula dans le moyen âge, s'occupa de gnomes, de sylphes, de naïades, ou de héros de choix, sinon par leur condition sociale, du moins par leurs passions d'exception... Elle ne voulait pas considérer la vie dans son actualité, et tirer ce qu'il y avait de salubre et de bon de ces bourgeois, qu'elle détestait tant, de parti pris. Weiss en fut choqué et montra son antipathie pour le romantisme, dans toutes les occasions où il eut à s'en occuper.

*
* * *

« En général, écrit M. Faguet en parlant de Sainte-Beuve ¹, la force l'attire et ne le retient pas. Il comprend pourquoi il l'admire, il ne la goûte pas. Grandeur de conception, imagination impétueuse, sublimité, même naturelle, de génie, sont choses qu'il explique mieux que personne, mais qu'il n'habite

1. E. FAGUET, *Politiques et moralistes*, III, p. 222.

avec prédilection, ni même avec sécurité. » Et un peu plus loin :

« La région moyenne de la sensibilité et de l'imagination, grâce, agrément, esprit, douce mélancolie, demi-sourire, tendresse sans violence, regret sans trop d'amertume, tout cela exprimé avec une élégance naturelle : c'est au fond ce qu'il aime le plus et où il revient le plus. »

Ce portrait de Sainte-Beuve serait tout aussi exact, appliqué à Weiss ; il n'y aurait pas à y changer un seul mot, il est complet. Moyen fut aussi l'esprit de Weiss non par sa compréhension, qui était assez élevée, mais par le goût et, pour ainsi dire, par l'intelligence du cœur et du sentiment. Il était capable de comprendre le grandiose romantique, mais il ne le sentait pas et, partant, ne l'aimait pas. Mais à côté de cette littérature excessive, il y avait encore sous la Restauration et sous Louis-Philippe, une autre littérature, de moindre importance, qui avait, celle-là, toute son affection, parce qu'elle était animée d'un esprit moyen, loin des précipices romantiques. Il y avait par exemple Casimir Delavigne.

Weiss était assez clairvoyant pour juger que ce n'était pas un poète de premier ordre, et qu'il manquait de génie ; mais il lui reconnaissait du talent, de l'étude et de l'envergure morale.

Il l'aimait surtout parce que Delavigne « a exprimé d'une façon heureuse en son état d'âme et d'esprit la constante moyenne de l'esprit de France, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, même chez l'élite de l'élite, que très rarement ; cette moyenne était, en 1840, celle d'une société tout entière. Louis-Philippe aimait Casimir Delavigne d'une prédilection particulière. Un instinct l'avertissait que c'était celui-là qui était son poète. Le beau règne de Louis-Philippe serait incomplet, quelque chose d'indispensable manquerait à la littérature de cette époque fortunée, si Casimir Delavigne n'avait pas existé ¹ ».

Il appréciait aussi en Delavigne, ce sage et appliqué média-

1. *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 45.

teur entre la tragédie classique et le romantisme exagéré, et que les contemporains trop complaisants avaient pris pour un poète de transition entre notre théâtre du xvii^e siècle et Shakespeare. « C'était pour les contemporains un Shakespeare, dit Weiss¹, sage et tempéré, un Shakespeare constitutionnel, le Louis-Philippe du drame shakespeareien, qui avait marié Shakespeare et le bon sens, la langue du xvii^e siècle et le drame moderne, comme Louis-Philippe réconciliait et mariait la liberté et le principat. »

Exagération, grande exagération, que Weiss d'ailleurs apercevait le premier : « il serait impossible, dit-il encore², de découvrir en lui un grain de Shakespeare gros seulement comme un grain de moutarde », ce qui ne l'empêchait pas de le goûter, et, tout en trouvant ses drames un peu médiocres, de les aimer plus que les drames hugoïques.

Il y avait encore à cette époque « heureuse » Eugène Scribe, pour qui Weiss eut une paradoxale passion, que nous tâcherons d'expliquer ailleurs. Mais un des motifs de cette préférence, qui lui fit tant de tort, mais qu'il ne se lassa pas d'avouer courageusement, malgré toutes les protestations, c'était que Scribe avait été le peintre le plus habile et le plus constant de la vie française. « Aucun de ses contemporains, écrit Weiss³, n'a rendu avec autant de vivacité et dans une aussi juste mesure la manière d'être du pays de France entre 1820 et 1850, la manière française de faire le bien et le mal, d'être faible, intrigant, égoïste, avide, honnête, vertueux, désintéressé et dévoué. »

Il lui paraissait que Scribe avait le mieux saisi la bonne honnêteté quotidienne et s'était fait le chantre de la vie bourgeoise avec toutes ses joies, tous ses rêves puérils et romanesques ; il avait peint des bourgeois enrichis, qui n'avaient pourtant pas perdu le goût du travail, et qui employaient leurs loisirs à d'aimables distractions ; des bourgeois qui, malgré

1. *Le Drame historique et le Drame passionnel*, p. 51.

2. *Le Drame historique et passionnel*, p. 52.

3. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 4.

leur richesse, avaient conservé l'esprit libéral, des mœurs franches et cordiales et qui suppléaient à la naissance par un bon ton acquis ; en somme des bourgeois tels qu'en rêvait Weiss. « Figurez-vous, écrit-il¹, une bourgeoisie parvenue aux élégances mondaines sans avoir perdu l'antique cordialité, la boutique unie à l'atelier, le comptoir qui n'était pas encore assez riche ou assez sot pour oublier qu'il avait été boutique, la vie laborieuse ayant gardé des loisirs et de l'enjouement, quelques salons d'élite où régnait une humeur libérale, vous aurez les mœurs à la fois très simples et très raffinées qu'a peintes M. Scribe. Le moyen monde, auquel il a fourni durant trente années ses types principaux, avait ses traits à part bien reconnaissables dans l'ensemble de la société. C'était moins toutefois une classe qu'un mélange heureux de conditions diverses, apportant chacune au fonds commun les qualités qui lui étaient propres ; il n'y manquait que la naissance, à quoi on suppléait par la délicatesse de goûts. Celui-ci était parti de la ferme, celui-là du magasin. Tel arrivait de la mansarde, tel du premier étage. Même la caserne envoyait son contingent. Qui ne se souvient d'avoir connu quantité de sous-lieutenants d'après Georges Brown, dont toute la personne semblait fredonner :

Et l'on ne dira pas que je fais des folies.

« On peut bien dire que jamais auteur ne s'est plus complètement assimilé ses contemporains que M. Scribe. »

C'était donc cette littérature de pot-au-feu, d'esprit moyen, honnête jusqu'à un certain point et tendre, superficielle et enjouée, qu'il aimait le plus, du temps du roi-citoyen : la grande fusée romantique le laissa plus froid que les aimables mais très légères comédies de Scribe ou les corrects drames de Casimir Delavigne. Pour les défauts du romantisme — d'ailleurs très réels, — il avait une clairvoyance et une défiance qu'il se gardait bien d'avoir pour d'autres genres ou d'autres écoles litté-

1. *Essais*, p. 100.

raires, — ce qui prouve encore une fois qu'on est vaincu par son tempérament et que le goût n'est pas une affaire d'intelligence ou de logique. Il nous suffit de le constater et de le définir, non de l'expliquer; notre devoir était de montrer ce goût de Weiss fort et tenace à travers ses différentes œuvres et au cours de son existence. Au commencement, à peine, de son activité littéraire, Weiss débute par une étude enthousiaste sur *Hermann et Dorothee*, cette épopée bourgeoise; quarante ans après, il brûle du même enthousiasme pour les comédies de Scribe. La cause en était restée, en partie, la même : son amour profond, inné, pour les œuvres qui s'inspirent de la bourgeoisie, et qui sont animées d'un esprit moyen.

Nous pourrions encore trouver cette préférence de Weiss partout où nous la chercherions. Pour connaître le fond de l'âme d'un écrivain, il y a généralement deux moyens : l'entendre parler de lui-même, analyser ses propres sentiments et ses goûts. On pourrait appeler cette méthode, la méthode directe; elle demande une confiance absolue dans la sincérité de l'écrivain, — sincérité difficile dans ces sortes de confessions. Goethe, lui-même, quand il écrivit ses mémoires, ne fut pas la dupe des illusions éventuelles; sachant qu'involontairement à la « vérité » se mêle la « poésie », il intitula son livre *Dichtung und Wahrheit*. La seconde méthode est d'écouter l'écrivain parler des autres. En jugeant ce qui lui tombe sous les yeux, en montrant ses préférences pour certaines choses, et ses antipathies pour d'autres, il ne fait que se raconter, que s'analyser lui-même. Cette méthode, quoique indirecte, est la meilleure et de beaucoup la plus sûre, car le plus souvent, le critique, au lieu de définir se définit par ses amours et ses haines; les vérités qu'il énonce et qui relèvent du goût sont plus subjectives qu'objectives. En ramassant ainsi ses jugements d'ordre sentimental, on peut faire le tour de l'âme du critique et la caractériser; on prend ses appréciations comme autant d'aveux personnels. C'est cette méthode que nous avons employée jusqu'ici et que nous allons appuyer encore de quelques exemples.

Regnard ne fut pas précisément un poète de génie; ce ne fut qu'un vaudevilliste, à la verve bruyante, ne cherchant qu'à amuser; l'observation profonde, la préoccupation morale n'étant pas ses affaires, il se répandit en mille traits d'esprit, en peintures joliment enlevées, en situations franchement comiques. S'il n'était pas puissant, il était agréable, et, même, par son style et sa fantaisie, il était plus qu'agréable. Weiss le savait très bien, et quoiqu'il jugeât que ses comédies étaient inférieures, par le fond et par l'observation, il ne pouvait se défendre d'une sympathie toute spéciale pour son théâtre. Entre autres motifs, il lui était reconnaissant de s'être inspiré, dans certaines de ses pièces, de la vie bourgeoise, de la paisible existence menée en famille. Regnard, pour lui, était le premier poète du coin du feu.

« Il a le sentiment, écrit Weiss¹, du gîte et de ce qui s'y rapporte. Il le possède en propre, seul de son temps. Charme à part, qu'il tient sans doute de ses voyages ! Regnard est le Français sorti de son pays. Il a vu les Allemagnes et les Pays Bas, la patrie de Téniers; il les a vus, non pas en officier de Turenne, soupirant de ces abominables trous, Givet et Namur, après les divertissements de Versailles et les brevets, mais en observateur libre, qui n'a rien à faire que de regarder; et il a perçu, au moins par bouffées, la poésie des chaudrons luisants que ne soupçonnait guère la littérature d'alors, l'idylle des assiettes blanches aux raies bleues, pendues en ligne au dressoir, la saine et grasse musique de la dinanderie. Il a osé dire

Contents d'un linge blanc et de verres bien nets.

et rendre ainsi la sensation rafraîchissante que transmettaient à son œil de si vils objets. Il est *le premier poète du coin du feu* :

Déjà le feu, dressé d'une prodigue main,
S'allume en pétillant.

1. *Essais*, p. 282.

et de la bonne vie familière, parmi l'abondance des biens terrestres dans une de ces copieuses maisons à large panse, comme en possèdent les Flandres et Dijon, si longtemps flamand :

Bonne chère, grand feu ; que la cave enfoncée
Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée.

Nous voyons que ce qui l'attira le plus dans l'œuvre de Regnard, ce fut cette franche gaieté, cette cordialité de mœurs, cette humble condition de vie, cette poésie du terre à terre pour lesquels Weiss avait tant de goût.

Sa sympathie excessive pour Gresset venait de la même source ; il considérait son *Vert-Vert* comme une Odyssée française, quoique ce ne soit en réalité qu'une peinture aimable de la vie de province, aux joies retirées et aux bonheurs cachés : « Gresset était en effet, écrit Weiss¹, est avant tout, un homme de province et de petit cercle. Il aimait uniquement la retraite, parmi des mœurs cordiales et simples. Il aimait ce genre d'indépendance le plus précieux de tous, qui consiste à ne vivre que pour soi et les siens et que le monde nous a ravi. » Voilà donc pourquoi « *Vert-Vert* restera plus éternel que l'airain... il est un chef-d'œuvre national²... »

Même dans cette fameuse *Madame Bovary*, qu'il avait tant décriée, Weiss goûtait pourtant les rares pages où Flaubert chantait la douceur de la vie tranquille et du bonheur domestique... « La bonne poésie du chez-soi, écrit-il³, le tranquille pittoresque inhérent à des objets qui ne sont rien par eux-mêmes, mais qui prennent une physionomie en se groupant, M. Flaubert excelle à nous les faire sentir... C'est une des particularités de son livre, qu'au milieu de tant de complaisance dans l'expression de la luxure, on y respire par intervalles de ces parfums rafraîchissants de vie domestique, comme d'un Töpffer à la normande. »

1. *Essais*, p. 325.

2. *Essais*, p. 14.

3. *Essais*, p. 136.

Weiss aimait donc même, dans ce grand contempteur des bourgeois, que fut Flaubert, les rares traits bourgeois qui lui sont échappés...



Il nous paraît à propos de nous arrêter, avant de finir ce chapitre, sur la façon dont Weiss appréciait les figures du théâtre français, pour éclairer encore davantage sa physiologie morale.

Nulle part la femme ne joue un rôle aussi important qu'en France : dans la société comme dans la politique, dans le roman comme au théâtre. La littérature française connaît les plus charmantes héroïnes, animées d'un souffle léger de grâce. Jeunes filles gentilles, au minois fûté, spirituelles à souhait, naïves quelquefois, tendres et sentimentales presque toujours ; femmes, aux solides qualités, aimant, certes, la coquetterie et le marivaudage, mais, somme toute, bonnes épouses, amoureuses et avisées, ayant un réel souci de la pureté du foyer et de l'honneur, le théâtre français contient une riche et inépuisable galerie de ces charmantes figures. Voyez : Pauline, qui lutte entre son amour pour Sévère et son devoir et son admiration envers Polyeucte ; Camille, qui dispute son amant au fer de son frère ; voyez les héroïnes de Racine : la digne Monime, une véritable figure cornélienne, la douce Iphigénie, l'ingénue Hermione, l'élégiaque Bérénice, la sensuelle et cruelle Roxane, la passionnée Phèdre, la pitoyable Junie et tant d'autres gracieuses fleurs d'amour, qui sortirent de l'imagination féconde du plus grand poète de la passion et du plus pénétrant connaisseur de l'âme féminine ; Silvia, Angélique et Araminte, ces héroïnes de Marivaux, pétillantes d'esprit, fines, ingénues et d'une exquise sensibilité ; la charmante Rosine du *Barbier de Séville* de Beaumarchais... Galerie admirable qui faisait le ravissement de J.-J. Weiss.

Nous savons déjà que son cœur était porté vers les sentiments tendres et honnêtes. Or, il n'y a pas d'âme humaine

où la tendresse éclate plus vivement que celle de la femme. Aspirations incomprises, déchirements du cœur, douces promesses lues dans un regard, charmantes illusions d'un bonheur éternel, mélancolie des espoirs déçus, toutes ces petites choses qui prennent des proportions immenses pour troubler le pauvre cœur des femmes, intéressaient l'âme de grisette sentimentale de Weiss. Il aimait ces héroïnes, il les chérissait presque toutes, pour le tendre besoin qu'elles ont de tout idéaliser et poétiser, pour leurs souffrances d'amour et même pour leurs défaillances. Ces charmantes femmes du théâtre français, par l'équilibre de leurs intelligences, sont supérieures aux malades, Marguerite, Ophélia ou Charlotte, héroïnes allemandes ou anglaises.

« Quel charme étincelant, s'écrie-t-il¹, quel charme particulier, qui n'est qu'à elles, et j'ajoute quel charme solide qui résiste aux longues épreuves ! Charlotte, dont le principal mérite est de défaillir de langueur après la valse, d'ouvrir une fenêtre, de montrer l'orage et de s'écrier : « Klopstock ! » Ophélia, semblable à une fée des eaux, la rêveuse Marguerite, ont une grâce étrange qui laisse dans notre âme une impression profonde, mais c'est à condition qu'elles meurent pour nous ou que nous mourrions pour elles. Passer sa vie en compagnie de ces frêles créatures, comment y songer ? Elles ne sont bonnes ni à vivre ni à faire vivre. Au contraire, qui ne ferait la folie d'épouser Rosine ? Qui serait assez fou pour ne pas dire, en écoutant Sylvia, que là est le bonheur d'un honnête homme. »

Il aimait ces héroïnes éminemment françaises, d'abord pour leur charme et pour leur grâce souriante, mais aussi, et surtout, pour leur côté solide, pour leur commerce sûr. Le fond bourgeois de Weiss s'y fait de nouveau jour. Le chemin fleuri de l'amour, à son avis, ne doit mener qu'à un refuge : le mariage. Weiss jugeait tout en bourgeois et en moraliste et s'il se laissait quelquefois prendre à la chimère des passions

1. *Essais*, p. 44.

et aux égarements qui en découlent, il revenait toujours à ses principes, à une conception sérieuse de la vie et des devoirs qu'elle impose. Le mariage en est un ; Weiss l'envisageait dans ce qu'il a de salubre et de presque sacré. Telle est l'origine de son amour pour les Sylvia et les Rosine : jeunes filles charmantes, ouvertes à la vie des sentiments, aux tendres émotions du cœur, et qui malgré un peu de frivolité, ont de sérieuses qualités d'épouses, et sont fidèles gardiennes du foyer...

Dans cette galerie de figures idéales, les héroïnes de Molière, cet écrivain de génie qu'il admirait tant, lui semblaient faire tache.

Les femmes de Molière ne lui plaisaient pas. Il leur chercha querelle dans ses conférences de l'Athénée, en 1866, et quinze ans plus tard, en 1883, il revint encore à la charge, ce qui montre bien que ce n'était pas un paradoxe d'orateur, à la recherche du nouveau, mais une opinion arrêtée, qu'il exprima plus d'une fois. Il trouvait qu'il leur manquait la bonté et la douceur du caractère. Quoiqu'il reconnût que Molière a merveilleusement fixé ce que Goëthe avait appelé « l'éternel féminin », c'est-à-dire les qualités essentielles qui font que la colombe et la panthère sont plus ressemblantes entre elles qu'elles ne le sont au pigeon et au léopard, Weiss trouvait ses femmes trop cruelles, trop pétries de vanité, de crédulité, de coquinerie, et de l'instinct du mal.

Voyez Charlotte, qui se laisse convaincre, en quelques minutes, pardon Juan, qu'il l'épousera, et qui, toute à la vanité de devenir la femme du beau seigneur, lâche sans pitié son amoureux Pierrot, en disant : « Va, va Pierrot, ne te mets pas en peine et si je sis madame, je te ferai gagner quelque chose et tu apporteras du beurre et du fromage chez nous » ; voyez Angélique de Sottenville, la femme de George Dandin et Dorimène du *Mariage forcé*, qu'elles sont terribles et perverses ! voyez Célimène, qu'elle est tortueuse, coquette, et qu'elle se laisse aller au gré de ses instincts de méchanceté ; voyez la petite Louison, du *Malade imaginaire*, qui, à peine éclosée à la

vie, est cependant très instruite sur beaucoup de choses qu'elle devrait ignorer, et qu'elle raconte méchamment à son père...

Les femmes que Molière paraît avoir préférées sont Elmire, la femme d'Orgon, et Henriette, la jeune fille des *Femmes savantes*.

Mais Elmire, quoique vertueuse, a trop de sang-froid dans son entrevue avec Tartufe. Elle est si coquette et si dissimulée, elle joue si savamment son rôle auprès de Tartufe, qu'on est surpris par tant de science et qu'on craint fort pour sa vertu, quand il lui semblera bon de tromper son mari. A coup sûr, elle ne restera pas une femme incomprise et saura prendre dans son filet l'homme qui lui plaira. Ce que n'a pas obtenu Tartufe, qui manque de grâce, peut-être le charmant Clitandre l'obtiendra-t-il.

Henriette paraît être le type de jeune fille recommandé par Molière. Intelligence équilibrée, honnêteté solide, elle est de celles qu'on épouse... Elle pourrait devenir une épouse fidèle, dépourvue de coquetterie, avoir des enfants — beaucoup d'enfants, qu'elle soignerait bien, — mais décidément elle manque trop de charme. Le mariage avec elle, d'après le mot de La Rochefoucauld, serait bon, mais ne serait pas délicieux. Son esprit est trop terre à terre, son bon sens n'a pas d'ailer, ses vertus, si solides qu'elles soient, ne sont pas accompagnées de la grâce légère qu'on est en droit d'attendre d'une femme. Elle est trop prosaïque, et trop pot-au-feu, pour que, une vie entière, passée à ses côtés, ne soit pas un peu monotone.

Telle est l'opinion de Weiss sur les femmes de Molière : « Il a pris, écrit-il ¹, de la nature féminine uniquement les instincts aussi rapprochés de la nature brute que cela se peut dans un état de société civilisée et avancée. La crédulité, la vanité, même la vanité méchante, l'instinct du mal, voilà surtout de quoi il nous les montre pétries. Ce n'est pas qu'il déteste les femmes; au contraire, ce peintre, dont je ferai tout à l'heure ressortir la profonde impartialité, s'il a eu des indulgences et

1. *Molière*, p. 66.

des faiblesses, il les a eues de ce côté ; il pardonne, il concède tout aux femmes, il leur permet tout dans son théâtre, pourvu qu'elles soient jeunes et dans l'éclat de la beauté. Cependant, il les a peintes comme leur plus cruel ennemi les peindrait difficilement. »

Et ailleurs ¹ :

« Les femmes de Molière ne sont pas façonnées. Il y a certainement de la faute des mœurs du temps : le xviii^e siècle n'était pas aussi brillant dans la réalité qu'il le paraît à distance ; mais il y a aussi le défaut de Molière, le défaut de l'artiste ; il n'avait pas la délicatesse de touche, le fini et la finesse ; Molière n'avait pas ce je ne sais quoi de poétique, la source fraîche qu'avaient eue avant lui Ménandre et Térence, et que devaient avoir après Gresset, Sedaine, Marivaux, Beaumarchais et même Destouches, même Piron ! Mais, en raison de tout ce « qu'il a de plus qu'eux, on peut lui passer ce défaut. »

Il se peut bien que Weiss ait oublié un peu l'aimable Lénor, et l'exquise Angélique du *Malade imaginaire*, Mariane de *Tartufe*, Lucile du *Bourgeois gentilhomme*, et cette sensée et douce Alcène — oubli, qu'il a réparé, quant à celle-ci, dans un feuilleton sur *Amphitryon* ² — ce qu'il nous importe de constater, c'est l'impression générale qu'il a eue des femmes de Molière. Cette impression s'explique très bien par son caractère et ses goûts ; elle nous confirme encore une fois dans la définition que nous avons donnée de Weiss : un petit bourgeois poétique, ou un bourgeois Louis-Philippe. Bourgeois par son amour pour les vertus modestes de la bourgeoisie française et pour la littérature, qui s'en inspirait ; poétique, par ses aptitudes à sentir vivement la poésie cachée dans les moindres actes de la vie domestique, de goûter le charme du foyer, par son penchant pour les sentiments

1. *Molière*, p. 81.

2. *Autour de la Comédie Française*, p. 78. « Il me faudrait d'abord comparer cette honnête et charmante Alcène si sourde en sa tendresse aux subtilités passionnées et perverses de Jupiter, avec les autres femmes de Molière pour lesquelles je me sens peu de penchant et dont Alcène se distingue de la façon la plus heureuse. »

tendres, doux, par son besoin de tout idéaliser... *Hermann et Dorothee* lui semblait le chef-d'œuvre du genre, mariant l'idéal sérieux d'une vie modeste et honnête à je ne sais quelle grâce, qui enveloppe tout...

Les femmes de Molière ne lui plaisaient donc pas : leur âme lui semblait sans beauté morale et sans grâce. Elles sont trop instinctives, trop à la merci de leurs sentiments de haine, de vengeance, de rouerie. Elles sont pourtant ainsi plus près de la nature. Mais nous savons que Weiss n'aimait pas que la littérature fût une copie trop exacte de la réalité. Il est alors facile de comprendre pourquoi il ne goûtait pas particulièrement les femmes de Molière. Il les aurait voulues plus tendres, moins méchantes, et plus ingénues ; il les aurait voulues des femmes qu'on épouse volontiers... Or, Célimène, Dorimène ou Charlotte ne sont pas de ce nombre. Ou, si Henriette est de celles qu'on épouse, elle manque de charme. Le bourgeois qui était en Weiss ne laisse pas que de montrer ses revendications poétiques. Prudemment il renonce à la bonne volonté d'Henriette et tourne ses regards vers Sylvia et vers Rosine... Aux héroïnes si vraies et si profondes de Molière, mettant en évidence l'éternel féminin, dans ce qu'il a de tragique et de féroce, il préfère les charmantes statuettes de Tanagra de Marivaux, qui sourient si gentiment, qui soupirent et font entrevoir un paradis terrestre dans un seul de leurs regards...

VII

SON ESPRIT ROMANESQUE ET SA FANTAISIE

Nous arrivons à l'étude d'une des faces de l'esprit de Jean-Jacques Weiss, que nous pourrions intituler : la face romanesque. Par son tempérament et par ses goûts, nous avons vu qu'il était un petit bourgeois Louis-Philippe, qui pratiquait et exaltait toutes les vertus modestes incarnées en la bourgeoisie. Mais il n'est pas rare, et même il est très naturel qu'un petit bourgeois soit sentimental; Weiss l'était éperdument. Sa morale ressort de la bonté, de la pitié et de la croyance en la puissance expiatrice de l'amour; sa base est donc purement sentimentale. Or, du sentimentalisme au romanesque il n'y a qu'un pas, que Weiss franchit volontiers. Ayant même le courage de son romanesque, il l'affirma vaillamment en toutes occasions, sans aucune défaillance. On voit continuellement en lui la double face de sa personnalité : d'un côté, le bourgeois solide, le moraliste austère qui demande à l'art une leçon fortifiante et qui paraît avoir des critères sûrs dans ses appréciations littéraires, et, de l'autre côté, l'âme d'une grisette, éprise de beaux sentiments, même un peu fades et conventionnels, et de chimères, purs jeux de l'esprit...

Ce goût pour le romanesque lui imposa parfois certaines préférences littéraires qui ne sont rien moins que discutables. Malgré sa forte éducation classique, malgré son bon sens habi-

tuel d'homme d'Alsace, et la haute conception qu'il se faisait de l'art, il leur resta fidèle; rien ne put le faire changer d'avis, et jusque sous ses cheveux blancs, il nourrit en lui les sentiments de Mimi Pinson...

« Et les romans, s'écrie-t-il¹, ont-ils été inventés à d'autre fin que de consoler, de venger, d'exalter et d'enrichir l'honnête homme qui n'a rien? N'est-ce point là le suprême romanesque? Et sans un peu de romanesque que deviendraient sur cette terre tant de pauvres diables de qui le cœur est plus haut que la fortune? Je n'ai pas dessein d'exposer à ce propos mon art poétique intime; on y trouverait beaucoup de choses surprenantes. »

Surprenantes, en effet, si on considère les résultats auxquels elles le menèrent : à l'apologie inlassable du théâtre de Scribe, d'Alexandre Dumas père ou d'Octave Feuillet, d'un côté, à une vigoureuse lutte contre le naturalisme naissant, contre Gustave Flaubert, contre Alexandre Dumas fils, dans sa seconde manière, ou contre Henry Becque, qu'il n'épargna pas à propos de *La Parisienne*, de l'autre; choses très explicables, en somme, si on a étudié la structure intime de son âme et les circonstances qui la façonnèrent.

Les premières impressions sont celles qui restent inoubliables, mais jamais elles ne furent plus ineffaçables que chez Weiss. Son enfance devait d'ailleurs exercer sur lui une forte impression; errante et bruyante, elle eut pour lui un charme incessamment renouvelé. Jusqu'à l'âge de onze ans, Weiss fut un petit vagabond; l'école ne l'assujettit pas; la lecture faite au hasard et le théâtre supplèrent à l'instruction systématique. A six ans, il commença par les *Fables* de Florian, et les idylles bibliques de Ruth et de Tobie, où il trouvait déjà de l'agrément, de la vivacité et de l'innocence. Il passa ensuite à une traduction de l'*Odyssée*, aux *Contes* de Perrault, à *Télémaque* et à *Robinson Crusoé*. Son esprit vécut ainsi dans un monde charmant de rêves, où la fantaisie ne connaît

1. *Le Drame historique et passionnel*, p. 166.

pas de frein. Son imagination se lançait à la poursuite d'Ulysse par de là les mers, ou habitait des îles désertes avec Robinson; elle se nourrissait de légendes égyptiennes, syriaques et ariennes puisées avidement dans l'*Histoire ancienne* de Rollin. Peu après, il lut Walter Scott, dont la fantaisie archéologique le captiva, et quand le hasard lui fit découvrir les romans de Paul de Kock : ce fut un éblouissement, la révélation d'un monde nouveau, inoubliable, séduisant. Il commença par *l'Enfant de ma femme* (que lui avait recommandé la femme du vauquemestre comme le livre préféré du pape) : « Je n'en fis qu'une bouchée de rire, écrivait-il cinquante ans après¹. Après *l'Enfant de ma femme*, tout y passa : la *Maison Blanche*, *André le Savoyard*, la *Laitière*, *Moustache*, le *Mari*, la *Femme et l'Amant*. C'était apparemment ce qu'il fallait pour tempérer l'austérité et la rigueur du calvinisme. J'ai lu Paul de Kock à un âge où les sens sont à peine éveillés et où l'imagination est chaste. Paul de Kock n'a point souillé mon imagination. Je l'ai lu d'une âme légère et innocente. Il est de la bonne école. Il me séduisait par l'affluence et l'à-propos de ses souvenirs classiques, par sa gaieté de bon cœur, par un instinct toujours en fraîcheur, que je devinais alors et que j'ai vérifié depuis, de Paris et du paysage parisien. A ne considérer chez lui que le fond de poésie réelle et de réalisme poétique, sans trop regarder à l'expression et au style, il n'y aurait pas d'exagération à soutenir qu'il a écrit l'églogue du boulevard du Temple et du Cadran bleu, qu'il a dit vraiment Luzarche, Louvres et Montfermeil; comme Théocrite autrefois a dit Syracuse et les Syracusaines. Je ne puis prononcer le nom de Paul de Kock sans évoquer un essaim de Nausicaas au lavoir et de Galathées fuyant à âne envers les saules. »

Au théâtre, il alla de bonne heure. « J'avais sept ans, écrit-il², quand on m'y conduisit pour la première fois. Je ne me souviens plus si c'était à Sedan ou à Besançon. Je me souviens qu'on donnait *Lestocq*. Des seigneurs russes étaient sur la

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, XXIX.

2. *Le Théâtre et les Mœurs*, XXXI.

scène, ils juraient honneur et gloire à leur patrie et la mort à ses tyrans. Derrière eux, on voyait une galerie de vitraux illuminés. L'orchestre jouait des pas redoublés, vigoureux et alertes ou de tendres élégies. Ce qui se développait dans le drame, c'était le complot d'un aventurier du pays de France et d'une jeune princesse moscovite, opprimée et dépouillée, qui suppliait les grenadiers de son père de la proclamer impératrice de toutes les Russies. Que de choses ! que de costumes ! que de faits ! que d'émotions ! quel monde différent de celui où je vivais le jour ! quelle envolée vers les grands rêves ! Ce fut ma vie, un ou deux soirs par semaine, à partir de ce moment-là. Ma tête s'exalta. Je devins comme fou. Un jour après une représentation d'*Atar-Gull*, je me sauvai de chez moi ; j'avais dix ans ; je partis pour la Nigritie afin de soulever et d'armer les nègres contre leurs persécuteurs ; on me rattrapa au village voisin. A Paris, pendant que je suivais le collège, je ne fus pourtant pas privé de théâtre. Les circonstances firent qu'en mainte saison, cette source inépuisable d'émotions, d'instruction et de réflexions me resta largement ouverte. Quand je n'avais pas mieux, j'avais le Petit Lazari où le parterre coûtait cinq sous. De vrai, je puis dire que j'ai fait mes classes moitié à Louis-le-Grand, moitié à Feydeau au cintre, et à l'Odéon. »

Telle fut son éducation première, à bâtons rompus et un peu précipitée. A un âge où l'on est vivement impressionné mais où l'on ne distingue pas la qualité du plaisir, le jeune Weiss prenait autant de goût à l'*Odyssée* d'Homère qu'à *La Laitière de Montfermeil* de Paul de Kock. Ce qui l'intéressait le plus c'était le romanesque des aventures.

Quand beaucoup plus tard il fut chargé par Jules Bapst de la direction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*, le Weiss des premières impressions du *Petit-Lazari* et du *Feydeau* se réveilla tout à coup, aussi intact que possible. L'âge n'avait rien effacé ; la somme des connaissances acquises dans l'énorme laps de temps, la lutte de tous les jours entreprise hardiment dans la presse, l'expérience acquise du maniement

des affaires, comme homme de gouvernement, la désillusion qu'apporte le contact prolongé des hommes, le désenchantement qui vient à l'approche de la vieillesse, n'avaient pas réussi à changer Weiss. Il était resté un peu le petit enfant, extrêmement curieux, qui ne demande qu'à être amusé, qui se plaît aux inventions charmantes et absurdes, aux aventures, à l'étalage de beaux sentiments, au pittoresque... Il s'y délectait et savait montrer son ravissement avec une ingénuité vraiment remarquable, unie pourtant à l'argumentation de l'homme mûr. C'est justement cette jeunesse et cette fraîcheur de sentiments qui font le charme de beaucoup de ses articles, si opposé qu'on soit à leur esprit. On se sent amusé de voir ce sage moraliste, ce solide esprit bourgeois, cet écrivain classique par sa culture et par son style, perdre tout à coup sa gravité doctorale, perdre tout « préjugé » universitaire, pour s'abandonner à son humeur naïve, tendre, romanesque, qu'un rien charme...

On a souvent vu des esprits, très clairvoyants et très profonds, être le jouet d'une chimère particulière, devant laquelle leur bon sens habituel s'envole... Balzac, qui avait une puissance d'analyse si grande et dont le cerveau était si massif, était l'esclave de la chimère de la richesse; des masses énormes d'or dansaient devant ses yeux éblouis; ses héros amassaient dans des spéculations inouïes des millions qui s'éparpillaient ensuite comme des nuages... Or, cette chimère ne le poursuivait pas seulement dans ses livres, mais aussi dans sa vie : on connaît les spéculations fantastiques où sombra son avoir et le produit de tant de labeurs et de tant de peines...

Weiss, lui, avait la chimère du romanesque, devant laquelle son bon sens s'éclipsait; ses yeux se troublaient, et il voyait réellement grand là où il n'y avait que les apparences de la grandeur. Par ce tour d'esprit particulier, par cette chimère, nous expliquerons son étonnant engouement pour le théâtre d'Eugène Scribe, qu'il appelait, lui-même « son vice ».

Ce n'est pas qu'il en fut complètement dupe; il était trop intelligent pour ne pas apprécier à leur juste valeur, hélas,

sur certains points seulement, les pièces de Scribe : il savait mieux que personne que Scribe n'était pas un Molière, et qu'il manquait de profondeur d'observation. Il écrivait lui-même¹ : « Scribe n'a pas créé des caractères, il a esquissé des physiologies. Il n'a pas réussi à saisir et à rendre les fortes passions ; il a exprimé les affections et les sentiments. » Et ailleurs² : « Scribe, répétons-le, esquisse et ne grave pas ; il dessine et ne peint pas à fresque ; il glisse et ne sonde pas le fond. » On n'aurait pu voir plus clairement la juste portée du théâtre de Scribe, sa légèreté, son dessin au crayon. Ce théâtre n'a pas de portrait, dont une ligne, un reflet puissent donner du mouvement à l'âme ; il se contente de l'apparence des choses, d'une fantaisie ailée et d'un optimisme conventionnel. Il ne veut pas voir le fond de l'âme humaine, car « ce fond est autrement triste qu'il ne l'a senti ». Mais, loin de lui en vouloir Weiss lui savait gré de la façon superficielle dont il glissait sur les choses, le sourire aux lèvres, car s'il n'était pas dupe de son intelligence, il l'était largement de son cœur, et nous avons vu qu'à la littérature, qui décrit les tréfonds de l'âme humaine, à la littérature de passion, profondément réaliste et tragique, il préférait le genre rose, empreint d'idéalisme et d'optimisme souriant ; à Balzac il préférait George Sand, à Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet. Ne tolérant pas la vérité dans l'art, si cette vérité est triste et décevante, il devait forcément aimer Eugène Scribe, qui planait au-dessus des réalités, et ne se mêlait pas de « passions », Scribe était surtout le peintre des « sentiments » et des « affections », qui seules touchaient le cœur de Weiss et lui semblaient tout l'art poétique.

Il ne lui prêtait cependant pas plus qu'il n'avait, mais il considérait que ces qualités de second ordre — légèreté de touche, optimisme conventionnel, inspiration bourgeoise, science technique — sont de celles qui placent un écrivain au premier plan. Il lui savait surtout gré — comme nous l'avons dit ailleurs — d'avoir peint de préférence la bourgeoisie. Or,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 4.

2. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 14.

on s'imaginerait difficilement un bon bourgeois dévoré par un amour tragique, ou torturé par une ambition de Prométhée. Son âme est par contre accessible aux sentiments moyens; à l'amitié, à l'amour réconfortant. Scribe s'était donc tenu dans des limites qui étaient aussi celles de Weiss; par cette coïncidence on peut seulement expliquer leur parfaite entente... « Il passe de mode, écrit-il ¹, et c'est tant mieux pour lui. Le monde dont il a été le charmant interprète s'en va. C'était une réunion d'honnêtes gens où l'on glissait quelquefois sur des pentes bien douces et bien dangereuses, et qui est homme et qui peut se flatter de ne pas glisser? — mais où l'on ne connaissait point les chutes profondes, dans la boue. La discrétion, la finesse, le bon goût, le don si français de courir sur tout et de tout effleurer sans enfoncer nulle part, le rendait aussi aimable qu'il était honnête. Le désir de plaire, les agréments frivoles, un peu d'intrigue qui savait se faire pardonner, la juste pointe « d'herbe tendre » en relevaient le charme et ajoutaient à ces grâces décentes un piquant qui les préservait de la froideur. »

Et un peu plus loin ² : « Mais surtout je vous vois, intérieurs à jamais regrettables de la *Demoiselle à marier*, de l'*Héritière*, *Chanoinesse*, de *Michel et Christine*, de *Valérie*, de *Lorgnon*, du *Mari qui trompe sa femme*, si remplis de soleil, de riante amitié, d'amour, de concorde, de fine coquetterie, d'émotions tendres, de malice sans fiel, ornés au besoin, mais non point possédés par le luxe, où les défauts étaient sans aspérité, où les travers même plaisaient, tant ils s'avouaient de bonne grâce! tant ils se présentaient avec cet air de franchise qui d'abord vous gagne le cœur! Et ce n'était pas seulement un mode fictif! Il a existé ailleurs qu'au théâtre. »

Cette appréciation de Scribe est assez fine et assez juste; mais, ce serait se tromper étrangement, que de croire qu'il en fait ainsi un éloge très grand. Accorder à un écrivain le don de « glisser » de « tout effleurer sans enfoncer nulle part », c'est reconnaître que la trempe de son âme n'est pas géniale,

1. *Essais*, p. 98.

2. *Essais*, p. 100.

c'est même le désigner comme un écrivain aimable, charmant, mais un peu médiocre.

Weiss ne l'entendait pas ainsi. Partant d'une appréciation si juste, il aboutit à des conclusions étonnantes : « Scribe, écrit-il quelque part¹, nous offre le phénomène non pas seulement du génie, ce qui est assez commun et ce qui se conçoit, mais aussi le phénomène presque inouï et bien plus difficile à expliquer, de la poésie sans le style. »

Qu'il y ait une certaine poésie dans Scribe, on ne peut le nier : une poésie issue d'une conception romanesque et conventionnellement optimiste du monde, une poésie gaie et franche qui se dégage de la vue superficielle des choses et d'une fantaisie infiniment riche. Il ne faut pas oublier que la qualité maîtresse de Scribe fut la fantaisie ; il a été l'inventeur de l'opéra-comique ; son cerveau fourmillait d'idées de pièces et de scènes à faire ; sa puissance de combinaison fut magnifique. Et quoiqu'il manquât de style et fût dépourvu de sens artistique, une certaine poésie règne encore dans ses œuvres, surtout quand elle est rehaussée par le prestige de la scène.

Mais affirmer que Scribe eut du *génie sans talent*, c'est vraiment aller à l'encontre du bon sens, c'est tirer une conclusion contraire à celle qui s'imposait des prémisses établies.

Il aurait fallu, au contraire, lui reconnaître du talent sans génie. Scribe possédait, en effet, son art mieux que personne, connaissait les tours ingénieux et les ressources inépuisables nécessaires à un auteur dramatique ; il saisissait merveilleusement l'optique de la scène, et jouait avec ses personnages comme avec des pantins, les faisant entrer et sortir en temps voulu. Mais cette habileté scénique, cette connaissance technique ne relèvent pas du génie ; elles sont le propre du talent. L'appréciation de Weiss ressort plutôt, ou d'un malentendu ou de la conception personnelle qu'il se faisait du génie. Il le voyait sans doute, dans la prééminence de la fantaisie, tandis que généralement il nous semble

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 5.

résider dans le développement complet de l'imagination ou dans une puissante observation. Or, observateur, Scribe ne l'a jamais été ! Weiss, lui-même, reconnaissait que son théâtre était tout à fait hors le monde réel. L'imagination n'était pas non plus la qualité particulière de Scribe ; car il ne faut pas confondre la fantaisie avec l'imagination. La première n'est qu'une combinaison imprévue et plaisante d'éléments facilement trouvés, tandis que la seconde suppose la création... Scribe, lui, n'a jamais créé quoi que ce soit. Mais sa fantaisie légère, son inspiration bourgeoise et surtout son esprit romanesque, suffirent pour faire de lui, aux yeux de Weiss, un écrivain de premier ordre, un écrivain « de génie »...

Revenons un peu à *Madame Bovary*. Nous savons que ce célèbre roman n'était pas du goût de Weiss, parce qu'il manque de bonté et de pitié, — ce qui veut dire pour lui qu'il manque de morale ; — il lui déplaisait aussi par la conception fataliste et mécanique de l'âme humaine qui s'y fait jour et par je ne sais quel mépris de la pauvreté, des rêves, de l'idéal, en un mot, que Weiss y sentait. Mais ce n'est pas tout : *Madame Bovary* est aussi une cruelle charge contre le romanesque, tout comme *Don Quichotte* contre le sport chevaleresque. Citons ce bout de dialogue entre Rodolphe et Emma¹.

« — Ah ! encore dit Rodolphe. Toujours le devoir, je suis assommé de ces mots-là. Ils sont un tas de vieilles ganaches en gilet de flanelle, et de bigotes à chaufferette et à chapelet, qui continuellement nous chantent aux oreilles : « Le devoir ! Le devoir ! » Eh ! parbleu ! le devoir c'est de sentir ce qui est grand, de chérir ce qui est beau, et non pas d'accepter toutes les conventions de la société avec les ignominies qu'elle nous impose.

— Cependant... cependant.. objectait Madame Bovary.

— Eh, non ! pourquoi déclamer contre les passions ? Ne sont-elles pas la seule chose qu'il y ait sur la terre, la source de l'héroïsme, de l'enthousiasme, de la poésie, de la musique, de l'art, de tout enfin ?

1. *Madame Bovary*, p. 459.

— Mais il faut bien, dit Emma, suivre un peu l'opinion du monde et obéir à la morale.

— Ah c'est qu'il y en a deux, répliqua-t-il. La petite, la convenue, celle des hommes, celle qui varie sans cesse et qui braille si fort, s'agite en bas, terre à terre, comme ce rassemblement d'imbéciles que vous voyez. Mais l'autre, l'éternelle, elle est tout autour et au-dessus, comme le paysage qui nous environne et le ciel bleu qui nous éclaire. »

Il ne peut y avoir de plus cruelle ironie de l'autre morale : de la morale des beaux sentiments, des passions, qui, tout en étant celle de Rodolphe Boulanger, ne manquait pas d'être aussi celle de J.-J. Weiss... Son dépit avait donc une cause très réelle et très explicable : il y voyait son état d'âme romanesque et sentimental tourné en ridicule. « Aspirer à quelque chose, s'écrie-t-il¹, rêver, se permettre des mélancolies douces, réciter le *Lac*, pleurer sur *Paul et Virginie*, elle, [Emma], qui n'a pas de rentes ! L'orgueilleuse, en prenant son essor, se brise la tête à tous les murs. Tant mieux ! mille fois tant mieux ! »

Flaubert avait osé, en effet, se moquer des aspirations disproportionnées d'une femme, montrer les périls de l'esprit romanesque, des lectures clair-de-lunesques, mettre à jour la fausseté de la morale « passionnelle » de Rodolphe Boulanger... C'était beaucoup, c'en était même trop. Weiss ne le lui a jamais pardonné...

*
* *

Une des qualités que Weiss prisait le plus, c'était la fantaisie. Nous l'avons vu pour Scribe, nous pouvons le voir aussi pour Regnard. Cet aimable écrivain était loin d'avoir l'imagination de Molière, sur les brisées duquel il marchait, sans en faire mystère. Observateur, Regnard ne l'était pas non plus « parce que les conditions atmosphériques auxquelles notre

1. *Essais*, p. 170.

monde est soumis ne sont pas connues dans le sien ». Il possédait, par contre, une folle et charmante fantaisie qui égayait tout et glissait dans ses œuvres un rayon de joie et de soleil. Prenez *Le légataire universel*, où sa fantaisie ne se prête qu'aux gais caprices et aux folles équipées. Il n'en est pas un seul personnage qui soit réel ; rien n'y procède de l'observation. Toute la pièce n'est qu'une suite d'intrigues amusantes qui nous enchantent. « Nous ne sortons pas avec Regnard, écrit Weiss¹, du plaisant et c'est le suprême plaisant d'une fantaisie à légère dose, de qui nous sommes sûrs qu'elle ne deviendra point fantasmagorie. »

Par conséquent, quoiqu'il se rendit compte que Regnard manquait de profondeur et de réelle imagination créatrice, il lui conservait une grande sympathie, d'abord à cause de son inspiration bourgeoise, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et ensuite pour sa charmante fantaisie. Le vrai motif de cette sympathie pour les œuvres de fantaisie, c'est que Weiss lui-même, nous le savons, possédait cette riche fantaisie, qu'il montrait dans les limites de son genre sévère d'études. On n'aime rien tant que ce qu'on sent en soi-même. Il devait donc aimer Scribe et Regnard ; il devait aussi aimer les héroïnes de Marivaux ou de Beaumarchais, qui dégagent un charme si pénétrant ; il devait aimer les valets de Regnard et de Marivaux, d'une fantaisie si enjouée et si originale. Il adorait les petits vers frivoles de Parny — « ce génie », comme il l'appelait — et s'extasiait volontiers devant le *Vert-Vert* de Gresset. « Quelle résurrection, s'écriait-il², de tout votre être !... Quel enchantement ! Ce n'est qu'un filet d'eau, mais qu'il est limpide ! C'est une source qui tiendrait dans le creux de votre main, mais qu'elle a de la fraîcheur ! Est-il possible que ce divin caquetage ne soit pas de la poésie, et de la plus originale ? » Et un peu plus loin, il concluait que *Vert-Vert* était un chef-d'œuvre national, qui restera plus éternel que l'airain³.

1. *Essais*, p. 274.

2. *Essais*, p. 13.

3. *Essais*, p. 14.

Nous avons montré par ailleurs le goût de Weiss pour les œuvres d'inspiration moyenne, de fantaisie légère et souriante, de poésie plutôt charmante que profonde; il comprenait, certes, et admirait Molière, mais je ne serais pas étonné qu'il eût aimé davantage Regnard; car son amour allait vers les « *minores* », aux poètes de genre, aux écrivains légers et fantaisistes, aux Parny et aux Gresset...

Il lui a échappé même de bien significatives appréciations sur les diverses œuvres d'un même auteur. Cela lui arriva avec Emile Augier. Weiss préférait les premières pièces d'Augier: les gracieuses pièces en vers, les pastiches d'après l'antique, comme la *Ciguë*, des pièces comme *Philiberte* ou *l'Aventurière*. Les drames réalistes, comme *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer* ou *le Mariage d'Olympe* lui plaisaient moins.

« M. E. Augier, écrit-il ¹, a le don du rire; il n'a peut-être pas la vigueur psychologique nécessaire pour la comédie forte. Il a l'imagination vers la poésie, vers le pathétique, vers le gai; il ne l'a peut-être pas assez munie pour la préhension souveraine des mœurs et des caractères. C'est un second Regnard, moins pur de style, plus original en ses combinaisons, plus varié en sensations poétiques, plus pénétrant et de plus de portée que l'autre. Il reste plus maître de son sujet en vers qu'en prose. Il a écrit des œuvres, non seulement charmantes, mais de grande allure, quand il a *laissé parler sa divine fantaisie*, il a faibli précisément quand, corrompu par les succès de M. Dumas fils, il s'est entiché de réalisme et de naturalisme. »

On n'aurait pas, en effet, pu avoir une opinion plus maladroite et plus fausse. Augier plus poète que prosateur! l'Augier du *Gendre de Monsieur Poirier* s'effaçant devant l'auteur de la *Ciguë*! un Augier fantaisiste surpassant l'Augier observateur? On reste anéanti devant ce contresens. « Émile Augier, dit excellentement M. Lanson ², a fait des pièces en vers et des pièces en prose; celles-là sont la partie morte de son œuvre. Augier, espritsolide et bourgeois, fait le vers en bon élève de Ponsard,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 240.

2. *Histoire de la littérature française*, p. 1050.

qui serait nourri de Molière ; son style poétique a quelque chose de lourd, de pénible, rien de poète. Mais sa prose est ferme, nette, toute pleine de pensée et chaude de sincérité. C'est par son œuvre en prose qu'il faut le mesurer, non par l'éloquence gauche de l'*Aventurière* ou les grâces vieillotées de *Philiberte* ».

Voilà le vrai portrait d'Augier ! son plus grand mérite fut d'avoir fondé, avec Alexandre Dumas fils, le théâtre réaliste. Dans quelques-unes de ses pièces il ne fit que détruire les illusions romantiques, et, par exemple, *Gabrielle* est une sorte de *Madame Bovary* transportée sur les planches ; il combattit dans cette pièce l'éducation trop sentimentale, romanesque, qu'on donne souvent aux femmes, et qui obscurcit en elles la vision réelle de la vie ; dans d'autres, il s'attaqua avec habileté à des questions sociales très ardues. L'impression totale qui nous reste de son œuvre, est une impression de solidité et de profondeur. Weiss, lui, ne goûtait rien de tout cela ; il s'en tenait encore aux peintures superficielles de Scribe et méconnaissait la valeur des admirables fresques de la bourgeoisie française, tracées par Augier, lequel a créé le type de l'homme d'affaires, du journaliste, de la courtisane devenue honnête femme, ou encore l'inoubliable Monsieur Poirier... Pour Weiss, Augier n'était qu'un poète, à la fantaisie aimable et légère, une sorte de Regnard ; il ne le voyait que par le petit côté, celui qui était le sien. S'il l'avait pu, il lui aurait conseillé de continuer à écrire des bluettes du genre de la *Ciguë*, et de nous priver du *Gendre de Monsieur Poirier*...

On voit, hélas, combien il prisait dans un écrivain la fantaisie, qu'il croyait presque indispensable au talent ; ses préférences allaient à tout ce qui est ailé et imprévu, à l'irréel plutôt qu'à la réalité, à la poésie plutôt qu'à la prose. Par son goût pour le gracieux, pour le souriant, pour le romanesque, il était tout préparé à combattre le grand mouvement naturaliste, et nous avons déjà vu de quelle façon virulente il s'attaqua à ses parties faibles. Flaubert et Alexandre Dumas fils en firent la douloureuse expérience.

Ce n'est pourtant pas la seule conclusion que nous pou-

vons tirer de l'étude de ses goûts et de son tempérament. Il était naturellement porté vers la littérature de sentiment, mais s'il était un sentimental il n'était pas un passionné; il se tenait dans les sentiments moyens, accessibles à un cœur de petit bourgeois, aimant l'ordre, condamnant les excès. S'il reprochait aux naturalistes de s'être passés de tout sentiment, il n'aimait pas non plus qu'on exagérât les sentiments jusqu'à les transformer en passions, comme avaient fait les romantiques. Rien n'est plus amer qu'une passion; elle s'empare de nous, nous domine et détruit l'équilibre de notre être moral. Les héros de Balzac sont des monomanes; tout leur être tend vers un but qu'ils n'atteignent jamais, car plus on veut assouvir la passion, plus elle devient exigeante.

Il faisait le même reproche aux romantiques et surtout aux héros de Victor Hugo; car, ne l'oublions pas, si Weiss était romanesque il n'était pas romantique; il criblait des traits de son ironie Victor Hugo tout comme Flaubert ou Balzac. Un homme comme lui, qu'on aurait pu appeler « juste milieu », qui se renfermait dans la fantaisie aimable, dans le sentimentalisme à l'eau de rose, dans l'idéalisme discret, un homme comme lui, qui aimait surtout l'ordre, la mesure et les demi-teintes, ne pouvait pas goûter pleinement le fantastique et le grandiose, il ne pouvait pas aimer les héros hugoïques, démesurés dans leurs passions déchaînées... La lutte qu'il soutint contre Victor Hugo fut constante sans écart d'opinion, surtout quant à sa production dramatique. Non qu'il ne lui reconnût pas un talent supérieur à Delavigne, mais un talent purement poétique; appliqué au théâtre, ce talent devient à ses yeux presque un défaut, parce qu'il entrave la marche de l'action, par de belles fusées lyriques qui ne sont pas à leur place. L'action de ses drames ne s'enchaîne pas, n'est pas serrée. « Dans les tragédies ou drames en vers de Victor Hugo, écrit Weiss¹, on ne sent pas un déroulement progressif de l'action. Le nœud se donne des airs de nœud gordien; il est en réalité le plus lâche

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 71.

du monde ; les incidents sont forcés, inattendus, souvent baroques, toujours trop brusques ; tout cela ne fait pas une péripiétie. Les costumes, les gestes et les attitudes remplacent les caractères ; les passions sont incertaines ; le poète qui peint à fresque ne prend pas la peine de dessiner nettement les positions réciproques. »

Le tissu des drames de Victor Hugo est lâche ; les détails, les tirades, les monologues poussent à chaque instant, comme de grandes plantes parasites qui étouffent le bel arbre. Les invraisemblances et les inconstances font trébucher l'intrigue à chaque pas : Hernani veut tuer Don Carlos, il le tient sans cesse au bout de son poignard et ne le tue pas ; Ruy Blas, premier ministre et amant de la reine, subissant la fascination de son ancien métier, se laisse abattre par un scélérat, dont il aurait pu se débarrasser aisément.

Par le fond, le théâtre de Victor Hugo vise trop au grandiose. Ses héros ; Ruy Blas, Triboulet, Hernani, Didier sont des hommes fataux, des surhommes : leur personnalité est excessive, leur âme est volcanique ; leurs passions débordent comme de la lave enflammée. « Les héros de ses drames, écrit Weiss¹ sont des bandits, des capitaines d'aventure, des bâtards, des laquais, des vagabonds, des déclassés qui brisent leurs fers ou dont un empereur de légende les vient briser ; — au fond du cachot, Guanhumara et des captifs de toute nation ; sur la cime, Barberousse, qui leur tend la main ; les deux termes où le siècle a abouti, chez nous, à deux reprises, la Commune et l'Empire. »

Tel que nous l'avons décrit, jusqu'à présent, de passions médiocres, pondéré, mesuré dans ses sentiments, aimant le joli, l'inspiration légère et gracieuse, plus que le grandiose, le pathétique ou le grotesque, Weiss ne pouvait pas goûter pleinement les héros issus de l'imagination titanesque de Victor Hugo. Franc, comme toujours, il l'avoua donc hautement, tout comme il avait proclamé sa sympathie inlassable pour le théâtre de Scribe. On ne peut pas nier en lui le mérite de la franchise, et je ne sais quelle belle audace.

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 94.

VIII

J.-J. WEISS, LE DRAME HISTORIQUE ET L'HISTOIRE

J. J. Weiss était porté naturellement vers l'histoire par son tempérament.

Nous avons vu qu'il n'aimait pas la littérature à prétentions sociales, la littérature qui se donne pour but d'étudier un milieu, dans ses particularités et ses tares. Il ne considérait pas l'art comme une collection de curiosités et de difformités sociales, recueillies même sous prétexte d'édification. Ce n'est pas qu'il ne croyait pas à l'influence moralisatrice de l'art; au contraire, il la jugeait d'une importance excessive, mais cette influence, il ne la jugeait saine que si elle venait de la seule beauté. L'exemple du mal ne lui semblait pas réconfortant, même s'il était puni. Par cette conception de la puissance moralisatrice de la beauté, Weiss se rapprochait des Grecs, qui dans certaines villes, interdisaient par des lois la reproduction de la laideur, comme déprimante et immorale... L'art, qui se fait trop la copie de la société — l'art naturaliste, en un mot — fait forcément une large part à la laideur. Nous connaissons trop le présent; il est trop près de nous, pour que nous ne soyons pas empêchés, par des détails mesquins, de saisir sa physionomie, dans ce qu'elle a de beau et d'harmonieux... Avec le recul du temps ce qui est particulier, ce qui est laid, disparaît dans le tableau général: les contours s'estompent et on n'aperçoit plus clairement que les reliefs puissants. Le temps est le plus grand

poète; il enveloppe les choses, il les baigne dans une atmosphère de beauté et de charme. Tout nous paraît plus beau, aperçu de loin; notre vue d'ensemble n'est pas gênée par des détails inopportuns, par des tons dissonants, par des couleurs disparates — le temps estompe tout, idéalise tout. Les œuvres littéraires qui s'inspirent du passé nous semblent plus belles, à cause surtout de ce recul du temps. Ce que nous retenons du passé ce sont les grandes lignes, qui nous en imposent par leur régularité et leur majesté. Il répand sur tout une poésie pure, dégagée de toute souillure; il s'idéalise plus facilement que le présent.

Weiss, dans son amour de la beauté, dans son idéalisme à toute épreuve, dans son aversion inguérissable pour le laid, le vulgaire et même pour le trop réel, ne pouvait qu'aimer le passé et les œuvres qui s'en inspirent. Sa préférence fut aussi éclatante qu'elle était naturelle. Un de ses volumes même, intitulé *Le drame passionnel et historique* s'en inspire et nous avons occasion d'y voir la façon dont Weiss comprenait l'histoire en tant que motif d'inspiration littéraire et surtout en tant que matière théâtrale...

L'école du passé est une forte école d'idéalisme. L'étude des époques et des littératures disparues a cela de salubre, qu'elle nous déracine, pour ainsi dire, au moins pour quelques moments, de notre ambiance et nous jette en plein idéal. Non pas que ces époques fussent meilleures, non pas que ces littératures soient plus belles, mais au-dessus d'elles a passé le souffle du temps qui purifie tout et aplanit les parties trop saillantes. Pour nous, elles ne sont plus des rondes bosses mais des bas-reliefs qui courent sur le canevas de l'histoire comme les jeunes filles, qui nous sourient, gracieuses, du haut de la frise du Parthénon.

Les temps de la république romaine mourante ou de l'empire en désarroi, les temps des républiques grecques, toujours guerroyantes, peuvent avoir été plus troublés que les nôtres. Sylla peut avoir noyé dans le sang la démocratie romaine; Catilina, médité la ruine de la Ville éternelle, Clodion et

Milon peuvent avoir condamné les citoyens à une vie précaire, les empereurs romains avoir été cruels et féroces, qu'importe ! Ce sont des douleurs dont nous ne souffrons plus ; ce sont les ombres disparues du beau tableau que nous nous faisons de la grandeur romaine, de la majesté du Sénat, de l'éloquence de Cicéron, de l'époque d'or d'Auguste, de la vertu de Lucrèce, du courage de Décius Mus ou d'Horatius Coclès...

A Athènes, Cléon ne nous fait pas oublier Périclès, les sophistes ne nous font pas oublier Socrate ; la corruption de la république en décadence n'efface pas la grandeur des guerres médiques. Le charme du temps a opéré et nous n'en voyons plus que les beaux côtés. Nous voudrions vivre de la vie d'une autre époque, par un besoin idéaliste de notre âme, que les contingences de la vie réelle blessent souvent. Quelques-uns d'entre nous se dirigent vers l'avenir. Ce sont les forgerons des sociétés futures, mais la plupart retournent en arrière et s'égarant dans les allées mystérieuses du passé...

*
* *

Revenons à Weiss.

La première observation qui s'impose, c'est qu'il ne concevait pas le théâtre historique comme une résurrection exacte du passé ; il n'assujettissait pas l'art et la vérité littéraire à l'histoire et à la vérité historique. Le passé de chaque nation est formé d'une ample matière d'événements saisissants et d'une vaste galerie de héros, qui peuvent fournir un riche canevas à l'écrivain. Le théâtre classique s'en souciait peu ; il s'était fait l'esclave des Grecs et des Romains, limitant son champ d'exploration à la mythologie des dieux olympiens et à l'histoire ancienne plus ou moins mythologique. Ce n'est que plus tard, qu'on s'est avisé que l'histoire nationale était aussi riche en matière dramatique et en tableaux, émouvants d'autant plus qu'ils nous tiennent plus au cœur. Ce théâtre apparaît avec la comédie historique de Lemercier *Pinto* au

commencement du XIX^e siècle, il se hasarde ensuite dans des œuvres de moindre importance et éclate tout à coup par le drame d'Alexandre Dumas père, *Henri III et sa cour*, qui fut représenté pour la première fois à la Comédie française le 11 février 1829. Son succès fut énorme ; tout Paris courut voir ce beau drame, qui consacra un auteur de plus et un genre dramatique presque nouveau.

Il y a, certes, quelque vérité historique dans ce drame, elle se fait sentir surtout dans les tableaux de mœurs, dans la description mouvementée de cette cour d'Henri III si efféminée et si insolente ; mais, en dehors de cette vérité, pour ainsi dire, générale et sans traits particuliers, il y a beaucoup d'invention propre et où l'histoire n'a rien à voir... Les caractères du duc de Guise, de Catherine de Clèves ne sont pas historiques : le duc de Guise représente trop « la jalousie abstraite », en ce qu'elle a d'excessif et Catherine est trop rêveuse et trop mélancolique. Cela la rend proche parente de tant d'héroïnes romantiques, qui vont surgir peu à peu... L'érudition historique de Dumas n'était d'ailleurs rien moins que vaste ; elle avait puisé toute sa connaissance du temps qu'elle évoquait dans Anquetil ; les détails même de l'intrigue de la pièce n'étaient ni historiques, ni originaux. Granier de Cassagnac l'a démontré en 1832 et 1833. Ils avaient été empruntés à des œuvres étrangères : le mouchoir perdu de la duchesse est dans *Fiesque* de Schiller, le gantelet de fer, dont le duc de Guise meurtrit la main de Catherine de Clèves est dans *L'abbé* de Walter Scott ; le faux rendez-vous et le piège d'amour sont dans *Le sire de Montsoreau*.

Cette œuvre, qui n'était pas la résurrection vivante d'un événement historique, qui n'abondait pas en traits originaux — Dumas cependant devait briller par là plus tard — plaisait pourtant à Weiss, d'abord par son côté sentimental et romanesque, et ensuite, par l'ambiance générale, car il faut avouer que ce drame a de la couleur locale — une couleur locale un peu criarde, faite de quelques détails piquants, de passions, de mœurs, et même de jurons du temps,

qu'Alexandre Dumas avait recueillis lestement dans le *Journal de l'Estoile*. Toutes ces petites choses, mêlées adroitement, donnent parfois l'impression d'un tableau assez poussé, — et cette impression suffisait à Weiss, qui ne cherchait dans de pareilles œuvres que le pittoresque, le plaisant, et non pas une minutieuse reconstitution historique.

« Oui, s'écrie-t-il¹, la cour du dernier des Valois revit sous nos yeux dans le mouvement étincelant et pétillant du drame ! La vie et le mouvement ; voilà ce qui force à dire qu'on eut enfin avec *Henri III et sa cour* le drame historique, qu'on l'eut tout entier et complet, et qu'on ne l'avait pas auparavant ; voilà ce qui fait de la pièce de Dumas un genre, un système, une date ! Un autre déjà, dans une langue poétique splendide, avait vaticiné sur le drame historique et romantique ; Hugo avait écrit *Cromwell* et la préface de *Cromwell* (1827). Avec assurance et comme en se jouant, Dumas avait créé le genre de drame sur lequel Hugo raisonnait. Le cerveau du jeune Jupiter s'était échauffé un instant ; et le drame historique, comme Minerve, en était sorti tout équipé et tout armé. Mais peut-être était-ce Hugo avec *Cromwell* et sa préface qui avait fait l'office de Vulcain et de sa hache »...

Il gardait la même complaisance pour le théâtre historique de Scribe : *Bertrand et Raton* lui paraissait le chef-d'œuvre du genre. La vérité historique y est pourtant fort amendée. Le personnage principal même, cet étrange Struensée, est relégué au second plan et Scribe place au premier un compère peu intéressant, Rantzau, et un bourgeois de sa composition *Raton de Birkenstaff*, marchand de soieries à Copenhague. Weiss voyait néanmoins dans cette comédie « le modèle de la comédie politique ».

« Que m'importe, dit-il², comme il traite Struensée, puisqu'il ne vise pas du tout à ressusciter dans une action dramatique Struensée et son histoire ! Je conviens encore, et ceci est plus grave, que jamais révolution, ni complot, ni coup d'État,

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 26.

2. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 7.

n'a pu être conduit comme Bertrand de Rantzau, dans la pièce de Scribe, conduit son entreprise contre Struensée.

« Je ne dis pas moins une seconde fois : Que m'importe ! *Que m'importe la valeur de réalité des incidents de scène, pourvu qu'ils me saisissent et qu'ils m'amuse*nt — et ils m'amuse^{nt} — si l'auteur a, d'ailleurs, rempli un objet qui soit objet de comédie sérieuse. Or, il l'a rempli. Il nous a dévoilé les côtés bas, tristes et risibles de toute révolution. Il l'a fait, selon sa nature, en philosophe souriant qui professe pour les hommes un mépris doux, tempéré par l'idée, heureusement incurable chez lui, que, parmi les ambitieux sans foi ni loi, les intrigants sans vergogne, les tripoteurs, les traîtres et les sots, le monde conserve encore quelques braves gens. »

Il aimait fort cette pièce, d'abord parce qu'elle représentait quelques personnages du monde moyen, tels qu'il les affectionnait; il l'aimait ensuite parce qu'elle l'*amusait*, — cette raison lui suffisait presque. Que ce fût un tableau pas trop sombre, avec quelque couleur locale, un tableau dont l'histoire fût plutôt le cadre que la substance même, c'était tout ce que demandait Weiss. Un peu de philosophie ne lui déplaisait certes point, pourvu que ce fût une philosophie souriante, encourageante, bienfaisante, mettant parmi les laideurs de la vie la fleur bleue de l'espoir et de l'idéalisme; une philosophie qui ne désespère pas de l'homme et de sa bonté première, pleine de foi en cette bonté, malgré la cruelle expérience que les circonstances ne lui ménagent pas... Et c'était justement la philosophie rose et superficielle de Scribe. D'une révolution grave, il avait tiré une comédie « avisée, enjouée, pathétique et charmante », au lieu de s'emparer des éléments même fournis par l'histoire, éléments d'une bien autre importance et grandeur, il en avait fait des prétextes... Ce Ruy Blas du Nord, ce tragique Struensée parvenu au pouvoir et s'y maintenant par la tyrannie amoureuse qu'il exerçait sur la reine; cette faible Caroline-Mathilde subissant la fascination de l'amour, étaient des héros qui ne convenaient pas au talent léger de Scribe. Et, en effet, se déroband à son vrai sujet, — qui devait trouver plus tard un

autre dramaturge, Paul Meurice, — il leur préféra Raton de Birkenstaff, marchand de soieries à Copenhague, un « bourgeois » de son invention et du goût de Weiss. Celui-ci, quoiqu'il ne fût pas dupe de cette impuissance à saisir le sujet dans ses entrailles, quoiqu'il reconnût même le peu de réalité que contenait cette fausse peinture d'une révolution, n'en était pas autrement fâché; il se contentait d'être « amusé ». Scribe avait d'ailleurs eu soin de mettre un peu de tout dans sa comédie: le bourgeois qui se sent tout à coup piqué par la vanité de jouer un rôle au-dessus de ses forces; le froid meneur d'hommes qui, seul, saura tirer profit des risques d'une révolution, risques courus par d'autres, et enfin le militaire qui, au milieu des complots, ne recherche que son avancement, trop lent, à son gré, en temps de paix : tout cela se rencontre dans la comédie de Scribe. Il y manque pourtant un type que Weiss, lui-même, juge « fondamental » dans une révolution : le type du grand rêveur, du grand patriote, dans lequel s'incarne la soif de justice, la haine des oppresseurs, l'amour de la patrie et de la liberté. Weiss prétend que ce type « ne rentrait pas dans ce sujet ». Il y entrait bien, mais il aurait dépassé la mesure du talent de Scribe, qui ne pouvait aspirer qu'à créer des héros moyens et médiocres, des coquins falots ou des philosophes humanitaires, conventionnels.

Ces exemples nous suffisent pour nous renseigner sur la façon dont Weiss envisageait les rapports de l'histoire et du théâtre. Tout comme Sarcey, il attachait peu d'importance à la vérité historique, dont « il faisait fi » (comme il dit quelque part). L'histoire du passé ne lui semblait propre qu'à donner une perspective idéale aux choses, et de la couleur locale au spectacle. Sarcey se demandait d'abord si la pièce « était bien faite », et il passait sur les déviations des caractères historiques, à condition que le conflit dramatique en tirât profit; Weiss avait le même goût pour le côté scénique d'une pièce, et se contentait même, au besoin, de l'avantage d'une intrigue plus romanesque ou plus aisée, que profonde et vraie.

Ce n'est pourtant pas que le goût de l'histoire lui manquât. Il avait au contraire la passion très éclairée et très documentée des choses du passé. Ses feuilletons dramatiques les plus réussis sont des analyses historiques, qu'il faisait avec une grande pénétration et d'un pinceau très varié; on voit bien que tout ce qu'il dit est topique. L'étude sur *Mlle de Vigean* de Simonne Arnaud¹, en est un brillant exemple; tout ce qu'il y a d'historiquement inexact dans cette belle élégie d'amour ne lui échappe pas. Le laps de temps qui sépare Rocroi de Fribourg est trop resserré, les querelles de Louis de Bourbon avec la cour sont avancées de quelques années, le nom de Condé est prématurément donné, puisque le héros, au moment de ses aventures amoureuses avec M^{lle} de Vigean, n'était que duc d'Enghien. Il vit bien ces inexactitudes, ces anachronismes, et fit une magistrale reconstitution de la vérité historique. Mais ce qui l'intéressait particulièrement, nous l'avons dit, ce n'était pas le vrai, mais le vraisemblable, et surtout les nécessités scéniques. Dans l'âme du Condé de Mademoiselle Arnaud, il y a simultanément plusieurs Condé, et des sentiments qu'il n'aurait eus que successivement. Qu'importe! si la pièce gagne à cette concentration psychologique et par le raccourci d'une suite d'événements, qu'il aurait été malaisé de montrer autrement...

Son goût pour l'analyse et pour la reconstitution historique se montre également dans beaucoup d'autres études critiques. A propos de *La jeunesse du roi Henri*, de Ponson du Terrail, cette pièce qui n'a d'autre valeur que l'attrait des costumes, des flambeaux et de jolis points de vue du vieux Paris, — Weiss trace le véritable tableau de la jeunesse de ce roi, d'après les sources les plus authentiques². Il montre tout ce qu'il y avait en lui d'inconstance, de légèreté et même

1. *Autour de la Comédie Française*, p. 33.

2. *Le Drame historique et le Drame passionnel*, 79.

d'indélicatesse sentimentale — choses qui ne pouvaient que se prêter très mal à un drame chevaleresque. La critique dramatique de la pièce n'existe presque pas ; le critique devient historien et le feuilleton se transforme en une excellente monographie historique où l'authenticité des informations s'allie à la vivacité et au pittoresque du style.

Ce qu'il avait brillamment fait pour le *Henri III* d'Alexandre Dumas père, pour le *Condé* de M^{lle} Arnaud, pour le *Henri IV* de Ponson du Terrail, il le fit aussi pour le *Kléber* de Gaston Marot et Édouard Philippe ¹, cette pièce vivante, d'un dialogue si naturel, qui découpa la vie du fameux général en huit tableaux, en l'entremêlant d'un roman quelconque d'amour. Le septième tableau : « l'entrevue de Kléber et de Bonaparte », lui donna l'occasion d'une splendide analyse psychologique du grand génie mystérieux que fut Bonaparte. Il découvrit au fond de son âme une brûlante aspiration vers l'Orient — ce que les Allemands appellent *Drang nach Osten*. Comme un autre Alexandre, Bonaparte rêva de remonter le cours du soleil jusqu'à sa source, il se laissa enivrer par le vaste dessein de conquérir l'Orient, et l'exposa à Kléber : on ira aussi en Perse, dans l'Inde, et on ne s'arrêtera qu'à Madras et à Delhi... Telle serait la clef de la vie de Napoléon et ainsi s'expliquerait l'expédition d'Égypte en 1798 et la campagne de Russie, où, au lieu de se diriger vers Saint-Petersbourg, comme lui conseillaient ses généraux, il s'entêta à s'établir à Moscou... Le mirage asiatique qui l'avait toujours fasciné l'éblouissait encore... Mais il faudrait lire cette page de psychologie historique, pour se faire une idée de la maîtrise et de la pénétration de Weiss. On regrette vivement, que si merveilleusement doué pour l'intelligence et la résurrection du passé, l'ancien professeur d'histoire n'ait pas développé plus amplement ses dons dans cette direction...

A l'occasion du *Louis XI* de Casimir Delavigne, Weiss traça également un excellent tableau de ce roi, surtout au déclin de sa vie « tel que l'avait fait la maladie, la longue contention de

1. *Le Drame historique et passionnel*, p. 93.

l'esprit, le remords physique, les premières atteintes de l'apoplexie, abêti et surexcité par la crainte de la mort, mais politique toujours aussi appliqué, despote toujours aussi avare de son pouvoir, vilain homme et méchant homme, plus que jamais¹ ». Cette vive peinture des personnages historiques ou d'une époque, qui éclate dans tant de pages de critique théâtrale de Weiss, nous le montre non seulement documenté, mais aussi très soucieux de mettre une pièce dans son cadre. Si peu de cas qu'il fit de la vérité historique, prise en elle-même, pour elle-même, sa critique se rapportait toujours à l'histoire. La physionomie des circonstances réelles pouvait être un peu changée, ce qui l'intéressait c'était de voir si ce changement profitait à la pièce ou non. Si oui, l'auteur dramatique avait eu raison de pratiquer quelques arrangements, qui par le fait même devenaient nécessaires. La qualité essentielle d'une pièce est d'être bien faite ; il ne faut pas juger le théâtre en historien, ni l'histoire en dramaturge. Et, certes, il n'y a rien à objecter à cette façon de voir.



Son amour du passé et du drame historique avait pourtant des limites. Sa discrétion littéraire, sa pondération, son penchant pour l'analyse des mouvements de l'âme, et de tout ce qui met en jeu les sentiments, et non leur vaine apparence, l'empêchaient de goûter pleinement les pièces à grand spectacle, qui prennent seulement à l'histoire un prétexte à étaler de beaux costumes et de pittoresques décors. Il n'admettait pas que le drame lui-même fût immolé à la mise en scène, si habile qu'elle fût. « Supposez, disait-il, en parlant de *Théodora* de Sardou², les soldats sarmates vêtus ou placés autrement qu'ils ne sont, le costume de cérémonie de l'impératrice moins chargé de perles et de rubis, la coupole de Sainte-Sophie supprimée,

1. *Le Drame historique et passionnel*, p. 49.

2. *Le Drame historique et passionnel*, p. 227.

les accessoires empruntés à des époques hétérogènes ou disposés avec moins de minutie, aussitôt le principal de la pièce tombe et disparaît. »

Il y a, certes, un sujet pathétique dans ce drame, mais pour qui aime peu le pathos, lui préférant une certaine discrétion de ton et d'invention, le sujet est par trop recherché et trop accommodé en vue d'un panorama historique; sa trame est envahie par des détails; la toile peinte joue un trop grand rôle dans le développement du drame, et le souci excessif du décor s'y fait déjà jour : avec le temps cela allait empirer au grand dommage du théâtre psychologique.

Cette recherche du décor pittoresque, cette peinture de la surface des caractères et des mœurs (le mot est de Sarcey), cette mise en scène, passant au premier rang, étaient autant de motifs qui l'empêchaient de goûter le théâtre historique de M. Sardou. Il le proclama sans défaillance dans des articles retentissants¹. Il ne lui avait pourtant pas cherché querelle pour

1. Parmi les papiers de Weiss, nous trouvons cette lettre inédite de M. Sardou, datée du 31 octobre 1881, lettre par laquelle celui-ci contestait ses jugements critiques. Nous en publions un extrait : « Car enfin, vous me permettez bien de vous critiquer un peu à mon tour. Je constate dans vos articles si spirituels et si fins une terrible lacune : pour tout ce qui est caractères et mœurs, votre jugement est on ne peut plus sûr. Mais pour ce qui est de l'*action* dramatique même, c'est une autre affaire ! L'enchaînement logique des faits qui met en jeu ces caractères et ces mœurs, pour en faire saisir tous les côtés tragiques et plaisants; cette intrigue dont le but est d'opposer, de heurter ces caractères et de faire jaillir du choc la passion, l'intérêt, c'est-à-dire le *Drame* même; cette action enfin qui est la condition vitale de l'art théâtral, son but et sa raison d'être... Tout cela vous laisse froid la plupart du temps, ou vous échappe, ou même vous offusque et chose curieuse dans le drame, ce que vous méconnaissiez le plus, c'est le drame lui-même : — Vous êtes un peu, devant une œuvre dramatique, comme cet ambassadeur du Maroc, qui, mené à l'Opéra, par l'ordre de Louis XIV, s'extasiait tant qu'on accordait les violons; mais au moment même où commençait la symphonie, s'écriait ceci : « cela se gâte!... » Tant que l'auteur prélude, pose ses personnages, établit leur caractère, et le milieu où ils s'agitent, vous goûtez assez la chose; mais dès que la symphonie commence, c'est-à-dire la pièce, la fable, l'intérêt, le drame, vous n'y êtes plus : « cela se gâte ! » Et je n'en veux qu'une preuve entre cent : votre singulier jugement sur *Dora* par exemple ! »

l'altération du caractère de Justinien. Il lui suffisait que son portrait fût acceptable, sinon pour le héros, au moins pour l'époque et pour l'idée que nous nous faisons d'un empereur byzantin, — et il l'était. Emporté par son sujet, Weiss nous traça même un tableau merveilleux de Justinien, qui ne fut pas seulement le constructeur de *Sainte-Sophie* ou le sage empereur qui fit rassembler les *Institutes*; mais fut encore, et surtout, un tyran, prenant assez peu de soin de la justice et du droit privé, un faux grand prince qui, ne sachant pas résister aux Slaves, aux Germains ou aux Sarmates dut leur acheter une paix honteuse. La peinture est de main de maître; on n'y pourrait pas faire une seule retouche.

De cette façon s'explique également la sorte d'acharnement que Weiss mit toujours à combattre le théâtre historique de Victor Hugo. Il y sentait trop l'amour des accessoires et de l'appareil du drame, développé au préjudice de l'émotion, de la psychologie et même de la science scénique, qui demande une action plus serrée; or, les drames de V. Hugo sont heurtés à chaque pas par des incidents inattendus et forcés qui en ralentissent la marche; il n'est même pas rare d'y trouver remplaçant les vrais sentiments et la passion, de grands gestes et des attitudes plus ou moins scéniques. « Mais ce qui fait surtout défaut dans le drame de M. V. Hugo, écrit Weiss¹, c'est la passion sincère et l'émotion jaillissante. Il y supplée par l'appareil théâtral. Ses drames sont, avant tout, des spectacles. Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre. Nous ne contestons pas tout ce que M. Victor Hugo, par le soin du costume et l'activité de la mise en scène, a ajouté au drame de cliquetis et de mouvement. Il faut pourtant quelque autre chose. Les cercueils de *Lucrèce Borgia*, le cortège lugubre de *Marie Tudor*, le sac sinistre du *Roi s'amuse*, la litière écarlate du cardinal dans *Marion Delorme*, nous communiquent tout d'abord un choc rapide de terreur ou plutôt de surprise. Mais La Harpe l'a dit : « Malheur à qui ne cherche qu'à étonner; car on n'étonne

1. *Le Théâtre et les Mœurs*, p. 73.

pas deux fois ! » On est resté insensible l'autre jour devant le sac où s'enveloppe le cadavre de Blanche : c'est que le sac était prévu, connu et escompté. »

Il est curieux de constater combien le critique qui écoutait « avec extase » *La tour de Nesle* ou n'importe quel gros drame historique d'Alexandre Dumas père, assez scénique, en somme, mais dépourvu de psychologie et de finesse, se montrait impitoyable aux défauts des drames hugoïques. Y avait-il là un parti pris ? Je ne sais. Même quand la pièce est bien agencée — comme *Angelo* ou *Marie Tudor* — il ne voulait pas y reconnaître de mérite dramatique ; il les trouvait froids et artificiels, pleins de convenu et de rhétorique. Il n'y a peut-être que les *Burgraves*, qui aient trouvé grâce devant lui, non par leur ordonnance, mais par une magnifique résurrection de l'Allemagne du XII^e siècle, en l'étroit espace d'un petit bourg des bords du Rhin. Tout le reste ne lui paraissait qu'un mélange étrange d'éléments mélodramatiques : espions, poisons, cercueils, morts pris pour des vivants, ou vivants pris pour des morts, chausse-trappes... sur lesquels le poète jeta la pourpre de ses vers grandiloquents...



Telle était le penchant de Weiss pour l'histoire... Son goût personnel, développé aussi par ses premières occupations, l'y portait naturellement. Toute occasion lui était bonne pour faire une excursion dans le passé et pour éclairer une situation ou un personnage réel, d'une lumière tirée des chroniques du temps. Son pinceau excellait d'ailleurs dans ce genre de reconstitutions et de comparaisons historiques.

Ses préférences — en dehors du théâtre qu'il avait toujours aimé — allaient aux *Mémoires* et aux *chroniques*, dont il faisait l'essentiel de ses lectures. Saint-Simon lui paraissait un dieu de l'histoire comparable à Tacite et à Hérodote ; Retz ne serait égalé pour la force et la finesse de son jugement que par Thucydide ; M^{me} de Staël pourrait soutenir la comparaison de

Salluste; et le récit du combat de la porte Saint-Antoine, dans Mademoiselle de Montpensier, ne serait surpassé par aucune bataille de Tite-Live... L'histoire de France n'avait pas de secret pour lui; Loyal Serviteur, Regnier de la Planche, Lanoue, M^{me} de Motteville, Fléchier, tous les chroniqueurs en un mot, petits historiens, auteurs de mémoires ou de follicules, étaient la nourriture préférée de Weiss. « Loin que les Mémoires ne remplissent pas tout le cadre de l'histoire, écrivait-il ¹, ils le débordent presque toujours; mille existences individuelles s'y croisent dans le tableau de l'existence commune d'une époque; on y saisit cette réflexion du général sur le particulier qui fait le charme des œuvres de Walter Scott, et l'on reconnaît, non sans surprise, qu'on a avec l'histoire le roman historique. »

Weiss fut animé d'un si grand amour pour l'histoire, et surtout pour la petite histoire, pleine de récits vivants et d'anecdotes, histoire plus pittoresque que profonde, que nous comprenons son goût pour le théâtre historique, pour les romans de Walter Scott, pour la *Chronique de Charles IX* de Mérimée ou pour *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas père.

Mais, en dehors de ces préférences et de ces incursions fortuites dans le domaine de l'histoire, Weiss écrivit aussi quelques articles de critique historique proprement dite.

L'un se rapporte aux *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne*², restés manuscrits jusqu'au siècle dernier, pendant deux cents ans : — ces mémoires si élégants, si bien écrits, — trop bien écrits même, — qui parent d'un style noble et compassé mille choses, parfois divertissantes, mais assez souvent inconvenantes. On pourrait croire que l'auteur fit la gageure de raconter en termes bienséants des anecdotes et des aventures scabreuses. Un bel esprit, s'il en fût, cet abbé Fléchier, qui détaille tant de crimes, de viols ou de séquestrations sans la moindre pointe de pitié; il poursuit son récit

1. *Essais*, p. 16.

2. *Essais*.

d'un style impeccable et maniéré, et fuit le terme propre, en parlant de choses qui ne le sont pas beaucoup. Cette élégance de ton et cette quiétude d'une âme souriante, sous laquelle se cache une froideur, d'ailleurs bien de son époque, ont été fort bien saisies par Weiss, qui éplucha ces Mémoires, y faisant une belle cueillette d'anecdotes piquantes et d'incongruités de forme et de fond.

Une autre étude beaucoup plus étendue fut faite par Weiss, sur le duc de Saint-Simon, surtout en tant que caractère et que théoricien politique ¹. Le portrait qu'il nous traça du fameux duc, un homme plein de mérites et de qualités, mais qu'un immense orgueil rendit stériles, est des plus puissants. « Je n'ai jamais rien préféré à l'honneur de mon rang » dit-il quelque part « pas même la fortune ». A cet orgueil, il sacrifie tout. Sa clairvoyance habituelle, son savoir, son jugement aigu s'obscurcissaient quand il s'agissait d'une entreprise qui aurait touché au rang et aux droits de la naissance; toutes les réformes salutaires de Louis XIV déchainèrent ses imprécations furieuses, comme si elles allaient causer un bouleversement universel, — chose d'autant plus amusante, que sa noblesse était de fraîche date et qu'il aurait dû se souvenir que son père avait débuté comme page d'écurie. L'histoire de ce grand mécontent, bilieux et jaloux de ses prérogatives, qui lâcha la carrière militaire, se croyant persécuté, boudeur, épiant tous les gestes de la cour, chicanant sur l'orthodoxie de tout, rancunier et gardant son franc-parler parmi tant de périls, — cette histoire est merveilleusement racontée, avec exemples topiques, et dans des traits, qu'il serait difficile d'oublier ² :

« Plusieurs semblaient soupçonner vaguement qu'il y avait désormais en France deux rois : l'un qui tenait en main le gouvernement réel, l'autre attaché au premier comme une ombre incommode qui épiait son règne, et, en esprit, le refaisait. Celui-ci, chaque soir, portes closes, après la longue et douloureuse contrainte de la journée, semblable à un ani-

1. *Essais*, 206-246

2. *Essais*, p. 216.

mal carnassier, échauffé et surexcité par la poursuite des chasseurs, qui, rentré dans sa tanière, rugit encore et bondit, et du museau fouille la terre, ravageait la gloire du roi réel. Le règne de Louis était fini ; le sien commençait dès qu'il se voyait assis devant sa table solitaire, avec sa plume, seule consolation et seule ressource laissée par la jalousie de la fortune à un esprit vaste qui se sentait né pour l'empire. Là, il repri-mait la maltôte, il enchaînait la persécution religieuse, il relevait les finances, il raffermissait la monarchie chancelante, il sauvait la nation près de périr. Le champ des grandes actions et des grandes espérances se déroulait à perte de vue devant ses regards.

« Des chimères ! elles jaillissaient à flots, elles débordaient par-dessus les obstacles anéantis. Mais, au milieu des songes et des aventures, son intelligence nette démêlait, à côté du mal réel, le remède positif ; sa raison, restée libre et lucide sous le charme de cette fantasmagorie, calculait les difficultés et réduisait les ressources à leur véritable proportion. Elle se résignait à des plans de réforme modestes et suffisants pendant que l'imagination franchissait les limites du possible. »

On peut juger, d'après cette page, ce qu'est le reste de cette grande étude sur Saint-Simon : vrai chef-d'œuvre d'analyse, de pénétration psychologique et de style vif, coloré et puissant.

IX

CONCLUSION

Telles furent la vie et l'œuvre littéraire de Jean-Jacques Weiss. Elles eurent en elles quelque chose de heurté et de brisé; on sent nettement une fâcheuse déviation dans leur développement.

Sa carrière aurait dû être tout autre, si les circonstances lui avaient permis de la mettre d'accord avec son tour d'esprit et sa nature. Essayons de la reconstituer en quelques lignes, telle qu'elle aurait dû être, suivant nous, et d'après les données que nous avons étudiées au cours de ce travail.

« J. J. Weiss, dirions-nous, vécut sous le bon roi Louis-Philippe. Son père, ancien chef de musique militaire, était devenu par la suite aubergiste à Paris. Jean-Jacques tiendra de cette double profession de son père : il sera bourgeois dans ses sentiments, dans ses goûts, dans ses idées et dans son attachement aussi instinctif que raisonné à la bourgeoisie; des années passées au régiment il conserva le panache, l'amour de la gloire et de la patrie, une grande tendresse pour le drapeau, la caserne, le régiment qui passe, musique en tête! Un moment même, à sa sortie du collège, il sera tenté d'entrer à Saint-Cyr. C'eût été une erreur; la vie militaire l'attirait par son brillant, par son imprévu, par son romanesque, mais elle ne lui aurait pas convenu par ses rigueurs et par sa discipline trop sévère. Jean-Jacques avait une indépendance de caractère qui se serait vite rebellée contre l'étouffement de son libre arbitre... Après ses

premières années vagabondes, qui ont formé en lui le sens du pittoresque et lui ont donné l'amour de l'espace libre et de la jouissance raffinée des spectacles de la nature, il fut mis au collège. Il y fit de brillantes études; il n'était pas de la race « des pions », qui arrivent à force d'obstination et d'assiduité. Le petit Jean-Jacques était au contraire un garçon plus intelligent que travailleur; par nature, il était même plutôt porté à la rêverie, faisant assez souvent l'école buissonnière... Petit encore, il dévorait des livres qui n'étaient pas tout à fait de son âge, tels les romans de Walter Scott, à la description d'aventures merveilleuses en des pays lointains, tels le *Don Quichotte* de Cervantès, telle l'*Odyssée* d'Homère, ou les romans de Paul de Kock, peinture tendre et comique de la vie des petits bourgeois. Son goût pour le théâtre s'éveilla de bonne heure; il passa beaucoup de soirées au poulailleur de l'Odéon... Il lui arriva même quelquefois de flâner, à l'heure de la classe, dans le jardin du Luxembourg ou devant les Tuileries pour voir le changement de la garde; et si le roi paraissait à la fenêtre, sa suprême joie était de pouvoir crier : vive le roi ! Malgré ces lectures et ces flâneries il obtint enfin le premier prix de composition française, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de rester l'ennemi acharné d'un système d'éducation dont le suprême but est le concours. Entré à l'Ecole Normale, il y resta trois années, s'affermissant dans son goût de l'indépendance : une indépendance d'ailleurs assez sage, qui ne méconnaissait ni l'ordre ni l'esprit de hiérarchie. Nommé très jeune à la chaire de littérature française à l'Université d'Aix, il y professa pendant presque vingt ans; son cours, s'il n'avait pas beaucoup d'éclat oratoire, était très bien fait, plein d'aperçus originaux, de traits amusants et quelquefois d'idées paradoxales. Car Weiss, né d'un père Alsacien, de race Vlème, avait pour mère une Basque; il alliait ainsi en lui le bon sens, la gravité, la trempe sérieuse de l'esprit germanique, à la grâce légère, à l'exagération imprévue des Méridionaux. Il se maria à Aix et fut un excellent père de famille : le soir il lisait à ses enfants les *Contes* de Perrault, prenant autant de plaisir qu'eux aux

aventures du Petit-Poucet, car Weiss avait gardé, même sous ses cheveux blancs, une imagination éprise du merveilleux et du romanesque...

« Son intelligence était très large, très vive, mais il faut reconnaître, cependant, que son goût était moyen. Weiss comprenait le grand, le sublime, le lyrisme à hautes envolées, mais il ne les aimait pas assez; il se complaisait plutôt dans la littérature moyenne, tendre, d'inspiration franchement bourgeoise. Il était bien l'homme de son époque; il aimait Delavigne, cet écrivain de talent, certes, mais que le génie n'a pas visité; en fidèle sujet, il avait les goûts de son roi. Le romantisme le troubla, par son grandiose, par sa hardiesse et par sa haine du bourgeois; il fut tiède pour V. Hugo, tout en aimant le merveilleux d'Alexandre Dumas père. Le naturalisme l'épouvanta encore davantage, par son observation pénétrante, par son pessimisme, par son manque de pitié, de bonté — ce qui pour Weiss était immoral — il déclara une guerre terrible à Flaubert et à Balzac, conservant sa tendresse pour Paul de Kock; au théâtre, il poursuivait le naturalisme avec éloquence dans *la Parisienne* de Becque ou dans les drames d'Augier et d'Alexandre Dumas fils, tout en tressant des couronnes à Scribe... Ayant lui-même beaucoup de fantaisie et de verve, il aimait les œuvres de fantaisie légère, et on pourrait croire que, tout en considérant Molière comme un génie, il conservait dans son cœur une meilleure place à Regnard. Ses préférences allaient au charmant, au gracieux, au léger, au mignon, au fantaisiste aux Gresset, aux Piron et aux Parny, en un mot aux *poetæ minores*, poètes d'anthologie.

« Moraliste, Weiss l'était aussi, et j'allais dire, et surtout. Mais, il comprenait la morale un peu à sa manière. Ce bourgeois, nous l'avons dit, était doublé d'une grisette, ce qui faisait faire d'étranges gambades à ses jugements. Il lui arrivait ainsi de croire que le manque de pitié est la seule immoralité qu'il faut combattre... N'importe! Les meilleures pages qu'il a écrites sont toujours celles qui ont trait à la morale; ses études de mœurs, sont très fouillées, très pénétrantes, dignes d'un La

Bruyère ou d'un Vauvenargues, à la race desquels il appartenait. Sur le déclin de sa vie, il fut nommé à la Sorbonne, à la chaire de poésie française... Il dut quitter Aix-en-Provence; et le fit à regret, car la vie de province lui convenait admirablement bien, avec ses aises, sa tranquillité, sa poésie. Il vint à Paris où il continua à mener la vie de province. On l'élut à l'Académie française, au premier tour de scrutin. A quatre-vingts ans, il mourut glorieux, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Son œuvre littéraire comprend plus de trente volumes de critique, d'études morales et d'histoire sans compter les innombrables articles répandus dans les revues. Il n'écrivit jamais dans les journaux car il les avait en haine, aussi bien que la politique. »

Voilà ce qu'aurait pu être la vie de Weiss si les circonstances s'étaient adaptées à sa nature. Mais en est-il jamais ainsi !

Vu :

le 27 Janvier 1909.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU et PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD.

X

APPENDICE¹

I. — ŒUVRES DE J.-J. WEISS

a) OUVRAGES PARUS DU VIVANT DE J.-J. WEISS

1 et 2. **1856.** — Thèses de doctorat chez Durand, rue des Grès, 7; *Essai sur Hermann et Dorothee de Goethe; De inquisitione apud Romanos Ciceronis tempore.*

3. **1865.** *Essais sur l'Histoire de la littérature française* (Calmann-Lévy).

4. **1885.** *Au Pays du Rhin* (Charpentier).

5. **1889.** *Le Théâtre et les Mœurs* (Calmann-Lévy).

b) OUVRAGES RECUEILLIS PAR LA PRINCE G. STIRREY

6. **1893.** *Combat Constitutionnel* (Charpentier).

1892. *Goethe* (Collin éd.).

7-10. **1894, 1895, 1896, 1897.** *Trois Années de Théâtre 1883-85* (Calmann-Lévy); I. Autour de la Comédie Française; II. A propos de Théâtre; III. Le Drame historique et le Drame passionnel; IV. Les Théâtres parisiens.

11. **1899.** *Molière.*

II. — L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE ET POLITIQUE DE WEISS

1854

Courrier des Marchés. Novembre 25.

1855

Revue de l'Instruction publique. Octobre 25. — Novembre 22. — Décembre 13.

1. Cet appendice, malgré tous les efforts qui ont été faits pour le rendre complet, ne l'est certes pas encore.

1856

Revue Contemporaine. Mars ; novembre ; octobre.

Europe artiste. Novembre 2.

Revue des Deux Mondes. Mai 15.

Constitutionnel. Octobre 2. — Décembre 19.

Revue de l'Instruction publique. Janvier 10, 31. — Février 21, 28. —
Avril 3, 24. — Mai 22, 29. — Juin 26. — Juillet 10, 17, 31. — Août 7. —
Septembre 25. — Novembre 6. — Décembre 4, 13 (?).

1857

Revue Contemporaine. Mars ; mai ; juillet ; octobre.

Revue de l'Instruction publique. Avril 2. — Décembre 31.

Constitutionnel. Mai 28. — Juin 9. — Octobre 27.

Revue des Cours publics. Mars 15.

1858

Revue Contemporaine. Janvier ; août.

Constitutionnel. Mai 29. — Juin 15. — Décembre, 23.

Revue de l'Instruction publique. Janvier 21. — Avril 1^{er}. — Juillet 8. —
Juillet 29. — Octobre 21. — Novembre 4. — Décembre 30.

1859

Revue de l'Instruction publique. Février 17, 24. — Mars 10. — Avril 7. —
Juin 2, 23. — Juillet 7. — Novembre 17. — Décembre 15.

1860

Revue de l'Instruction publique. 23 février ; 15 mars.

Magasin de librairie. 10 janvier.

Courrier du Dimanche. 25 mars ; 17 et 24 juin ; 26 août ; 30 septembre ;
7 octobre ; 4 et 11 novembre ; 16 et 23 décembre.

Journal des Débats. Mai : du 16 au 31, Premier Paris. — Juin du 1^{er} au 15,
Premier Paris. — Juillet du 1^{er} au 15, Premier Paris. — 29 juillet :
compte rendu sur l'Histoire de la Conquête et de la Civilisation de
l'Algérie par Fillion. — Août du 17 au 31, Premier Paris. — Septembre
du 1^{er} au 30, Premier Paris. — Octobre le 14, un article politique. —
Novembre du 1^{er} au 31. — Décembre le 5, un article politique.

1861

Courrier du Dimanche. 20 janvier ; 3 et 17 février ; 3, 10, 17 et 31 mars ;
7, 14, 21, 28 avril ; 5, 12, 19, 26 mai ; 2, 9, 16 et 30 juin ; 28 juillet ; 4,
18 août, 15 décembre.

Journal des Débats. Janvier du 1^{er} au 31, Premier Paris ; 16, compte rendu
d'un « Essai sur Marc-Aurèle ». — Février 3, 9, 23, articles politiques. —
Mars du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Avril 5, 19, 22, articles politiques ;
21, 23, compte rendu sur une « Correspondance inédite de M^{re} du

Deffand »; 30, article sur la Hongrie. — Mai du 2 au 31, Premier Paris. — Juin du 1^{er} au 3, Premier Paris; 13, 14, 17, 24, 27, Premier Paris. — Juillet de 2 au 31, Premier Paris; 27, compte rendu sur « L'Histoire de la littérature française » de Gérusez. — Août du 1^{er} au 9, Premier Paris; du 11 au 15, Premier Paris. — Septembre 6, 7, articles littéraires; 11 au 15. — Octobre 2, 3, 15 : Lettres d'Autriche; du 16 au 31, Premier Paris. — Novembre du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Décembre 9, 20, articles politiques; 30, compte rendu sur « la Fin d'un Monde », de J. Janin.

1862

Courrier du Dimanche. Mai 4, 18. — Juin 15, 22, 29. — Juillet 6, 13, 20, 27. — Août 3, 10, 17, 24, 31. — Septembre 7, 14, 21, 28. — Octobre 5, 12, 19, 26. — Novembre 2, 9, 16, 23, 30. — Décembre 7, 14, 21, 28.

Journal des Débats. Janvier du 2 au 31, Premier Paris. — Février 15, 17, articles politiques. — Mars du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Avril 26, compte rendu sur « d'Heure en Heure », d'Assolant. — Mai du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Juin du 17 au 30, Premier Paris. — Juillet du 1^{er} au 15 Premier Paris. — Août du 1^{er} au 9, Premier Paris. — Septembre du 1^{er} au 30, Premier Paris; 6, 7, compte rendu de l'« Histoire de la littérature française » de Nisard. — Octobre du 1^{er} au 9, Premier Paris. — Novembre du 11 au 30, Premier Paris.

1863

Courrier du Dimanche. Janvier 4, 11, 18. — Février 8, 15, 22. — Mars 1^{er}, 8, 29. — Avril 12, 26. — Mai 17, 24. — Juin 28. — Juillet 26.

Journal des Débats. Janvier du 2 au 31, Premier Paris; 8, 22, Premier Paris. — Février du 1^{er} au 2, Premier Paris. — Mars du 3 au 31, Premier Paris. — Mai du 3 au 24, Premier Paris. — Juillet du 1^{er} au 31, Premier Paris; — Août 3 (compte rendu d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). — Octobre du 1^{er} au 19, Premier Paris. — Novembre du 12 au 30, Premier Paris. — Décembre du 1^{er} au 2, Premier Paris; du 22 au 30, Premier Paris.

1864

Journal des Débats. Janvier du 1^{er} au 9, Premier Paris. — Février, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 26, Premier Paris. — Mars du 2 au 31, Premier Paris. — Mai du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Juillet du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Novembre 24. — Décembre 13, sur les Œuvres littéraires de Castagnary; 16, compte rendu sur l'« Histoire fantastique de Pierrot », d'Assolant; 28, compte rendu sur « la Femme, ses vertus et ses défauts ».

1865

Journal des Débats. Janvier du 1^{er} au 31, Premier Paris; 12, 13, 19. — Février 7, article sur Jules Verne. — Mars du 1^{er} au 31, Premier Paris. — Mai du 1^{er} au 31, Premier Paris (signé Camus). — Juillet du 1^{er} au 31,

Premier Paris; 17. — Août 10, article politique. — Septembre du 11 au 29 (signé David). — Octobre 13, compte rendu sur les « Duperies de l'Amour », d'E. Daudet.

Revue des Cours littéraires de la France et de l'Étranger. 18 février : Favart, son Théâtre et son Temps; 29 avril : Piron et Gresset : la *Mélomanie* et le *Méchant* (Conférences de la rue de la Paix.)

Journal général de l'Instruction publique. 29 novembre.

Journal littéraire de la Semaine. 25 septembre.

Courrier français. 9, 16, 23, 30 décembre.

L'Époque. Mars 13, 14, 20, 30. — Avril 1, 3, 6, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 22. — Mai 1, 17, 23, 24, 28, 29, 30. — Juin 3, 5, 6. — Juillet 3, 20, 28. — Août 2, 4, 8, 9, 10, 13, 17, 22. — Septembre 3, 13, 19. — Novembre 3, 4, 5, 8, 10, 15.

1866

Revue des Deux Mondes. 1^{er} février : Les Mœurs et le Théâtre en 1866.

Revue des Cours littéraires. 17 février : Le roi Saint-Louis et le sire de Joinville; 15 septembre : Bourdaloue, la Morale et la Politique chrétiennes.

Courrier français. Janvier 6, 13, 20, 27. — Février 3, 17, 24.

L'Époque. 21 février.

Journée. 5 mai.

Nain-Jaune. Mai 23. — Juin 2, 9, 13, 23, 27. — Juillet 4, 18. — Septembre 4, 15, 19, 26, 29. — Octobre 3, 10, 17, 24, 27. — Novembre 3, 14, 24. — Décembre 2, 9, 20, 30.

1867

Le Journal de Paris. Fondé au mois de mai 1867, quotidien.

Nain-Jaune. Janvier 3, 27. — Février 7, 10, 17, 24. — Mars 3, 7, 17, 24. — Avril 4, 11.

1868, 1869

Journal de Paris.

1870

La Presse. Octobre 1, 3, 8, 10, 11, 12, 15, 18, 19, 20, 21, 24, 26, 27.

La Patrie. Octobre 21, 27, 23. — Novembre 3, 4, 6, 7, 8, du 12 au 30. — Décembre 1, 7, 9, 11, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 28, 29, 30, 31.

1871

La Patrie. Janvier 1, 2, 3, 4, 7, 9, 19.

Journal de la Vienne. Février 6.

La Patrie (de Bordeaux). Février 25, 28. — Mars 4.

Le Figaro. Septembre 8.

Journal de Saint-Petersbourg. Juin 11, 18, 20, 25. — Juillet 19, 26. — Août 10, 30. — Septembre 9, 21, 27. — Octobre 1, 15, 22, 28. — Novembre 13. — Décembre 8, 27.

1872

Revue des Deux-Mondes. 1^{er} juin : Le Mariage d'un savant (Journal d'Am-père).

Paris-Journal. Janvier 7, 9, 11, 13, 15, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31. — Février 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 18, 20, 22. — Mars 1, 3, 5, 7, 9, 11, 15, 17, 19, 21, 25, 27, 29, 31. — Avril 6, 8, 20, 24. — Mai 8, 14, 16, 24. — Octobre 1^{er}. — Novembre 7.

1873

Revue des Deux Mondes. Septembre 15.

Paris-Journal. Les 6 premiers mois : tous les deux jours. Août 7. — Sep-tembre 29. — Octobre 2, 5, 10. — Décembre 3, 17, 20.

1874

Paris-Journal. Février 15, 26. — Mars 4, 23. — Avril 1, 18, 26. — Sep-tembre 19. — Octobre 11, 15. — Novembre 15.

1875

Paris-Journal. Janvier 17, 18, 21. — Février 2, 8, 12. — Avril 21, 28. — Mai 12, 13. — Juin 29. — Octobre 4, 6.

1876

Paris-Journal. Janvier 17, 28. — Mars 9, 14, 21, 24.

Figaro. Décembre 31.

1877

Paris-Journal. Juin 5, 8, 14, 17. — Octobre 9.

Le Salut. Février 25. — Mars 2.

1878

Revue de France. 1^{er} mai (Les Illusions monarchiques).

1879

Revue de France. 1^{er} septembre (Questions politiques et législatives : la fin d'une constitution).

Paris-Journal. Juillet 17.

Globe. Mai 8, 14, 31. — Juin 7, 16.

Figaro. Juillet 29.

Gaulois. Septembre 5, 16, 18, 20, 23, 25, 30. — Octobre 2, 4, 7, 9, 11, 14, 16, 18, 21, 23, 25, 28, 30. — Novembre 4, 6, 8, 12, 14, 16, 22, 25, 29. — Décembre 2, 3, 5, 13, 16, 21, 23, 25, 26, 27.

1880

Revue Bleue. 17, 31 janvier; 14, 28 février; 13, 27 mars; 10, 24 avril; 8, 23 mai; 5, 19 juin; 17, 31 juillet; 14, 28 août; 11, 25 septembre; 16 octobre; 6, 20 novembre; 4, 18 décembre.

Gaulois. Janvier 3, 6, 8, 11, 13, 15, 17, 18, 20, 23, 28, 29, 31. — Février 3, 5, 7, 10, 15, 20, 22, 24, 26. — Mars 1, 4, 8, 11, 14, 18, 21, 25, 28, 31. — Avril 4, 8, 12, 16, 24, 29. — Mai 2, 6, 13, 20, 24, 27, 30.

1881

Revue Bleue. 1, 15, 22, 29 janvier; 12, 26 février; 12, 26 mars; 2, 9, 23 avril; 7 mai; 18 juin; 2, 16, 30 juillet; 13, 27 août; 10, 24 septembre; 8, 22, 29 octobre, 5, 19 novembre.

Figaro. Janvier 30. — Février 5, 12, 19. — Avril 2, 12, 16. — Juillet 7, 19. — Août 13. — Septembre 10, 17, 26. — Octobre 3, 8, 10, 17, 24, 31. — Novembre 7, 14, 21, 28. — Décembre 5, 12, 26.

1882

Revue Bleue. Avril 22, 29; mai 6; 15 juillet; 4, 11 novembre; 2, 16 décembre.

Figaro. Août 6; décembre 16.

Voltaire. Mars 18, 29. — Avril 13, 21, 26. — Mai 10, 31, 25. — Juin 24, 16, 7. — Juillet 5, 19, 28. — Août 9, 23. — Septembre 6, 20, 27. — Octobre 12, 25. — Novembre 8, 22, 29. — Décembre 14, 27.

1883

Revue Bleue. 6 janvier; 10 février.

Voltaire. Janvier 6, 9, 31. — Février 17. — Mars 7. — Avril 18. — Mai 2, 17, 31. — Juin 14, 28. — Juillet, 6, 12. — Août 9. — Octobre 11. — Décembre 6, 20.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques : Février 5, 12, 19, 26. — Mars, 5, 12, 19. — Avril 2, 9, 16, 23, 30. — Mai 7, 24, 28. — Juin 4, 11, 18, 25. — Juillet 2, 9, 15, 23, 30. — Août 6, 12. — Octobre 1, 8, 15, 22, 29. — Novembre 5, 12, 19, 26. — Décembre 3, 10, 17, 24, 31.

1884

Voltaire. Janvier 13, 31. — Février 21. — Mars 6. — Avril 3, 8, 17. — Mai 2, 15. — Septembre 6, 13, 18, 20. — Octobre 16, 20. — Novembre 2, 13.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques : Janvier 7, 14, 21, 28. — Février 4, 11, 18, 25. — Mars 3, 10, 17, 24, 31. — Avril 7, 12, 15, 21, 28. — Mai 5, 12, 19, 26. — Juin 3, 9, 16. — Juillet 18, 21. — Août 24. — Septembre 1, 8, 15, 22, 29. — Octobre 6, 13, 15, 22, 29. — Novembre 3, 10, 17, 24. — Décembre 4, 8, 15, 22, 29.

1885

Voltaire. Janvier, 29.

Les Débats. Les feuilletons dramatiques : Janvier 5, 12, 19, 26. — Février 2, 9, 16, 26. — Mars 2, 9, 16, 23. — Avril 13, 20, 27. — Mai 4, 11, 18, 26. — Juin 1, 8, 15, 22.

1886

Revue Bleue. Mars 13.

Les Débats. Mars 2, 17. — Octobre 7, 13. — Novembre 1, 22. — Décembre 4.

1887

Revue Bleue. Octobre 1. — Décembre 17, 13.

Figaro. Septembre 10.

Gaulois. Août 7.

Les Débats. Décembre 10.

1888

Les Débats. Juillet 15. — Novembre 13.

La Lanterne (Supplément), 1^{er} juillet.

1889

Echo de Paris. Février 19 (sur le général Boulanger).

Les Débats. Septembre 4.

Le centenaire des Débats : un article sur Victor Hugo et les Bertin.

1890

Abeille de Fontainebleau. Mars 28.

Gaulois. Avril 3.

Annales politiques et littéraires. 9 articles.

1891

Les Débats. Août 5 et 12 (articles posthumes).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — SA VIE	4
II. — SON TOUR D'ESPRIT.	33
III. — SES IDÉES GÉNÉRALES SUR LA LITTÉRATURE ET LA CRITIQUE.	54
IV. — SA MORALE	71
V. — SON IDÉALISME.	87
VI. — SON ESPRIT MOYEN ET BOURGEOIS.	103
VII. — SON ESPRIT ROMANESQUE ET SA FANTAISIE	127
VIII. — J.-J. WEISS, L'HISTOIRE ET LE DRAME HISTORIQUE	143
IX. — CONCLUSION	159
X. — APPENDICE.	163
